

SAS [037] – Guêpier en Angola

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GUEPIER EN ANGOLA

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS
GUÊPIER EN ANGOLA

SAS n°37



© Plon / Presses de la Cité, 1975

© Éditions Gérard de Villiers, 2004

ISBN 978.2.3605.3366.4

Résumé

L'Angola est en pleine guerre d'indépendance contre le Portugal. Diverses factions sont en lutte, dont Mouvement Populaire de Libération de l'Angola, d'obédience communiste, et qui pourrait prendre le pouvoir.

Mais il est hors de question pour les Etats-Unis de laisser la moindre chance aux communistes de s'implanter dans la région. La CIA décide de soutenir un mouvement plus libéral, l'UNITA.

Malko part donc à Luanda pour une mission délicate.

Assisté par la ravissante métisse Edouarda, Malko va tenter de placer les pions pro-américains. Tout en évitant les coups de griffe de Graziella Lobito, qui a fondé un mouvement de Blancs pour empêcher le pays de tomber dans l'anarchie et le communisme.

Et avec sa chance habituelle, Malko trouvera l'appui, bien inattendu en ces lieux retirés d'Afrique, d'un authentique Prince polonais, un curieux personnage défiguré, au courage sans limite.

Edouarda Jardim se glissa de sa démarche dansante entre les tables du bar du *Tropico*. Seuls deux Sud-Africains aux cheveux gris parvinrent, grâce à l'entraînement rigide de l'apartheid, à ne pas river les yeux sur le balancement provoquant de sa croupe insolemment cambrée.

Avec ses cheveux très noirs bouclés courts, sa peau soyeuse et mate, son regard brûlant, son corps plein perpétuellement enserré dans des vêtements trop petits de deux tailles, la jeune métisse représentait la récompense suprême de l'étranger perdu à Luanda.

Lorsqu'elle se laissa tomber en face d'un barbu aux traits chevalins et à la silhouette anguleuse, le regard du Rhodésien assis à la table voisine s'attarda longuement sur les cuisses brunes découvertes par la super-mini de satin noir. Il replongea dans son whisky, se disant qu'après tout le multi-racisme avait du bon. Comme les affiches placardées partout dans Luanda le répétaient inlassablement...

– *Buon noite, Len*, dit Edouarda.

Sa voix était aussi sensuelle et soyeuse que son corps ferme.

– Tu es en retard, remarqua le barbu. Il y a une heure que je t'attends.

Edouarda Jardim haussa les épaules avec insouciance. Elle avait horreur des contraintes. Depuis les bouleversements du 25 avril 1974 elle avait pris l'habitude de venir seule ou avec une amie, au bar du *Tropico*. Secrétaire d'un sous-ministre de la Junte administrant provisoirement l'Angola, elle gagnait assez d'argent, grâce au récent quadruplement des salaires, pour se ruiner en vêtements importés d'Europe. Ses amants de rencontre pourvoyaient au reste. Edouarda ne se considérait pas comme une pute, mais ne refusait jamais un bijou ou une robe.

Les occasions de séduire étaient nombreuses au *Tropico*, le seul hôtel ultra-moderne de Luanda. Rendez-vous de tous les hommes d'affaires et barbouzes de tous poils traînant à Luanda. Et en cette période de pré-indépendance, cela ne manquait pas...

Le garçon s'approcha de Edouarda. Elle sourit :

– *Une cerveja preta*^[1].

Agacé, Len Post lui jeta presque hargneusement :

– Il faut que je sois là à dix heures. On n'a pas beaucoup de temps.

Il était sept heures et demie.

Pour toute réponse, Edouarda croisa les jambes, lui permettant d'admirer ses cuisses pleines jusqu'à l'ombre de son ventre. Assailli d'un flot de mauvaises pensées, le Rhodésien de la table voisine avala par mégarde son glaçon. Se demandant comment un barbu à l'allure de pasteur avait pu séduire une créature comme Edouarda.

– Cela nous laisse le temps de dîner, non ? remarqua la métisse avec une feinte innocence.

Elle adorait le bar rempli d'hommes qui la désiraient. Son regard explora la salle en longueur. À droite se trouvait une pièce plus sombre avec le bar proprement dit. Entre les deux, il y avait bien là une demi-douzaine d'hommes avec qui Edouarda avait fait l'amour. Elle ressentit un picotement délicieux au creux de l'estomac et but une grande gorgée de sa bière.

« La salope », pensa Len Post. Frustré d'avance. Il n'aurait pas le temps de profiter du corps somptueux d'Edouarda après le dîner. Elle était imprévisible, comme les requins. Un après-midi, alors qu'il prenait le soleil sur une des plages de l'Ilha, la langue de terre qui fermait en partie la baie de Luanda, elle était venue s'asseoir près de lui. Son anglais était suffisant pour accepter l'invitation à partager des gambas au piri-piri au restaurant voisin, le *Barracuda*.

Le soir même, il avait couché avec elle. Depuis, son corps épanoui n'avait plus de secrets pour lui. Edouarda semblait une créature sans complication. Aimant bien manger et faire l'amour. Ses dents de lapin lui donnaient un air perpétuellement insolent. En trois semaines, Len Post l'avait vue presque tous les soirs, sans arriver à se lasser. Par pudeur, il avait quand même ôté son alliance, bien qu'elle ne lui ait jamais posé aucune question.

– Où veux-tu aller ? demanda Len Post, dominant sa déconvenue.

– Au *Club Naval*.

Le meilleur restaurant de Luanda, sur l'Ilha. Il tira une liasse d'escudos de sa poche. À quarante-cinq pour un dollar, au marché noir, la vie était ridiculement bon marché. Depuis la promesse d'indépendance, l'escudo angolais, inconvertible hors des frontières du pays, valait à peu près son poids de papier...

– Viens, dit l'Américain.

Edouarda ne bougea pas.

– Attends, je n'ai pas fini ma cerveza.

Elle examina les tables. Le bar commençait à se remplir. Des Américains, des Sud-Africains, des Anglais, des Portugais. Peu de femmes. Rares étaient ceux qui étaient vraiment ce qu'ils disaient être...

Un blond mal habillé, aux cheveux longs, avec une veste de toile et des yeux délavés passa devant leur table, adressant un sourire à Edouarda avant d'aller s'asseoir au milieu de cinq Portugais moustachus comme Pancho Vila.

– Qui est-ce ? demanda Len Post.

– Un Suédois, un photographe.

– Comment le connais-tu ?

– Oh, il vient souvent à la Junte. Pour utiliser les hélicoptères

militaires.

Len Post nota mentalement le renseignement. Les militaires de la Junte ne donnaient rien pour rien.

Les deux Sud-Africains se levèrent et partirent. Len Post les suivit un moment des yeux. Le B.O.S. –Service de Renseignements sud-africain– se faisait très discret depuis le 25 avril 1974... L'antenne de Luanda se contentait de vendre aux Blancs inquiets des mitraillettes UZI au prix symbolique de un rand[2] pièce. Livrées à Pereira de Eça à la frontière sud du pays. Tandis, qu'officiellement, leur gouvernement refusait les visas d'entrée aux Portugais d'Angola. L'Afrique du Sud tenait à tout prix à obtenir du futur gouvernement noir le maintien de l'escale technique des South African Airways. Donc, il fallait montrer patte noire...

Un rouquin surgit et fonça sur Edouarda. Il se pencha pour l'embrasser, avec un signe de tête pour Len Post.

– Harry ! fit joyeusement la métisse. Tu es à Luanda pour longtemps ?

– Je suis arrivé de Cabinda ce matin, dit le rouquin. Ça chauffe. Le F.L.E.C.[3] est entré en ville et a commencé à asticoter l'armée. Alors ils se sont fait virer. Le M.P.L.A.[4] est arrivé derrière et a annoncé qu'il occupait la ville. Les Portugais les ont virés aussi... Maintenant, ils ont la situation en main, mais ça ne va pas durer. Les gens commencent à foutre le camp... Moi, je repars demain. À un de ces jours.

Il s'éloigna.

– Qu'est-ce qu'il fait, ce type-là ? demanda aussitôt Len Post.

– Il est dans les forages, dit Edouarda.

– C'est ton amant ?

Elle ne répondit pas. Len Post n'insista pas, pensant à ce qu'avait dit le rouquin. Cabinda, c'était une enclave angolaise en territoire congolais, au nord. Une éponge bourrée de pétrole, un petit Koweït africain exploité par la Cabinda Gulf Oil qui en tirait sept millions de tonnes par an. Le F.L.E.C. revendiquait la sécession de l'Angola... Ce qui arrangerait bien la Gulf... On disait qu'il était manipulé à la fois par les Américains et les Français...

– À Cabinda, c'est la confusion ! laissa tomber Edouarda d'un ton docte.

Ce qui était un *understatement*. Depuis le coup d'État au Portugal, le grouillement politique angolais était un sac de cobras...

Len Post, qui était officiellement envoyé par la Arrow Trust pour étudier des investissements possibles en Angola, se demanda soudain combien de gens dans ce bar connaissaient son appartenance à la Central Intelligence Agency... Par une heureuse coïncidence, les bureaux du Consulat U.S. se trouvaient comme ceux de la Arrow dans

le building Secilia, sur la *Marginale*, la longue promenade de bord de mer qui ceinturait Luanda, du vieux fort San Miguel au port.

De plus, après avoir dissous la P.I.D.E. [5] –la police politique du régime Salazar– la Junte dans sa candeur révolutionnaire ne l'avait remplacée par aucun organisme similaire. Il n'y avait plus de barbouzes locales, à Luanda. Ce qui arrangeait bien les autres.

– Allons-y, répéta Len Post.

Cette fois Edouarda se leva, tirant hypocritement sa jupe sur ses cuisses fuselées. En bas, le portier enturbanné leur ouvrit respectueusement la porte de verre.

Il pleuvait. La saison des pluies commençait. Quelques voitures dévalaient la large avenue Luiz de Camoës. En face du *Tropico*, une demi-douzaine d'éclopés prenaient le frais devant une minuscule Casa de Saudade [6] rouge, coincée entre deux énormes buildings dont la construction s'achevait lentement, freinée par la future indépendance et les innombrables grèves. Luanda était hérissée de gratte-ciel ultra-modernes, totems élevés à la gloire du café et du pétrole, se mélangeant aux céramiques violettes et aux torsades ocre des vieilles maisons portugaises.

Len Post referma la porte de sa grosse Datsun 2600 sur Edouarda. Puis, il quitta la contre-allée et plongea dans la grande avenue en pente, pour rejoindre la *Marginale*.

Ils débouchèrent devant une énorme pâtisserie rose déguisée en banque –la toute-puissante Banco de Angola–, suivirent la *Marginale* déserte jusqu'au fort San Miguel. De l'autre côté de la baie les lumières de l'Ilha clignotaient, dominées par une énorme réclame pour la bière Ekla. Au moment de s'engager sur le pont reliant la ville à l'Ilha, ils furent croisés par un camion bondé de Noirs hurlants qui agitaient les banderoles rouges et noires du M.P.L.A., l'un des partis d'indépendance noirs qui revendiquaient le pouvoir.

Edouarda secoua la tête, choquée.

– Ils sont fous, ces Noirs...

Len Post réprima un sourire, oubliant son agacement. En dépit de sa peau café au lait qui, en Afrique du Sud, lui aurait interdit tous les endroits réservés aux Blancs, Edouarda croyait dur comme fer qu'elle était blanche. Sa mère était pourtant une Congolaise noire comme l'enfer...

Trois cents mètres plus loin, Len Post stoppa devant le *Club Naval*. Il n'y avait que peu de voitures arrêtées devant le restaurant. Depuis les "événements", les Luandais sortaient peu. Ou avaient fui en Europe. La salle était glaciale, à cause de l'air conditionné, le petit bar plein de jeunes femmes élégantes. Le *Club Naval* était le dernier îlot de civilisation, à Luanda... Len Post se dit que, faute de mieux, il ferait un bon dîner. Même pour l'amour de Edouarda, il ne pouvait se

permettre de rater son rendez-vous de dix heures.

Edouarda fit quelques pas en dansant, chantonnant, puis s'appuya à la Datsun, faisant face à Len Post. Ses yeux brillaient, sa bouche semblait avoir encore gonflé, sa poitrine crevait son T-shirt. L'effet de la langouste et du *vinho verde*, le merveilleux vin blanc portugais... Comme Len Post s'approchait pour ouvrir la portière, elle ne bougea pas. Jusqu'à ce qu'il soit contre elle. Alors ses bras se refermèrent autour de la nuque de l'Américain, et elle serra violemment son corps contre le sien. Len Post eut l'impression qu'une bombe explosait entre leurs ventres. Sa bouche s'assécha d'un coup. Automatiquement, il enfonça les doigts dans les hanches élastiques, Edouarda chuchota :

– Tu as envie ?

Len Post fit un effort surhumain pour se décoller de quelques centimètres.

– Il est neuf heures.

Edouarda recolla son ventre au sien, sentit le frémissement qu'elle provoquait :

– Écoute, je connais un type, dans le *mousseque* [7], qui peut nous prêter sa case... C'est à côté. Juste pour une demi-heure. Tu seras à dix heures à l'hôtel. Comme il ne répondait pas, elle ajouta d'une voix pressante :

– Viens !

Son mont de Vénus disait la même chose. Il aurait fallu être un croisement de saint Georges et de Jeanne d'Arc pour résister.

Len Post ouvrit fébrilement la portière de la Datsun. Edouarda se coula contre lui, passant la main entre sa chemise et sa peau.

– Vite, dit-elle.

Il démarra, en direction du pont. Avant d'y arriver, dans la portion de voie en sens unique, Edouarda annonça :

– Ne tourne pas à gauche, continue tout droit, devant le jardin d'enfants.

Il en avait mal à force d'avoir envie d'elle. Il posa une main sur sa cuisse, repoussant la mini. Edouarda l'effleura aussitôt, ce qui provoqua un brusque écart de la Datsun. Len Post se dit que dans l'état où il était, il n'aurait pas besoin d'une demi-heure... La sensualité candide de la métisse le plongeait dans un véritable délire érotique. En trois semaines, il s'était plus défoulé qu'en sept ans de mariage. Jamais, il n'avait osé demander à sa blonde épouse du Maryland de faire l'amour "à la chien" comme disait Edouarda d'une façon charmante...

Il se bénit d'avoir abandonné son job d'analyste à Langley pour une

affectation à la Division des Plans.

Ce qui le faisait voyager.

Il freina. La route goudronnée se terminait, faisant place à une piste de latérite rouge desservant un petit *mousseque* coincé entre la plage et la lagune.

– C’est la quatrième case, dit Edouarda, toujours lovée contre lui.

Il s’arrêta devant. C’était une cabane en pisé, au toit de tôle ondulée. Semblable aux autres demeures du *mousseque*. Une lumière brillait à l’intérieur.

Brusquement, en dépit de son désir, Len Post se sentit gêné.

– Qu’est-ce qu’on va lui dire ? commença-t-il. Il va...

– Viens, fit la métisse d’un ton péremptoire.

Elle le tira littéralement hors de la voiture, se frotta furieusement contre lui quelques secondes, comme pour aviver encore son désir, puis l’entraîna vers la case. Le *mousseque* semblait désert. Parfois, des Blancs énervés venaient faire des “cartons” sur les Noirs, la nuit tombée. Aussi, les habitants se terraient-ils chez eux. De l’autre côté de la lagune se dressait la masse blanche du fort San Miguel.

Edouarda, sans lâcher l’Américain, frappa à la porte et l’ouvrit sans attendre de réponse.

Tiré par elle, Len Post pénétra à l’intérieur d’une pièce pauvrement meublée, éclairée d’une lampe faite de coquillages. Une porte poussée donnait sur une autre pièce.

Il aperçut un Noir assis sur un lit de fer, le dos appuyé au mur. Il paraissait dormir, un béret sur les yeux. Edouarda s’était immobilisée, une expression d’intense surprise sur ses traits sensuels.

Une odeur fade, qu’il n’arrivait pas à identifier, frappa les narines de l’Américain. Il avança encore, faillit buter dans une sorte de calebasse emplie de porridge grisâtre.

Edouarda tourna un bouton électrique, allumant une ampoule nue qui pendait du plafond. Len Post eut l’impression que son cœur s’arrêtait. La lumière crue révélait un spectacle abominable.

Le Noir assis sur le lit ne portait pas de béret. Une balle lui avait fait sauter la calotte crânienne jusqu’aux yeux. Ce que Len Post avait pris pour une calebasse, par terre, c’était un morceau de son crâne, avec de la cervelle.

L’Américain réprima une violente nausée. Le cri aigu d’Edouarda lui parvint comme à travers un mur cotonneux. Il fit brusquement demi-tour vers la porte. Au moment où Len Post allait atteindre le battant, une voix douce dit en anglais derrière son dos :

– Ne sortez pas ou je vous tue.

L’Américain saisit dans la voix une inflexion qui le glaça. Il se retourna, faisant face à l’inconnu blond, presque albinos, qui venait de sortir de la seconde pièce de la case. Les traits d’Edouarda avaient

perdu toute sensualité, figés dans une expression d'horreur viscérale. Len Post demeura rigoureusement immobile, fasciné par l'arme de l'inconnu. Un pistolet P. 38 Walther prolongé par un énorme silencieux de près de trente centimètres de long.

Ted Cassidy avait l'air d'un adolescent efféminé avec son visage lisse, ses yeux d'un bleu si pâle qu'ils en paraissaient blancs, ses cheveux blonds très fins, son corps mince, presque chétif. Seules les lèvres incolores, quasi invisibles, et une certaine fixité absente du regard révélaient ce qu'était en réalité l'Irlandais : une machine à tuer avec volupté, un des détraqués les plus dangereux qui aient hanté l'Afrique dans les quinze dernières années. Il ne fumait pas, buvait à peine. Sa vraie joie venait du fait d'ôter la vie.

On avait parlé de lui pour la première fois, au Katanga, à Jadotville, en 1962. Ted Cassidy était arrivé d'Europe avec le bataillon irlandais de l'O.N.U. Il avait déserté pour se louer à Moïse Tschombé.

À Jadotville, une vingtaine de prisonniers balubas embarrassaient les Katangais. Ted Cassidy les avait tués un à un, en leur enfonçant lentement une baïonnette dans le cœur, écœurant même les gendarmes katangais... Puis à Elisabethville, il avait "interrogé" cinq informateurs de la C.I.A. dont deux Américains en les battant à coups de pied et de poing pendant deux jours. À la fin, il les avait étranglés.

Il avait dû quitter le Katanga à la suite d'une altercation avec un gendarme katangais. Prétendant que le Noir s'était rebellé, il s'était enfermé avec lui dans une cellule et l'avait battu toute la nuit avec un gros fouet. C'est lorsqu'on avait retiré de la cellule le corps le lendemain que les gendarmes étaient partis à la recherche de Ted Cassidy pour le tuer. Mais il s'était fondu à temps dans la jungle, filant vers le sud. Les langues s'étaient déliées et ceux qui avaient été sous ses ordres avaient commencé à égrener une litanie d'horreurs insoutenables. On parlait de trois ou quatre cents personnes que Cassidy aurait tuées de sa main durant le "nettoyage" des villages rebelles. La C.I.A. avait établi un dossier sur lui. À cause de l'histoire d'Elisabethville...

Il avait reparu en Angola, près de Carmona. Comme chef de chantier d'une plantation de caféiers... Mais les Noirs angolais commençaient aussi à se rebeller... Le propriétaire de la plantation avait appris que certains de ses ouvriers voulaient l'assassiner. Il en avait fait part à Ted Cassidy. L'Irlandais avait promis d'arranger ça.

Il s'était procuré ce que les sorciers appelaient pudiquement du "condiment". Des plantes vénéneuses au poison mortel. Il les avait fait bouillir avec la soupe matinale des huit cents ouvriers... Courageux, il avait, ensuite, conduit lui-même le bulldozer qui creusait les fosses communes pour les huit cents cadavres. Après cet exploit, le *fazendero* terrifié l'avait remercié. Et Ted Cassidy avait disparu de nouveau. Se louant au plus offrant. Sachant que les Congolais de Mobutu avaient mis sa tête à prix à cent mille zaires et juré qu'ils le feraient frire

vivant. On l'avait encore signalé en 1969, conduisant des camions d'essence de Johannesburg à Salisbury. Puis il avait disparu de nouveau.

Très peu de gens savaient qu'il se trouvait à Luanda. Ce qui valait mieux pour sa survie...

L'extrémité du lourd silencieux appuyé dans le creux de son coude gauche, il toisa Len Post de ses yeux presque incolores.

L'Américain passa sa langue sur ses lèvres sèches et parvint à articuler.

– Qui êtes-vous ?

L'inconnu eut un sourire venimeux et calme.

– Je m'appelle Ted Cassidy, dit-il. J'espère que vous n'avez rien contre les Irlandais, ajouta-t-il d'une voix qui pouvait paraître enjouée.

Une fraction de seconde, Len Post se dit qu'il n'avait pas tué le Noir, qu'il s'agissait d'un quiproquo. Mais Cassidy ne lui laissa pas ses illusions longtemps. Il tourna la tête vers le lit de fer et remarqua d'une voix égale.

– C'est curieux, les Noirs ont le crâne plus résistant que les Blancs. Une simple balle de 38, et cela éclate comme une noix de coco. Étonnant, non ?

Sans lâcher son arme, il se pencha et ramassa un des morceaux du crâne, recouvert de la peluche noire des cheveux, la caressa pensivement...

– Ça fait du dégât, hein ?

Edouarda, livide, s'appuya au mur pour ne pas tomber. La tête lui tournait. Len Post se félicitait de porter la barbe. L'Irlandais ne pouvait pas voir le tremblement de son menton. Il essaya de ne pas penser au crâne éclaté :

– Pourquoi avez-vous tué cet homme ?

Les yeux délavés se posèrent sur lui.

– C'est une bonne question, soupira Ted Cassidy. Une très bonne question...

Edouarda sembla émerger d'un rêve.

– Oui, pourquoi ? cria-t-elle en portugais. Tu ne devais pas...

Les traits délicats de Cassidy se figèrent brutalement de rage.

– *Shut up !* siffla-t-il.

Il s'était adressé à Edouarda avec une violence contenue qui avait donné la nausée à la jeune métisse. Puis il tourna la tête vers Len Post et dit plus calmement :

– Le Négro m'a menacé.

C'était visible qu'il mentait. Mais il ne pouvait pas leur dire la vérité. Qu'il avait horreur de laisser des témoins de son passage. Les nouvelles circulaient vite en Afrique. Si Ted Cassidy était resté si longtemps en vie, c'est qu'il ne sortait de ses cachettes que pour

frapper d'une façon fulgurante.

Len Post regarda sa montre : neuf heures dix. Il essayait de comprendre. Il n'arrivait pas à croire qu'Edouarda l'avait amené volontairement dans les griffes de ce fou. C'était la première fois qu'il se trouvait confronté à un danger physique. Il essaya de faire front. Edouarda paraissait liquéfiée.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix plus ferme.

Pourtant, il avait viscéralement peur. L'Irlandais mince lui inspirait la même répulsion qu'un cobra... Il en avait la chair de poule.

– Pas grand-chose, répliqua Cassidy. Juste vous garder ici un petit moment. Vous ne risquez pas de vous ennuyer avec Edouarda.

Il était presque gentil.

– Mais... commença Len Post.

Cassidy plongea la main gauche dans la poche arrière de son pantalon et en ressortit une paire de menottes brillantes. Il sourit.

– Même attaché à ce lit, vous pourrez encore vous distraire. Edouarda, attache-le.

Len Post comprit d'un coup. Edouarda l'avait bien eu. Mais il fallait qu'il sorte de là. Il fixa les yeux délavés puis la porte. Il n'allait pas se laisser faire. Sans réfléchir, il se jeta vers le battant. La voix sèche claqua dans son dos comme un fouet.

– *Stop ! Don't be silly* [8] !

Il tourna la poignée.

Il y eut une détonation étouffée, et Len Post eut l'impression qu'on venait de lui porter un coup de hache dans les reins.

Il poussa un cri de douleur. Le hurlement de Edouarda lui fit écho. Un second coup de hache lui scia le dos en deux. Ses jambes se dérobèrent, il tomba sur le côté, roula sur le plancher sale, la bouche pleine de sang.

Ted Cassidy s'approcha du corps secoué de soubresauts. Ses deux balles avaient atteint la colonne vertébrale. L'Irlandais laissa tomber son bras, armé du Walther, d'un geste fluide. Le bout du silencieux s'arrêta à un centimètre du crâne de Len Post. À bout portant il lui tira une balle dans le cervelet.

L'Américain sursauta comme un lièvre qu'on assomme et retomba foudroyé. Le sang se répandit, imbibant le col de sa chemise. Les trois détonations s'étaient à peine entendues. Seule l'odeur de la cordite rappelait les coups de feu. Ted Cassidy demeura quelques secondes immobile, jouissant de ce moment qui était toujours extraordinaire. Il lui semblait que sa poitrine triplait de volume, que la bête qui lui nouait les nerfs le reste du temps s'échappait pour quelques instants

de son corps. Le laissait libre, heureux, léger. Il se retourna vers Edouarda.

Appuyée au mur, tremblante, les dents claquant, en état de choc, la métisse semblait transformée en pulpe.

Ted Cassidy agita les menottes avec un sourire joyeux.

– On n'en a plus besoin... Tu peux venir avec moi.

Edouarda sembla d'un coup revenir à la vie. Les griffes en avant, les yeux hors de la tête, elle se rua vers l'Irlandais.

– Assassino !

Elle pleurait, hurlait, faisait un tapage incroyable. Le sourire de Ted se glaça. Automatiquement il évita ses ongles, rafla les deux poignets, leva le bras droit. Le lourd silencieux frappa Edouarda sur le côté de la tête. Elle tituba. Ted Cassidy jeta le pistolet à la volée sur le lit. Et écrasa son poing sur le visage de la métisse. Elle tomba. Aussitôt, il s'acharna sur elle à coups de pied, cherchant les endroits sensibles. Edouarda poussa un cri aigu et ne bougea plus. La respiration sifflante, Ted Cassidy la prit par les aisselles et la traîna jusqu'au lit. Il l'y jeta sur le dos, lui passa les jambes entre les barreaux, l'écartelant, et attacha ses chevilles à la barre transversale du bas. La mini avait remonté, découvrant le slip blanc. Attachée ainsi, Edouarda semblait offerte, impuissante. Une lueur fugitive passa dans les yeux bleu pâle. Il se pencha, et saisit à travers le T-shirt la pointe de son sein gauche et serra de toutes ses forces. Edouarda gémit et ouvrit des yeux pleins de larmes.

– Tu es calmée ?

Une cruauté joyeuse illuminait les yeux pâles. Il grimaça un sourire devant la terreur muette d'Edouarda.

– Vous êtes fou ! balbutia-t-elle. Fou ! Il ne fallait pas le tuer.

Ted Cassidy se baissa, sortit de la jambe de son pantalon un poignard au manche de corne, se pencha sur le lit. Aussitôt, Edouarda sentit la pointe de l'arme transpercer le tissu de son slip.

– Tu veux que je t'ouvre en deux, petite salope ?

Les yeux n'avaient presque plus que du blanc. Elle se mordit les lèvres pour ne pas hurler de nouveau. Son cœur cogna dans sa poitrine.

– Ne me faites pas mal ! supplia-t-elle.

Ted Cassidy attendit un peu puis retira sa lame. Brutalement, il tira Edouarda par les cheveux, la forçant à s'asseoir. Puis il continua sa traction, lui passant la tête de force entre les deux barres métalliques horizontales du pied du lit. Comme dans un carcan.

Assise sur le lit, tenue courbée en avant par la barre supérieure, les chevilles entravées, la métisse se mit à trembler comme une feuille.

– Je vais t'apprendre à être docile, dit doucement Ted Cassidy.

La pointe du couteau s'insinua entre le T-shirt et la peau. Ted

Cassidy fit aller sa lame de droite et de gauche, coupant le tissu, dénudant les seins lourds de la métisse. Lorsque l'acier froid la frôla, elle cria.

Lui tirant les poignets en avant, Cassidy la gifla. Elle se tut, terrifiée. Sa tête résonnait d'un bourdonnement qui la coupait du reste du monde. Elle sentit que l'Irlandais lui posait les mains sur sa ceinture. Debout en face d'elle, il attendait, sans un mot. De ses doigts tremblants, elle commença à déboucler la ceinture.

Satisfait, Ted Cassidy soupesa les seins entre ses doigts. Edouarda était soulagée de ne plus voir le corps étendu de Len Post. Elle sentit le battement de la chair brûlante de l'Irlandais contre ses doigts. Il grogna de plaisir.

– Dépêche-toi.

Sa montre indiquait neuf heures et demie. Une partie de lui-même restait toujours d'une froideur d'iceberg. Dans n'importe quelle circonstance.

Maladroitement, Edouarda acheva de faire descendre la fermeture Éclair. Cassidy l'empoigna par ses cheveux bouclés et la força à baisser la tête.

– Embrasse-la, fit-il d'une voix changée.

Humblement, Edouarda obéit. La tête vide, le cœur glacial. Pour la première fois, elle accomplissait cette caresse sans plaisir. Elle en fut maladroite, les larmes coulaient sur ses joues, la chose dure contre son palais lui donnait envie de vomir.

– Tes dents, petite salope, gronda Ted Cassidy.

Il lui rejeta la tête en arrière, l'arrachant de lui. Quand la lame du poignard remplaça son sexe, elle crut défaillir. Elle crut qu'il allait l'égorger de l'intérieur. Mais la pointe entra à peine dans sa bouche, s'abutant à la commissure de ses lèvres.

De nouveau, Ted Cassidy lui poussa la tête vers le bas.

– Vas-y, dit-il de sa voix douce. Si tu me fais mal cette fois, je t'ouvre la bouche jusqu'à l'oreille.

Edouarda reprit sa caresse, écartant bien les dents, se servant frénétiquement de sa langue pour l'achever plus vite. L'acier du poignard tiédissait contre sa bouche, mais elle avait toujours aussi peur. Les doigts de Ted Cassidy se crispèrent tout à coup dans ses cheveux, ses hanches frémirent et, d'un coup, il explosa, poussant contre son palais. Instinctivement, Edouarda serra les lèvres et ses dents effleurèrent la chair tendre de l'Irlandais.

Ted Cassidy gronda. D'un mouvement nerveux de son poignet droit, il coupa la commissure de la bouche d'Edouarda d'un bon centimètre.

Le sang jaillit, se mêlant à sa semence. Edouarda poussa un jappement de douleur, porta la main à ses lèvres, la retira trempée de sang puis hurla comme une bête.

Aussitôt, Cassidy appuya la pointe du poignard contre sa carotide.

– *Shut up !*

Elle avala son propre sang, s'étrangla, toussa. Maintenant, la blessure la brûlait comme un fer rouge.

Ted Cassidy l'abandonna. Les yeux brouillés de larmes, elle devina plus qu'elle ne le vit se pencher sur le corps de Len Post, le retourner, farfouiller contre son visage. Elle voulut ouvrir la bouche pour crier, mais la douleur l'empêcha et elle n'émit qu'un faible grognement. Ted Cassidy tourna vers elle ses yeux blancs.

– *Shut up !*

Il revint tenant un mouchoir ouvert dans sa main gauche.

– Regarde, fit-il.

Elle fit l'effort d'ouvrir les yeux, aperçut une masse blanchâtre et sanguinolente, à mi-chemin entre les huîtres et les champignons, ne comprit pas tout de suite.

– Ce sont les yeux de cet imbécile, expliqua Cassidy. Tu vas m'attendre ici. Si tu cries, ou si tu essaies de te sauver, je t'arracherai les yeux comme à lui, tu entends ?

Elle inclina la tête en silence, les doigts serrés contre sa bouche blessée. Dépassée. Jamais, elle n'avait vu tant de violence calculée, d'horreur planifiée. Ted Cassidy ferma son mouchoir et le posa sur le lit.

– Tu peux t'allonger, dit-il.

Elle extirpa ses épaules des deux barres de fer et se laissa aller sur le dos, toujours maintenue par les chevilles. Cassidy éteignit et sortit. Elle entendit la clef tourner dans la serrure, puis un bruit de moteur.

Ensuite, il n'y eut plus que le grondement des vagues de l'Atlantique sud se brisant sur la plage. Le sang continuait à couler de sa bouche. Surmontant son horreur, elle trouva le mouchoir à tâtons, en prit un coin, secoua son abominable contenu et l'appliqua en boule contre sa coupure.

– Le 906, *por favor*.

L'employé du desk du *Tropico* se retourna vers le tableau et prit la clef. Il la tendit à Ted Cassidy qui se dirigea vers l'ascenseur, son porte-documents à la main. Il était dix heures moins cinq. Tandis que l'ascenseur montait lentement, Ted Cassidy pensa à la bouche de la métisse et sourit tout seul. Il n'avait pas éprouvé une satisfaction aussi intense depuis l'époque où il forçait les petites Balubas, en 1962.

Le couloir du neuvième était désert. Il entra au 906, referma derrière lui. Il inspecta rapidement la chambre puis sortit le P38 de l'attaché-case et le posa sur le couvre-lit. Au moment où il allait

explorer la valise ouverte, le téléphone sonna.

Le Noir au crâne rasé examina Ted Cassidy en clignant des yeux derrière ses grosses lunettes d'écaille, une serviette noire à la main. Il était aussi mince que l'Irlandais, avec une allure de belette effrayée.

– Mister Post ?

– C'est moi, affirma Ted Cassidy. Vous venez de la part du président Sawimbi ?

– Oui, souffla le Noir. Je m'appelle Joseph Simbili.

– Entrez.

Joseph Simbili se glissa à l'intérieur. Il avait de longs cils qui contrastaient avec son crâne rasé. Et l'ongle du petit doigt de la main gauche démesurément long. Comme une hétéaire chinoise. Il regarda autour de lui, mal à l'aise.

– Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-il.

– Vous avez la lettre ? demanda Cassidy.

Joseph Simbili eut un coup d'œil machinal pour sa serviette.

– Oui. Où allons-nous retrouver le consul ?

Ted Cassidy ne broncha pas. Seule sa paupière gauche battit rapidement. Dans ces histoires-là, il y avait toujours des imprévus.

– Le consul a été retenu à Cabinda, dit-il. Le Fokker est tombé en panne.

Joseph Simbili prit l'air d'une belette frustrée.

– Mais c'est très fâcheux ! C'est très long de venir du camp. Le camion s'est enlisé sur la piste. Nous avons perdu deux heures.

Ted Cassidy hocha la tête.

– Je comprends. Mais ce n'est pas grave. Je lui remettrai la lettre.

Joseph Simbili se gratta l'oreille de son ongle démesuré.

– Le Président m'a fait jurer de les remettre en main propre au consul général des États-Unis...

– Revenez demain, suggéra Ted Cassidy.

L'autre vira au gris.

– C'est très dangereux de garder cette lettre.

L'Irlandais ne pipa pas. Le M.P.L.A. tenait Luanda. Joseph Simbili avait intérêt à être prudent.

– Je remettrai ce message dès demain matin à M. le consul, affirma Ted Cassidy. Vous pourrez aller le voir ensuite. Appelez-moi.

Joseph Simbili se décida d'un coup.

– Bon, je vais vous la donner. Mais faites très attention. Personne ne doit être au courant.

Ted Cassidy prit l'air choqué.

– Vous savez qui je suis.

L'affirmation parut rassurer un peu Simbili.

Il posa sa serviette noire sur le lit, l'ouvrit et en tira une épaisse enveloppe marron cachetée de cire. Il la posa sur le lit.

– Personne ne doit lire cette lettre en dehors du consul, réitéra le Noir. Ce serait très grave.

Ted Cassidy hocha la tête.

– Vous pouvez compter sur moi.

Joseph Simbili tendit la main à l'Irlandais.

– Au revoir, monsieur Post. À demain.

– À demain.

Il le raccompagna à la porte, le regarda partir vers l'ascenseur et referma.

Ignorant l'enveloppe, il se précipita vers le téléphone et demanda un numéro à la standardiste. Il attendit, l'oreille collée à l'écouteur. Chaque seconde passée dans cette chambre était mortellement dangereuse. Mais il devait prendre de nouvelles instructions.

– Allô, fit la voix qu'il attendait. Qui parle ?

– C'est l'Irlandais, fit Ted Cassidy.

Avec des mots concis, il entreprit de résumer sa soirée. N'omettant que l'interlude avec Edouarda. Soudain, l'écouteur explosa contre son oreille.

– Imbécile ! hurla la voix. Pauvre dingue ! Il ne fallait pas le tuer. À aucun prix. Maintenant, c'est foutu ! Foutu !

Il essaya de discuter. En vain. Il y eut un craquement sec. On avait raccroché. Il resta quelques secondes concentré, immobile, rassemblant ses idées, pesant les problèmes de son avenir immédiat. Qui s'épelaient en termes de vie et de mort.

Comme toujours avec lui.

Puis il se décida. Raflant l'enveloppe cachetée, il la fourra dans son attaché-case, avec le Walther P. 38. Il sortit, gardant la clef. Avant tout, il fallait récupérer Edouarda. Car les prochaines heures allaient être difficiles. Mais Ted Cassidy était accoutumé à se mouvoir dans un univers hostile. Il sortit de l'ascenseur, retrouva avec soulagement la fraîcheur de l'avenue Luiz de Camoes et monta dans sa voiture.

Malko jouait machinalement avec un petit batteur à champagne en or massif. Les deux hommes, à sa table, parlaient l'un après l'autre, de la voix précise et neutre de tous les hauts fonctionnaires du monde. Leur table, au fond de la salle sombre du *Normandy*, était un peu isolée des autres. Comme il sied à des gens importants. La cuisine française était "in" à Washington. La salle était bondée. Malko avait apprécié le vrai foie gras, le Château-Margaux 1967 et la charlotte aux framboises. Leurs voisins devaient imaginer une conversation truffée de chiffres, de statistiques, de problèmes financiers. Alors que les trois hommes parlaient d'horreur, de mort, de trahisons et de massacres.

– Il s'agit sûrement d'un regrettable malentendu, conclut le voisin de droite de Malko, Robert Slammer, chef du Directorate « Afrique » à la Direction des Plans.

Malko eut un sourire poli. On tuait rarement les gens à la suite d'un malentendu. Or, Len Post, agent de la C.I.A. en mission en Angola était déjà enterré. Il regarda à travers la fenêtre les rafales de pluie qui courbaient les arbres nains du jardin japonais. Octobre se terminait mal à Washington. David Wise, patron de la Division des Plans, but son café. Robert Slammer alluma une cigarette. Il sourit intérieurement. Ils avaient besoin de lui. Sinon, ils ne l'auraient pas fait venir d'Autriche à toute vitesse. Il pensa à l'hiver qui venait et aux devis qui s'amoncelaient sur son bureau, au château de Liezen. Chaque année, à cette époque, c'était la même chose. Il croyait en avoir fini, et une fuite sournoise se déclarait, menaçant de mettre en péril tout ce qu'il avait déjà restauré. Cette fois, c'était un tourelleau dont les pierres avaient commencé à se détacher. Ilse, la cuisinière, avait failli en prendre une sur la tête. L'architecte avait expliqué à Malko qu'il fallait consolider toute la toiture sous peine de voir l'aile se disloquer peu à peu. Et que cela irait chercher dans les trois cent mille shillings. Avec révision de prix garantie. En hausse. Or, Malko avait en banque environ cinquante-quatre mille shillings...

Pour ses quarante ans, il n'avait pu résister au plaisir de donner une petite fête d'une centaine d'invités qui lui avait coûté les yeux de la tête. Plus quelques robes pour Alexandra. Tout le bénéfice de sa précédente mission avait été englouti. Il se demandait parfois s'il ne ferait pas mieux de dynamiter son château, de prendre Alexandra par la main et d'aller s'installer dans son bungalow de Poughkeepsie, près de New York... Mais l'atavisme était le plus fort. Barbouze hors cadre à la Central Intelligence Agency, il était avant tout Altesse Sérénissime, Prince authentique, Chevalier de Malte et du Saint-Empire Germanique... Son château, même imparfaitement restauré, était le signe concret que le monde n'avait pas encore totalement

changé.

Sa croisade sans croix pour le compte de la C.I.A. avait au moins le mérite de le faire renaître du néant. Lorsqu'il avait commencé ses missions pour l'agence de renseignements américaine, ce n'était qu'un amas de pierres disjointes où Malko avait péniblement pu aménager quelques pièces qui prenaient l'eau dès qu'il tombait trois gouttes...

Même Elko Krisantem, son maître d'hôtel turc –ex-tueur à Istanbul– s'était attaché aux vieilles pierres. Il avait plusieurs fois proposé à Malko d'aller régler lui-même certains entrepreneurs.

En plomb.

Malko avait eu beaucoup de mal à lui expliquer qu'on ne trouvait plus d'artisans et que c'était très mal de s'attaquer à une espèce en voie de disparition.

David Wise se gratta la gorge pour faire revenir Malko sur terre et dit avec une grande conviction :

– Notre homme à Luanda est extrêmement compétent. Il vous sera d'un grand secours.

– S'il est si compétent, remarqua perfidement Malko, pourquoi ne lui confiez-vous pas cette affaire. Je ne voudrais pas lui ôter le pain de la bouche.

Robert Slammer fit la moue.

– Samuel Ginger a une position officielle. Il est vice-consul. Il n'a pas les mains aussi libres qu'un agent "noir" comme vous. Ce problème demande beaucoup de discrétion.

Malko ne broncha pas. Il n'ignorait pas qu'entre eux, les hauts fonctionnaires de la C.I.A. appelaient les agents "noirs" les "animaux". Pour ces diplômés des grandes universités l'espionnage se résumait à l'élaboration de synthèses dans des bureaux climatisés. Ceux-là n'avaient jamais vu de sang qu'au cinéma...

À cause de son titre, Malko était un des rares "animaux" à trouver grâce à leurs yeux. C'est à cause d'eux qu'on avait jadis surnommé l'O.S.S. « Oh So Social[9] »...

Malko leva ses yeux dorés sur David Wise.

– Je suppose que je n'ai plus qu'à embarquer pour l'Angola. Quel temps fait-il là-bas ?

– Superbe, affirma David Wise. C'est le début de l'été austral. Et il y a la mer.

Le paradis.

Robert Slammer se redressa, comme s'il venait de déposer un lourd fardeau. Chaleureux comme un marchand de voitures d'occasion.

– Votre tact et votre finesse vont être précieux là-bas. La situation est délicate. Depuis plusieurs mois, nous avons pris des contacts avec deux des mouvements de libération angolais. Le F.L.E.C.[10] et le F.N.L.A.[11]. Ces contacts avaient été extrêmement fructueux, et nous

pouvons dire que la situation était sous contrôle, n'est-ce pas, David ?

David Wise approuva sans réserve.

– Absolument. Du très beau travail... Nous étions même parvenus à nous entendre avec les Français du Gabon, au sujet du F.L.E.C.

– Et alors ? demanda Malko, il y a eu un tremblement de terre ?

Les deux Américains parvinrent à sourire. Pas vraiment joyeux pourtant.

– Il semble qu'il y ait eu une mauvaise évaluation de la situation en ce qui concerne le F.N.L.A., reconnut Robert Slammer de mauvaise grâce. Il est basé dans le nord de l'Angola avec des bases au Congo-Kinshasha et ses hommes sont essentiellement des Bakongos. Une ethnie qui n'est pas très bien vue dans le centre et le sud de l'Angola. Leurs chances de s'imposer à tout le pays paraissent donc restreintes. Leurs adversaires prétendent même que les maquisards du F.N.L.A. ne sont que des soldats congolais. Que Mobutu essaie d'annexer le nord de l'Angola. Ce qui est faux bien entendu.

– Exit le F.N.L.A., conclut Malko. Et le F.L.E.C. ?

– Ah, le F.L.E.C. ! soupira Slammer.

Presque avec des sanglots dans la voix.

– Le F.L.E.C., commenta David Wise, est le mouvement de libération propre à l'enclave de Cabinda, au nord de l'Angola. Il revendique l'indépendance pour cette parcelle...

Malko tira d'un coup sec les branches de son batteur.

– Et alors ?

Soupirs.

– Il semble que le F.L.E.C. ne soit pas de taille contre le M.P.L.A., avoua David Wise. Nos derniers rapports sont assez pessimistes. Les permanences du F.L.E.C. à Cabinda ont été détruites par le M.P.L.A. et leurs troupes sont en fuite.

– Le M.P.L.A., c'est une maladie, demanda Malko doucereusement.

Les deux Américains daignèrent rire. Robert Slammer dit gravement :

– Le M.P.L.A., c'est le plus dangereux. Il tient Luanda, a des bases en Zambie et le soutien de l'U.R.S.S. Il vient de recevoir, via la Zambie, une trentaine de tonnes d'armes soviétiques ultra-modernes... Ils sont en train de s'implanter dans toutes les villes. Avec, souvent, la complicité des autorités portugaises de la Junte.

– Il y a encore beaucoup de mouvements de libération ? David Wise secoua la tête.

– Non. UN. Celui qui nous intéresse, l'UNITA.

– Un beau nom, commenta Malko. D'où sortent ils ceux-là ? Vous les avez recrutés à Washington[12] ?

– Il s'agit d'un mouvement maoïste, expliqua Slammer. Peu nombreux, bien organisé. Ils tiennent la région de Lusso dans le centre

de l'Angola.

– On s'allie avec les Chinois ? demanda Malko.

David Wise grimâça ce qui pouvait passer pour un sourire :

– Pas tout à fait. L'UNITA semble moins radicale depuis quelque temps. Toutes les déclarations de son président sont très modérées. En tout cas, pour nous, il a un avantage énorme : il hait le M.P.L.A. et le M.P.L.A. le lui rend bien. Nous savons de source sûre que le M.P.L.A. a juré d'empêcher l'UNITA de s'implanter dans les grandes villes... Ils ont reçu pour cela trois mille pistolets. Les militants de l'UNITA sont impitoyablement abattus... Or, nous avons pris des contacts discrets avec l'UNITA. Pour leur offrir notre aide afin de s'imposer face au M.P.L.A. Ces contacts semblaient progresser de façon positive...

C'est-à-dire que les comptes se remplissaient dans les banques suisses.

– Et alors ? interrogea Malko. Il y a eu un malentendu ?

– Une fuite, plutôt, avoua d'un ton lugubre Robert Slammer. Ceux qui ont supprimé Len Post étaient au courant de ces contacts. Notre agent devait recevoir une lettre de Sawimbi acceptant nos propositions. Nous ignorons dans quelles mains est tombé ce document.

– Or, c'est de la dynamite, souligna David Wise. S'il était rendu public, cela coulerait Sawimbi...

Les trois hommes se turent tandis que le garçon remplissait les tasses de café.

– Vous aimeriez beaucoup récupérer cette lettre, suggéra Malko, dès que le garçon se fut éloigné. Il faut mieux que je fasse un détour par Liezen prendre ma cotte de maille... Ceux qui la détiennent maintenant doivent y tenir aussi...

Robert Slammer eut un geste rassurant.

– Nous vous donnons une protection sérieuse. Les agents Milton Brabeck et Chris Jones. Ils se trouvent à Luanda depuis quatre jours. Ils sont très efficaces, et vous les connaissez bien, je crois...

Malko avait accompli une douzaine de missions avec les deux gorilles de la C.I.A. Peu portés sur l'exégèse, mais disposant de la puissance de feu d'un petit porte-avions. Si on les lui attribuait aussi facilement, c'est vraiment que Luanda ne devait pas être une villégiature...

– Si je comprends bien, après avoir récupéré cette lettre égarée, je dois renouer les fils de cette belle amitié entre la C.I.A. et l'UNITA, dit-il. En évitant les mouvements de jalousie inconsidérés de leurs rivaux.

– Absolument, approuva chaleureusement David Wise. C'est très urgent. La situation est très fluide.

Encore un euphémisme pour dire que l'Angola n'était qu'une gigantesque diarrhée...

– Notre chef de poste à Luanda vous donnera tous les renseignements nécessaires, ajouta Robert Slammer. Il s'agit d'épauler l'UNITA avant qu'il ne soit liquidé par le M.P.L.A. Ou que ce dernier ait pris trop de poids... Ils ont besoin de nous... Le désintéressement à ce degré, c'était admirable. Malko se demanda s'ils croyaient vraiment à ce qu'ils disaient.

– Nous avons fait le nécessaire pour que vous ayez un visa pour l'Angola, continua Slammer poussant vers Malko une épaisse enveloppe de kraft marron. Voici vos papiers. Nous vous avons laissé votre véritable patronyme. Mais avec une excellente couverture. Conseiller financier à la Arrow Guaranty Trust. Vous avez un contact à la Banque locale, Pinto et Sotto Mayor. João Cavalho, un Brésilien, qui travaille avec nous depuis longtemps. Il donnera à votre mission financière toute sa crédibilité. Vous serez peut-être obligé de rencontrer certains responsables financiers de la Banco de Angola, mais il faut passer par-là.

– À propos, le dollar a encore baissé, remarqua Malko.

L'air sincèrement désolé.

David Wise balaya ces détails vulgaires et subalternes d'un geste généreux.

– Si vous réussissez, je crois que nous pourrions nous montrer extrêmement généreux.

Élégante litote pour lui déconseiller l'échec.

Une idée traversa soudain l'esprit de Malko.

– Et les Blancs de l'Angola ?

Robert Slammer eut un haussement d'épaules méprisant.

– Ce sont des nouilles. Abrutis par le soleil tropical et la dictature de Salazar.

Chris Jones méditait à la fenêtre, observant les buildings en construction de l'autre côté de l'avenue Luiz de Camoes. Luanda faisait peau neuve. De loin, l'Américain ressemblait à un étudiant un peu dégingandé, avec ses 1m.92 et ses cheveux en brosse. De près, les yeux gris et froids, les biceps comme des jambons de Virginie étaient nettement plus inquiétants.

Milton Brabeck acheva de lacer des chaussures de basket et se redressa avec une grimace de douleur. De même corpulence que Chris Jones, il était vêtu d'un short blanc et d'un maillot sport. Anciens "marines" tous les deux, ils étaient plus à l'aise dans un stand de tir qu'autour d'un jeu d'échec.

– Putain de métier, fit-il.

Chris Jones abandonna la fenêtre et contempla les quatre ballons

posés par terre. Il en prit un et fit mine de le lancer à son copain. Milton rugit :

– Attention ! C'est pas le bon.

Chris le reposa aussitôt. D'ailleurs au poids, il aurait dû s'en douter. Il appuya le pouce au centre et le ballon s'ouvrit en deux, comme une boîte. Les deux demi-sphères étaient rigides. Deux Smith et Wesson 38 Magnum au canon de 6 pouces étaient attachés à l'intérieur par des courroies. Les deux autres ballons contenaient le complément de l'armement. Y compris des grenades à fragmentation et un pistolet mitrailleur Uzi en pièces détachées.

Le téléphone sonna. Chris Jones décrocha, écouta, grommela quelque chose et raccrocha.

– Ils nous attendent pour l'entraînement, annonça-t-il d'un ton sinistre. On peut pas dire qu'on est malades ?

– Vaut mieux pas, fit Milton Brabeck. Allons-y.

Traînant les pieds, ils sortirent de la chambre. Trois autres basketteurs étaient déjà dans le couloir et les saluèrent joyeusement. Mais ceux-là, c'étaient des vrais.

Membres d'un petit club sportif du Maryland, discrètement subventionné par la C.I.A. Ce qui permettait d'expédier des gens dans pas mal de pays. L'invitation à Luanda était organisée depuis longtemps. Il avait suffi que deux joueurs tombent malades au bon moment...

Chris Jones avec ses 1m.92 était parfait. À cela près qu'il n'avait pas touché un ballon depuis une vingtaine d'années. Dieu merci, ils ne jouaient que comme remplaçants... Mais c'était encore trop. À Luanda depuis six jours, ils ne sortaient pas de leur chambre, pétrifiés d'horreur devant les risques de contagion de ce pays tropical. Chris avait à tout hasard bourré sa valise de boîtes de pepsi-cola. Très déçu d'en trouver sur place. Quant à la nourriture, ils avaient décidé de s'en tenir au café et aux œufs brouillés. Ce qui ne les empêchait pas de prendre scrupuleusement leurs pilules anti-malaria tous les matins, avec une grosse poignée de vitamines arrosée d'une rasade de cognac de Lagrange, trouvé sur place.

– Quand arrive le Prince ? chuchota Milton avant de monter dans l'ascenseur.

Chris soupira.

– Samuel Ginger n'en sait rien. Cela dépend de Washington. Et de lui.

Milton Brabeck avait hâte de troquer son ballon pour quelque chose de plus solide. Comme un 44 Magnum. Il avait horreur de l'inaction.

Il dit à voix basse :

– J'ai vu qu'il y avait un truc de danses folkloriques. On pourrait y aller le soir. C'est peut-être cochon...

Chris Jones le foudroya du regard. Décidément Milton avait été perverti par la vie de New York.

– C'est mauvais pour l'entraînement, dit-il d'un ton sévère.

– Un massacre, grommela Samuel Ginger. Le type qui a fait ça est un détraqué. Un dingue.

Malko reposa les photos du visage mutilé de Len Post. Il fallait un certain sang-froid pour arracher les yeux d'un mort. Les gros plans étaient insoutenables. Il leva les yeux vers la baie vitrée donnant sur la baie. De gros nuages gris obscurcissaient le ciel. Il se sentait mal. Au bord de la nausée. Le jet-lag[13] et les photos. Il avait volé de New York à Lisbonne et, de là, directement sur Luanda. Vingt-cinq heures d'avion. Il avait du mal à garder ouverts ses yeux dorés striés de rouge.

Samuel Ginger était assis dans un fauteuil de cuir rouge, sous un énorme portrait de Henry Kissinger, surmonté d'un autre minuscule de Gerald Ford. Le vice-consul avait une tête de vieux baroudeur, des yeux lourds embusqués derrière des lunettes de métal et un léger accent du Sud. Un morceau de ventre poilu pointait de la chemise déboutonnée.

Malko avait trouvé une pluie battante à l'aéroport désert, à part un vieux « 707 » de Air Rhodesia. Il n'y avait pas de taxis à l'aéroport encombré de familles fuyant au Portugal. Une ambiance d'exode. Les très riches étaient déjà partis, les moins riches essayant de fuir à leur tour. Personne ne savait de quoi demain serait fait. Luanda était bâti dans une cuvette, les quartiers les plus élégants dominant le centre, et le *Tropico* se trouvant à peu près à mi-chemin du fond de la cuvette.

– À propos, dit Malko, on m'a dit d'entrer en contact avec un certain João Cavalho, de la banque Pinto et Sotto Mayor.

Samuel Ginger leva la tête.

– Surtout pas ! Il a été arrêté il y a trois semaines.

– Pourquoi ?

Le vice-consul eut un geste d'impuissance.

– Un complot... Depuis le 25 avril, la Junte a bouclé une centaine de personnes... Des riches surtout.

Ça commençait bien...

– Vous n'avez aucun indice sur le meurtrier de Len Post ?

– Non.

– Et la fille ?

– Disparue. Tout ce qui me reste, c'est ça :

Il tendit à Malko une note d'hôtel. Celle de Len Post.

Malko la parcourut, sans rien remarquer d'insolite.

– Que dit la police locale ? demanda-t-il.

L'Américain haussa les épaules.

– Rien. Ils prétendent que Post s'est fait attirer là pour se faire dévaliser. J'ai enquêté. La fille n'a pas reparu à son travail. C'était un coup bien monté. Ce pauvre Len Post n'a pas été assez méfiant...

– Et la lettre de Sawimbi ?

– Elle ne va pas tarder à réapparaître...

Un ange passa, les ailes chargés de calomnies.

Malko épousseta une mouche sur sa chemise impeccable.

– Vous pensez qu'il s'agit d'un coup du M.P.L.A. ?

Samuel Ginger reboutonna sa chemise.

– Il y a des chances.

Le vice-consul prit un gros dossier et le tendit à Malko.

– Tenez, voilà toutes les dépêches que j'ai envoyées à la Company depuis un an. Il y a toutes les rumeurs les plus dingues qui ont couru à Luanda... Tous les trois mois, la Junte annonce un complot de la Droite et arrête quelques types. Moi, je crois que c'est surtout pour aider le M.P.L.A. Il reste environ trois cent mille Blancs. La plupart, analphabètes.

Malko de nouveau regarda les photos. Pourquoi cette sauvagerie ? Qui avait intérêt à dégoûter la C.I.A. de traiter avec l'UNITA ? Il avait été surpris par Luanda, mélange de San Francisco et de bidonville.

– Avez-vous conservé un contact avec l'UNITA ?

L'Américain secoua négativement la tête.

– Non. Joseph Simbili a disparu. Après avoir appris la mort de Len Post. Et qu'il avait remis sa lettre à la mauvaise personne. Tant qu'on n'aura pas récupéré cette lettre, c'est inutile de les contacter...

Encourageant. S'il n'y avait pas eu le toit de Liezen, Malko aurait repris l'avion, abandonnant l'Angola aux affres de la décolonisation. Luanda était encore une ville blanche même pour les petits métiers. Les Noirs s'entassaient dans les *mousseques* d'immenses bidonvilles sans eau ni électricité tout autour de la ville, prêts à déferler à la moindre émeute. Les soldats portugais étaient relativement discrets... Patrouillant dans de petits camions découverts, la fleur au fusil.

Malko pensa tout à coup à quelque chose. Il reprit la note et l'examina. Surtout les dépenses.

À l'avant-dernière ligne, il y avait un téléphone local.

– Len Post vous a appelé, le jour de sa mort ?

– Non.

– Alors, il y a peut-être une minuscule chance d'avoir une piste. L'assassin de Len Post a peut-être téléphoné de sa chambre...

– Je n'avais pas pensé à cela, avoua Samuel Ginger. Si votre vérification est positive, quelqu'un pourrait peut-être nous aider à explorer cela. Un certain Mike Corral. Un Anglais. Il est traducteur

officiellement, travaille avec des journalistes mais trafique pas mal. Il connaît beaucoup de monde... Il vit avec une Brésilienne. La femme d'un de nos agents qu'on a été obligé de rapatrier sur Rio. Je vais vous donner son téléphone. En le payant bien, il marchera peut-être...

Malko se leva.

– Envoyez un télex à Washington, demanda-t-il. Dites-leur que je suis au travail et que j'en ai probablement pour un siècle ou deux...

Le vice-consul sourit.

– Ne soyez pas pessimiste.

Il accompagna Malko jusqu'au treizième étage par l'escalier. La porte était doublée d'une énorme grille et l'ascenseur s'arrêtait au treizième. Prudence.

– À propos, fit l'Américain avant de quitter Malko, mangez des langoustes, elles sont délicieuses.

La barbe de Mike Corral effleura le bar du *Tropico*, comme il se penchait pour laper son verre de *J & B* plein à ras bord.

– Edouarda, fit-il. C'est la fille qui était avec l'Américain assassiné. Elle a disparu.

– Je voudrais la retrouver, dit Malko.

Mike Corral ne répondit pas. Soudain fermé comme une huître. Sur ses gardes. En même temps intéressé. Il était venu tout de suite au rendez-vous de Malko. Un peu trop jovial. Négligé. Avec de petits yeux en boutons de bottines, sans cesse en mouvement. Une chemise pas très nette et un goût prononcé pour le whisky. Depuis qu'il discutait, il en avait avalé trois...

Il lâchait les mots en rafale, comme s'il avait la bouche pleine de pommes de terre chaudes. Malko se demandait dans quelle langue, on devait le comprendre.

Curieux pour un interprète. Tout sentait le bidon en lui. Typiquement le *tropical tramp*^[14] ; il avalait le whisky comme une éponge, scrutant Malko de ses petits yeux enfoncés, interpellant le barman en portugais, donnant des tapes sur l'épaule de ceux qui passaient. Un peu trop exubérant.

– Pourquoi voulez-vous tellement retrouver cette fille ? demanda-t-il. Luanda est pleine de métisses.

– J'y tiens, dit Malko. Et je suis prêt à payer.

– C'est dangereux, fit Mike Corral d'une voix beaucoup plus basse. Je n'aime pas me mêler à ce genre de trucs. Ça grenouille trop ici.

Tandis qu'il parlait, une fille s'avança vers lui, les cheveux aussi noirs qu'une Chinoise, tombant sur les épaules comme une cape, le corps dodu, des yeux de braise, et une bouche énorme.

Mike Corral s'interrompit et l'embrassa.

– Rosa, je te présente un ami de Mr. Ginger. Malko.

La poignée de main de Rosa était ferme et enveloppante. Avec cinq kilos de moins, Malko se dit qu'elle aurait été très appétissante. Elle s'assit sur un tabouret et commanda un madère. Mike Corral avait brusquement changé depuis son arrivée. Il la regardait sans cesse en coin, ne semblant plus s'intéresser à sa conversation professionnelle.

Ostensiblement, il s'était placé entre Malko et elle... Son regard se posa avec insistance sur la cuisse potelée découverte. De mauvaise grâce, Rosa tira sur sa robe de Jersey.

– Tu étais à la maison ? demanda-t-il.

– Bien sûr, fit-elle.

Elle tourna la tête vers Malko, eut un sourire éblouissant.

– Vous êtes tout seul ?

Il préféra ne pas mentionner Chris Jones et Milton Brabeck. Provisoirement au repos.

– Oui.

– Venez dîner avec nous, alors.

Elle le fixait avec insistance. Il se dit que ce n'était pas un mauvais biais pour obtenir de Mike Corral ce qu'il voulait.

– Dans ce cas, je vous invite.

L'Anglais se récria mollement. Mais emboîta le pas à Rosa et Malko.

Une Land-Rover en miettes était garée devant la porte du *Tropico*. Rosa exposa généreusement ses cuisses potelées en s'installant. Elle avait des mains extraordinairement longues, très soignées. Tandis que la Land-Rover dévalait poussivement vers la mer, elle se retourna vers Malko assis à l'arrière.

– C'est votre premier séjour à Luanda ?

– Oui, avoua Malko.

Elle sourit, découvrant des dents blanches de carnivore.

– Luanda est une ville agréable, fit-elle d'une voix rêveuse.

– Je crois que je ne vais pas pouvoir m'occuper de votre truc, bredouilla Mike Corral en achevant de sucer une patte de langouste.

Une montagne de pattes et de carapaces vides s'amoncelait sur la table. À elle seule, la pulpeuse Rosa en avait décortiqué trois. Arrosées d'une ahurissante quantité de piri-piri, la sauce au piment africaine. Son visage était enflammé et ses yeux faisaient penser à ceux de la possédée de l'Exorcisme. Chaque fois qu'ils se posaient sur Malko, celui-ci avait l'impression de recevoir une décharge électrique.

– Je tiens beaucoup à retrouver cette Edouarda, insista Malko.

– Je n'ai pas la moindre idée, prétendit Mike Corral. Elle est peut-

être au Congo, ou dans l'intérieur, à l'heure qu'il est.

Malko n'insista pas. Il se sentait bien.

Le *Club Naval*, dont les baies faisaient face à la *Marginale*, sur l'Ilha, était confortable bien qu'un peu froid. Des bougies brûlaient sur toutes les tables. Maintenant en partie déserté par sa clientèle habituelle, pour cause de fuite ou d'incarcération.

– Vous ne buvez rien, reprocha Rosa à Malko.

Elle remplit son verre et le sien, de *vinho verde*.

Malko paya. En voyant la liasse de dollars, Mike en oublia de bredouiller.

– Je peux vous changer des dollars, dit-il. Pour quarante escudos au lieu de vingt-quatre. Ça vaut le coup.

Malko eut un sourire innocent et poussa sur la table quatre billets de cent dollars.

– Changez-les, vous me donnerez l'argent plus tard.

Les billets furent avalés aussi vite qu'une patte de langouste. Il s'était fait un ami.

La Land-Rover faillit ne pas démarrer. Cette fois ils s'étaient tassés tous les trois à l'avant, Rosa entre les deux hommes, la jupe retroussée jusqu'au ventre. Les rues de Luanda étaient désertes. Avant d'arriver au *Tropico*, Mike se rangea sur la droite.

– Je vais garer la voiture, dit-il. Descendez.

La Land-Rover s'engouffra sous une voûte. Rosa s'engagea dans un couloir. Elle ouvrit et se retourna vers Malko.

– Bonsoir. Merci pour le dîner.

Une fraction de seconde, elle resta en face de lui, le visage levé, sa grosse bouche entrouverte. Puis d'un seul élan, sans embrasser Malko, elle se serra contre lui, son ventre appliqué au sien, ses cuisses serrant les siennes. Elle se détacha de lui juste au moment où Mike poussait la porte. L'Anglais leur jeta un coup d'œil ambigu. Cela avait été tellement rapide qu'il avait l'impression d'avoir rêvé.

Il se jura qu'il ne quitterait pas Luanda sans avoir fait l'amour avec Rosa. Ce n'était pas une raison pour oublier le principal.

– Mike, dit-il, si je vous donne un numéro de téléphone, vous pourriez me dire à quoi il correspond ?

L'Anglais le fixa, surpris.

– Oui, je crois.

– C'est le 4284, dit Malko. Le numéro que celui qui a tué Len Post a appelé de sa chambre. Il ne répond jamais. J'aimerais savoir le nom de l'abonné. C'est peut-être un ami de Edouarda.

Les petits yeux de Mike Corral parurent s'enfoncer encore dans leurs orbites.

– Comment vous avez su ça ? demanda-t-il.

– Très simplement, avoua Malko. J'ai donné deux cents escudos à une des standardistes du *Tropico* pour qu'elle consulte le cahier où elle note les communications des clients. Le jour de la mort de Len Post, il n'y avait que cet appel, donné après dix heures. Alors qu'il était déjà mort. Donc, par l'assassin.

Rosa exhala une soupir excité.

– C'est passionnant...

Ce n'était pas exactement le mot... Mike Corral semblait plongé dans des abîmes de réflexions, se tripotant la barbe avec furie. Malko décida de l'aider.

– Trouvez-moi ce renseignement, dit-il, et les quatre cents dollars sont à vous.

L'Anglais lâcha sa barbe.

– Je vais essayer, grommela-t-il. Mais ce n'est pas facile. Je vous contacterai à l'hôtel.

Il prit Rosa par le bras. Celle-ci se retourna.

– Bonsoir, cria-t-elle à Malko. À bientôt.

Il sortit. Un bus poussif remontait l'avenue Luiz de Camoes. Il faisait frais. À cent mètres, les fenêtres du restaurant panoramique du onzième étage du *Tropico* brillaient dans la nuit. Malko était encore imprégné du parfum de Rosa.

Quelle délicieuse petite garce ! Mike Corral semblait ne pas la lâcher d'une semelle. Ce dont on ne pouvait le blâmer étant donné son tempérament brûlant.

La porte du 924 était entrouverte. Malko frappa un coup léger et entra. Chris Jones et Milton Brabeck jouaient au gin-rummy, assis sur le lit. Ils se levèrent d'un bloc. Chris lui broya plusieurs phalanges dans son enthousiasme...

– Ce n'est pas gentil de ne pas être venu nous voir plus tôt, reprocha-t-il.

– Il a fallu que je me mette dans l'ambiance, sourit Malko. Luanda ce n'est pas l'Autriche.

– Ça veut dire que vous avez déjà mis la main sur une ravissante ? demanda Milton Brabeck, l'air gourmand.

De plus en plus dépravé.

Malko sourit :

– Si je vous disais ce qui m’est arrivé ce soir...

Milton Brabeck lâcha ses cartes :

– Dites...

– Je ne voudrai pas troubler votre sommeil... Et ce ne serait pas galant.

Chris, qui se sentait mal à l’aise dans le stupre, coupa :

– Alors, qu’est-ce qu’on fait ? On est enfermés dans cette chambre depuis une semaine. Quand on ne s’entraîne pas...

– Vous continuez à jouer au basket, dit Malko. Vous finirez peut-être par passer professionnels... Pour l’instant, je n’ai pas besoin de vous. Mais cela viendra sûrement. Bonsoir.

Chris Jones marmonna une phrase où il était question d’argent gaspillé, mais Malko était déjà dans le couloir.

– J’aurais bien voulu savoir ce qui s’est passé ce soir, soupira Milton.

Chris Jones haussa ses épaules de débardeur.

– Tu vois pas qu’il s’est foutu de toi. Il est arrivé hier. Il a quand même pas eu le temps de...

Milton reprit ses cartes, pas convaincu. Mort de curiosité.

– Donne-moi une bonne carte et je fais gin, dit-il.

La sonnerie du téléphone était si faible que Malko faillit ne pas l’entendre. Il revenait d’une “réunion de travail” à la Banco de Angola avec l’attaché commercial de l’ambassade américaine. Afin de donner un peu de moelleux à sa “couverture”. L’Angola semblait le paradis des investisseurs. À un ou deux détails près, comme un bain de sang imminent...

– C’est moi, annonça la voix saccadée de Mike Corral. Je vous attends en bas. Il raccrocha aussitôt.

À la lumière du jour, la Land-Rover de Mike Corral ressemblait encore plus à un tas de ferraille. L’Anglais attendait à côté. À travers la vitre, Malko aperçut les cheveux de jais de Rosa.

– Vous avez fait vite, dit-il en serrant la main moite de l’Anglais.

Mike Corral n’avait pas l’air enchanté.

– Moi, je ne sais encore rien sur votre numéro de téléphone. Mais Rosa s’est renseignée. Elle prétend que Edouarda se planque chez une de ses copines. On va aller voir.

Tout, en lui, suggérait qu’il n’y croyait pas... Il remonta à son volant, et Malko se serra contre Rosa. La jeune femme l’embrassa d’un geste naturel. Frôlant la commissure de ses lèvres. Elle était encore plus parfumée que la veille au soir.

Ou elle ne s’était pas lavée. Hypothèse que Malko repoussa avec horreur. Ou elle s’était parfumée sciemment... Donc, son élan de la

veille n'était pas entièrement dû au *vinho verde*.

Ils remontèrent l'avenue Luiz de Camoes jusqu'à la place de Los Lusadas, puis Mike Corral tourna à droite dans une rue calme, en haut de Luanda. Il stoppa devant une petite maison à la véranda encagée de grilles.

– Vas-y, dit Mike à Rosa.

Malko dut descendre pour la laisser passer. Ils la virent traverser le jardin minuscule et pénétrer dans la villa. Le cœur de Malko battait la chamade. Son pistolet extra-plat était passé dans sa ceinture, sous sa chemise.

Il regretta de ne pas avoir emmené Chris et Milton. L'assassin de Len Post pouvait très bien se trouver à l'intérieur. Mike Corral alluma une cigarette.

– Je n'aime pas ce truc, bougonna-t-il.

La porte de la villa se rouvrit sur Rosa. Elle agita le bras en direction de la Land-Rover.

– Vous venez ? demanda Malko à l'Anglais.

Celui-ci secoua la tête :

– Non, je préfère être mêlé le moins possible à cette histoire. Allez-y.

Malko descendit. Pas entièrement rassuré. Rosa était entrée à l'intérieur. Il pénétra dans un living-room tristement meublé. Rosa se tenait debout, près d'une table. Il aperçut, au fond, une grande Noire maigre aux cheveux en bataille qui s'éclipsa aussitôt.

– Où est Edouarda ?

– Elle n'est pas ici.

– Mais...

– C'était le seul moyen que Mike me laisse seule. Je savais qu'il ne voudrait pas entrer. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps. Il est très méfiant...

Malko tourna la tête et aperçut la Land-Rover. L'Anglais était descendu et faisait les cent pas.

– J'avais envie de parler un peu avec vous, dit Rosa. J'ai demandé à ma copine de m'aider.

Elle levait la tête vers lui, sa grosse bouche entrouverte sur des dents éclatantes, les yeux pleins de gaieté. Sans savoir très bien comment, Malko la retrouva ondulant contre lui de tout son corps, sa bouche écrasée contre la sienne. Il eut l'impression qu'on lui promenait une lampe à souder sur le ventre. En quelques secondes il fut dans un état à faire honte à un chimpanzé en rut. Après tout, au lieu d'une Brésilienne brûlante, il aurait pu trouver la mort dans cette villa...

Pendant un long moment, ils flirtèrent, debout, appuyés à la table de teck, ne se séparant que pour reprendre leur souffle. Rosa gémissait, creusait le ventre, s'incrustait contre Malko. Pas un mot. De la sensualité à l'état pur. Chaque fois, il se jurait qu'il allait redescendre

sur terre. Mais Rosa revenait, encore plus déchaînée.

– Il faut partir, dit-elle enfin.

Mais Malko l'avait prise à pleine main et elle ne bougea pas. Une idée folle commençait à faire son chemin chez lui. Le sang battait à ses tempes. Il ne pensait plus qu'à ce corps collé contre le sien, consentant, vivant, prêt à l'accueillir. Quand il écarta le slip de dentelles, Rosa protesta.

– Tu es fou !

Mais elle creusa ses reins en un geste sans équivoque, appuyée au mur seulement par la nuque. Malko la pénétra d'un coup, se retint de hurler en sentant le fourreau brûlant et doux se serrer autour de lui. Du coin de l'œil, il aperçut Mike Corral jeter sa cigarette par terre.

– Attention, murmura Rosa qui l'avait vu aussi.

Il demeura plongé en elle sans bouger, laissant le plaisir irradier dans toutes ses terminaisons nerveuses. Puis, Rosa l'embrassa de nouveau, son mont de Vénus se mit à cogner comme un petit marteau-piqueur et elle eut raison de lui en un temps honteusement court. À peine s'était-il répandu en elle qu'elle se dégagea, rajusta son slip, rabattit sa robe, une lueur ravie dans ses yeux noirs.

Malko se demandait la tête qu'il avait. Déjà Rosa marchait vers la porte du pas assuré que donne la bonne conscience. Elle se retourna, envoya silencieusement un baiser à Malko et dit à voix basse.

– Nous avons discuté avec ma copine. Mais, finalement, elle ne savait rien...

Mike Corral se tenait derrière le battant, prêt à entrer.

– Ça fait un quart d'heure, grogna-t-il. Alors, elle est là ?

Son regard enveloppa Malko et Rosa, nettement soupçonneux. La grosse bouche de la Brésilienne semblait avoir encore augmenté de volume. Elle dit d'une voix parfaitement naturelle, agacée.

– Tu n'avais qu'à venir. On a discuté. Mais elle n'a rien voulu savoir. Pourtant, ce matin, elle m'avait...

Mike Corral haussa les épaules furieux.

– Des salades ! On a perdu notre temps. J'ai des trucs à faire, moi.

Ils remontèrent dans la Land-Rover. Cette fois, Malko au milieu. Il se demanda si l'Anglais soupçonnait ce qui s'était passé. Rosa regardait droit devant elle, les mains sagement croisées sur les genoux, sa cuisse sournoisement appuyée contre la hanche de Malko.

– Pouvez-vous me déposer au consulat ? demanda Malko. J'espère que le prochain renseignement sera exact.

Mike Corral grogna quelque chose d'inintelligible. Malko espérait, pour l'amour du corps dodu de Rosa, ne pas avoir perdu son seul allié. Mais quelle sensation exquise.

Chris Jones et Milton Brabeck, habillés de leurs habituels complets clairs, en dépit de la chaleur, étaient vautreés dans les fauteuils rouges du vice-consul U.S. Moroses. Ils en avaient ras le bol du basket. Heureusement dans le building Secilia qui abritait le consulat, il y avait également IBM et Shell. Et pas de liftiers indiscrets.

Malko s'était composé une attitude de professionnel, bien qu'il eût un mal fou à se concentrer sur les problèmes de la C.I.A. après son intermède brésilien. L'histoire Len Post lui semblait encore abstraite. Il serra la main de Samuel Ginger.

– Rien de neuf ?

L'Américain secoua la tête.

– Pas grand-chose. Cela a encore tiré dans les *mousseques* cette nuit du côté de Rangel. Impossible de savoir qui, mais il y a plusieurs morts. Il semble que le M.P.L.A. s'implante de plus en plus.

Pourtant, le jour, Luanda semblait parfaitement calme. Il y avait du monde sur la plage, dans les rues, dans les cafés...

– J'ai fait la connaissance de Mike Corral et de son amie brésilienne, dit Malko.

Le vice-consul plissa son visage buriné.

– Ah, vous avez rencontré Rosa. Il paraît qu'elle est un peu nymphomane. Elle ne vous a pas fait d'avances.

– Discrètes, assura Malko.

On pouvait être sous les tropiques et demeurer un gentleman.

– Je dois encore aller dans deux banques aujourd'hui, soupira-t-il. Je vais tout savoir du café... Pas de nouvelles de l'UNITA ?

– Rien, fit Ginger. Ils sont peu implantés à Luanda. Sawimbi n'y est jamais venu. Ils doivent attendre des jours meilleurs.

Le bar du *Tropico* était bourré comme tous les soirs. Malko commençait à se sentir chez lui. Mais il aurait voulu démarrer son enquête... Il avait trouvé Mike Corral installé au bar. Apparemment sans rancune pour l'incident du matin... Maintenant il parlait si vite que Malko le comprenait à peine. Il avait dû mettre Rosa sous clef, car il semblait très détendu. De ses propos confus, Malko retint une chose : il avait identifié le propriétaire du numéro de téléphone qui ne répondait jamais.

– ... C'est un type super-bourré, Ruiz Mupa, bredouillait à toute vitesse l'Anglais. Il est dans le diamant... Luanda est bâtie sur le diamant. Les mecs les ramassent à la pelle. Ce type, il a un coffre grand comme votre chambre. Il saute Edouarda de temps en temps.

– Pourquoi son numéro ne répond jamais ?

Mike Corral grimaça un sourire.

– C'est pas chez lui. C'est un *baisodrome*, rue Teissera da Silva. Il n'y est jamais. Et quand il y est, il ne répond pas. Ce que je vous donne, c'est son adresse à lui. Là où il vit.

– Vous venez avec moi ?

Mike avala son whisky d'un coup.

– Peux pas... Mais je vais vous conduire. Après, vous vous démerdez...

Il y avait encore neuf chances sur dix pour que ce soit un coup d'épée dans l'eau. Mais la C.I.A. pouvait bien donner quatre cents dollars à un ivrogne à la compagnie accueillante.

– Allons-y, dit Malko.

Les gorilles allaient échapper enfin au basket.

Ils étaient passés deux fois devant la maison, rua Ramalho Ortigao. Une villa cossue et laide dans le quartier résidentiel de l'Albalade, à la sortie de Luanda. Malko stoppa au bout de la rue, cent mètres plus loin, et dit :

– Je vais y aller seul.

Chris Jones grogna.

– C'est pas malin...

– Mais c'est indispensable, affirma Malko. Inutile d'affoler complètement ce monsieur. Si je ne ressors pas dans un quart d'heure, vous faites donner l'artillerie.

Il partit à pied, laissant les gorilles boudeurs. Ils ne comprenaient pas ces subtilités. Avec eux, on tirait d'abord et on s'expliquait ensuite. Pleins d'inquiétude, ils le regardèrent pousser la grille extérieure et sonner. Malko attendit quelques secondes. Tendue. Puis la porte s'ouvrit sur un jeune Portugais qui faillit refermer tout de suite. Malko lui adressa son plus beau sourire :

– O Senhor Ruiz Mupa ?

L'adolescent s'écarta pour laisser Malko entrer. Celui-ci faillit s'éborgner sur une tête de rhinocéros qui jaillissait du mur. Des gazelles aux yeux langoureux lui faisaient face. L'entrée et le living disparaissaient sous de superbes trophées. Le sol était recouvert de peaux de zèbre. Partout des photos jaunies de scènes de chasse. Malko admirait une table faite d'un pied d'éléphant lorsqu'un petit bonhomme, presque chauve, haut comme trois pommes, se matérialisa à côté de lui.

– Senhor...

Il dévisageait Malko avec suspicion. Celui-ci s'inclina légèrement et dit en portugais :

– Je vous prie de me pardonner mon intrusion. Je suis le prince Malko Linge. Des amis communs m'ont dit que vous pourriez me donner un renseignement dont j'ai besoin...

Rassuré par le ton mondain, Ruiz Mupa se dégela un peu.

– Si je peux vous rendre service... De quoi s'agit-il ?

– Je cherche une certaine Edouarda, dit Malko.

Le vieux Portugais devint brusquement de la couleur de son rhinocéros empaillé. Il recula comme si Malko allait lui sauter à la gorge.

– Je ne connais personne de ce nom, balbutia-t-il. Qui vous a envoyé chez moi ? Excusez-moi, mais...

Il était déjà dans l'entrée. Prêt à ameuter la maison. Malko devait éviter le scandale. Pourtant, à sa réaction, il était certain que Ruiz Mupa avait le renseignement qu'il cherchait.

Le rhinocéros lui donna une idée.

Tranquillement, il sortit son pistolet, visa la tête et tira. La balle fit voler une poussière d'os et, en ressortant, emporta le temporal droit du trophée. Pétrifié, Ruiz Mupa poussa un cri étranglé.

– Senhor ! Vous êtes fou !

Malko se tourna vers lui, son arme à la main.

– Edouarda a été impliquée dans le meurtre d'un de mes amis dit-il. Je veux la retrouver. Vous savez où elle se trouve. Si vous refusez de m'aider, je vais réduire cette tête de rhinocéros en poussière...

Le vieux diamantaire faillit se trouver mal.

– Oh non ! Je vous en prie, gémit-il. C'est une pièce unique. Je vous jure que je ne peux pas vous aider.

Malko leva le bras. L'explosion fit vibrer la glace épaisse de la porte d'entrée. La pointe de la seconde corne du rhinocéros se volatilisa. Ruiz Mupa tressauta comme si la balle l'avait touché, lui.

– Senhor ! gémit-il. Arrêtez.

– Où est Edouarda ? répéta Malko.

Ruiz Mupa n'était pas habitué à la violence. Il sembla se ratatiner, lâcha d'une voix imperceptible.

– Elle est dans l'Ilha. Après le parc de camping. Au 84, Maréchal Cornez da Costa, à côté des artisans. Mais elle n'a tué personne.

– Il y a le téléphone ?

– Non.

Il tremblait comme une feuille. Malko rentra son pistolet et se dirigea vers la porte.

– Je vous remercie, Senhor, dit-il avec une politesse exquise.

En sortant, il aperçut Ruiz Mupa se jetant à quatre pattes pour ramasser les débris du rhinocéros.

La bicoque était minuscule, semblable à celles qui abritaient des artisans le long de l'avenue Maréchal Gomez da Costa. En face il y avait la plage avec des centaines de hérons. Un peu plus loin, un grand hôtel inachevé, le *Panorama*. Chris Jones et Milton Brabeck étaient restés dans la voiture, à cent mètres. Avec des instructions précises.

Il frappa.

Pas de réponse.

Il tourna la poignée, et la porte s'ouvrit. La pièce était plongée dans la pénombre. Il aperçut, à sa gauche, un lit bas avec une forme étendue. Elle se redressa, et Malko eut le temps de voir des cheveux noirs bouclés, un T-shirt déchiré et un visage effrayé barré d'un sparadrap.

– Edouarda ?

– Si !

Malko tourna la tête en entendant un bruit léger. Il ne vit d'abord que l'énorme silencieux dont la gueule était braquée sur eux. Puis son regard remonta jusqu'aux cheveux blonds et aux yeux pâles. L'inconnu avait surgi de la seconde pièce où il devait se tenir tapi. Ses traits étaient tirés. Il semblait épuisé. Immédiatement, il sut qu'il se trouvait devant l'assassin de Len Post. Il demeura strictement immobile, toisant le tueur.

– Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

– Que vous me disiez pourquoi vous avez tué Len Post.

Cassidy s'appuya au mur, une lueur de triomphe dans ses yeux pâles.

– Vous êtes de la même bande, hein...

Il y eut un cliquetis métallique du côté du lit. Malko tourna la tête et vit que la fille avait les poignets attachés par des menottes. Il pensa à Chris et à Milton qui allaient surgir d'une minute à l'autre.

– Je suis venu discuter avec vous, fit-il. Vous devriez poser cette arme.

Ted Cassidy eut un éclair de joie sincère dans ses yeux transparents.

– N'essayez pas de m'avoir, dit-il. Vous serez mort avant que la porte s'ouvre.

Malko regarda à travers la fenêtre : Chris Jones et Milton Brabeck étaient en train de traverser l'avenue. Tranquilles comme des bulldozers. Fidèles aux instructions reçues. Il sentit le picotement de la peur sur le dessus de ses mains.

L'homme en face de lui était un tueur chevronné qui ne prendrait pas le moindre risque. Le trou noir du silencieux lui parut soudain énorme.

Il restait quelques secondes à Malko avant l'inéluctable. Il scruta le visage de Ted Cassidy : les yeux injectés de sang, les traits sculptés par une implacable brutalité, le tic à la bouche. Le tueur était à bout de nerfs : prêt à toutes les erreurs... Malko décida de jouer le tout pour le tout.

– Deux de mes amis vont venir, avertit-il. Ils...

– Vous allez prendre une balle dans la tête, dit Cassidy, sans élever la voix.

– Je vais les prévenir.

– *No way.*

Malko entendit les pas des Américains se rapprochant de la porte. Ted Cassidy s'était encore tendu. Malko sentit qu'il était à un cheveu de l'éternité. Il plongea ses yeux dorés dans les yeux presque blancs de l'Irlandais.

– Je suis venu parler, dit-il. Pas me battre.

On frappa à la porte. L'index de Ted Cassidy se crispa sur la détente du P38. Malko raidit les muscles de sa poitrine. Ils demeurèrent silencieux quelques secondes. Puis, l'Irlandais ordonna à voix basse :

– Dites-leur de foutre le camp. Vite.

Il s'approcha avec une vitesse stupéfiante, fit pivoter Malko face à la porte, se colla à lui comme une femme en chaleur, appuya le silencieux sous son oreille et répéta :

– Qu'ils foutent le camp. Immédiatement.

Malko imaginait Chris prenant son élan pour enfoncer la porte. De sa voix la plus calme, il appela :

– Chris ! Milton ! Éloignez-vous. Tout va bien.

Pas de réponse. Il devinait les deux Américains aux aguets, hésitant sur la conduite à suivre. Il répéta.

– Partez. Retournez au *Tropico*.

Il y avait quand même de l'angoisse dans sa voix... Chris demanda, à travers la porte :

– Vous êtes O.K. ?

– Tout va bien, assura Malko qui avait du mal à trouver sa salive. Partez.

Le silence retomba. Ted Cassidy lui soufflait dans le cou. La respiration du tueur était régulière, mais il transpirait. Malko savait qu'il n'avait aucune chance de le prendre par surprise. On n'atteignait pas à sa réputation sans raison sérieuse. Enfin, il y eut un raclement de semelles à l'extérieur. Les deux gorilles s'éloignaient. Au bout d'une interminable minute, Cassidy s'écarta, sans lâcher son arme. Edouarda n'avait pas bougé, assise sur le lit, les yeux agrandis de terreur. Malko vit le sparadrap qui lui recouvrait en partie la bouche. Il ne

comprenait pas comment le meurtrier de Len Post avait échoué là. Visiblement aux abois. Plusieurs boîtes de conserve étaient autour du lit. Ils s'étaient nourris sans sortir. Qu'était devenue la lettre du Président de l'UNITA ?

– Pourquoi avez-vous tué Len Post ? demanda Malko.

Ted Cassidy se ferma un peu plus.

– Qu'est-ce que cela peut vous foutre ?

Le P38 était braqué sur l'estomac de Malko. Ce dernier eut l'intuition fulgurante que cela avait dû se passer ainsi avec Len Post. Une conversation tendue et puis, brusquement, les balles qui jaillissaient... Malko sentit qu'il fallait débloquer la situation, sous peine de terminer par un drame.

– Nous n'allons pas rester comme ça pendant des heures, dit-il d'une voix calme.

L'Irlandais le scrutait intensément. Malko le sentait à la fois impressionné par son sang-froid, mais aussi au bord de la cassure. Le moindre mot déplacé signifierait une volée de balles.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il enfin. Pour qui vous travaillez ?

Au point où il en était, Malko pouvait aussi bien reconnaître son appartenance à la C.I.A.

– Pour les mêmes gens que Len Post, dit-il.

Il sentit qu'il avait touché juste. Ted Cassidy se détendit imperceptiblement. Puis demanda d'un ton soupçonneux :

– Vous êtes venu pour le même truc ?

Malko décida d'avancer un peu plus.

– Je suis venu récupérer la lettre dont vous vous êtes emparé.

Un sourire venimeux tordit la bouche mince de Ted Cassidy, mais il ne répondit pas. Malko le sentait réfléchir intensément. Balançant entre deux solutions. Dont l'une était certainement l'élimination physique de Malko.

Tout à coup, il dit :

– Vous ne me racontez pas d'histoires ? Vous savez ce que contient la lettre ?

– Une proposition du Président de l'UNITA à la C.I.A., dit Malko.

Sans qu'il comprenne pourquoi, l'Irlandais parut indiciblement soulagé.

– O.K., dit-il. Vous allez faire exactement ce que je vous dis. Vous êtes armé ?

– Oui.

– Donnez-le. Très lentement.

Malko obéit, sortant son pistolet extra-plat en le tenant avec deux doigts et le jetant à Ted Cassidy qui l'attrapa au vol.

– Vous avez une voiture ?

– Oui.

– Bien. On va sortir tous les deux.

Malko vit le regard de l'Irlandais pivoter, se posant sur Edouarda et entendit en même temps le cri étouffé de la jeune femme. Il avait une fraction de seconde pour choisir sa réaction.

– Ne la tuez pas, dit-il d'un ton aussi calme qu'il le put. Sinon, je ne viens pas avec vous.

Le pistolet était braqué sur la jeune métisse. Ted Cassidy hésitait. Il s'était fait une règle absolue de ne jamais laisser de témoins derrière lui. Mais il croyait à la détermination de son interlocuteur. Et celui-ci représentait sa seule chance de salut.

À regret, il abaissa le pistolet, après d'interminables secondes.

– Elle ne dira rien, affirma Malko.

Ted Cassidy ramassa un attaché-case, dévissa rapidement son énorme silencieux, sans lâcher le P38. Attrapant une veste en toile, il la jeta sur son bras droit, dissimulant l'arme. Puis, il se rapprocha de Malko et l'appuya contre sa colonne vertébrale.

– Vous allez marcher très lentement, dit-il. Jusqu'à votre voiture. Si vous faites un pas de travers, vous êtes mort.

Malko ouvrit la porte. Edouarda était pétrifiée. Ted Cassidy fit comme si elle n'existait pas. Malko aspira l'air tiède avec volupté, regarda autour de lui. Les gorilles n'étaient pas en vue. Il pria pour qu'aucun des deux n'ait la mauvaise idée de tenter quelque chose... La Datsun de location était brûlante sous le soleil.

– Installez-vous au volant, ordonna Cassidy. Gardez les mains dessus.

Malko obéit. L'Irlandais fit le tour de la voiture et ouvrit l'autre portière, et se pencha à l'intérieur.

– Les clefs ?

Malko les lui tendit. L'Irlandais fit le tour, ouvrit le coffre, vérifiant qu'il était vide. Il le referma et s'assit dans la voiture. Dès qu'il fut entré, il se laissa glisser sur le plancher, le dos calé à la portière, puis jeta les clefs à Malko.

– Vous roulez. Jamais plus de quarante à l'heure. Vous ne touchez pas au klaxon.

Malko mit en « D » et s'éloigna du trottoir. Quelques Noirs attendaient l'autobus. L'odeur de la sueur de Ted Cassidy imprégnait la voiture.

Ils passèrent devant le fort San Miguel, franchirent le pont se dirigeant vers la sortie sud de Luanda, évitant le centre de la ville. Malko commençait à se demander s'il n'avait pas eu tort d'éloigner Chris Jones et Milton Brabeck. Il ignorait toujours pourquoi Ted Cassidy avait tué si sauvagement Len Post, agent de la C.I.A. comme lui.

– Il y a un policier en travers de la route, annonça Malko.

Ils étaient à une dizaine de kilomètres de Luanda, sur la route du bord de mer. Il n’y avait presque plus d’habitations. À gauche, c’était la jungle, à droite, la falaise jusqu’à la mer. Ted Cassidy ne se troubla pas.

– Passez, faites-lui signe que vous tournez à droite.

Malko obéit. Le P38 était toujours braqué sur lui. Effectivement le policier ne réagit pas. Une route asphaltée s’ouvrait sur sa droite, descendant vers la mer. Il la prit, atteignit l’entrée d’un club nautique.

– Entrez, ordonna l’Irlandais. Allez jusqu’au wharf.

C’était désert. Partout des bateaux de plaisance sur des chariots à roulettes. Quelques Noirs traînaient, en train de réparer des moteurs. Le wharf se trouvait à l’écart. Malko s’y arrêta. Plusieurs petits bateaux y étaient amarrés.

Cassidy sortit le premier.

– Montez dans le jaune, ordonna-t-il.

Malko se laissa tomber dans un petit cabin-cruiser. Cassidy sauta à son tour dedans. Sans quitter Malko des yeux, il s’accroupit et farfouilla à l’arrière. Il se redressa, tenant une clef attachée à une bouée miniature qu’il jeta à la volée à Malko.

– Détachez l’ancre, mettez en route et filez vers l’île.

Malko s’exécuta. Le moteur partit facilement. Personne ne semblait s’intéresser à eux. La mer était calme. À deux kilomètres devant, on distinguait la côte plate de l’île Mossoula, paradis des baigneurs du dimanche. Malko piqua vers le centre.

– Sur la gauche, ordonna Ted Cassidy.

Même en mer, sa surveillance ne se relâchait pas. Malko sentait derrière lui un paquet de nerfs prêt à tuer.

– Où allons-nous ? demanda-t-il.

– *Shut up*, fit Cassidy nerveusement.

De nouveau, Malko sentit la nervosité chez le tueur. Ils atteindraient l’île en un quart d’heure.

Le cabin-cruiser racla sa coque sur le haut-fond et l’hélice se mit à remuer des flots de vase noire. Ted Cassidy, debout, derrière Malko, le P38 d’une main et son attaché-case de l’autre, jeta :

– Sautez !

Malko atterrit sur le sable. Ted Cassidy l’imita aussitôt. Sans le lâcher des yeux une seule seconde. Des dizaines de bungalows de styles divers étaient dispersés au milieu des cocotiers.

Ted Cassidy désigna de son pistolet une grande “case” construite sur

un socle de ciment.

– Là, fit-il.

Malko se mit en marche, passant devant une chaumière alsacienne. Tous les week-ends, les Blancs de Luanda se ruaient à Mossoula. En semaine, c'était totalement désert. Malko n'avait pas croisé un seul bateau.

Il entra dans le jardin.

D'abord il eut l'impression que le bungalow était désert. Il s'arrêta devant une large porte-fenêtre à travers laquelle il apercevait un living moderne. En se retournant pour demander à Ted Cassidy ce qu'il devait faire, il la vit.

Dissimulée contre le tronc d'un bananier, se confondant avec la végétation tropicale du jardin. Une fille superbe au visage farouche encadré de longs cheveux noirs, au menton volontaire, aux mâchoires serrées. Solidement campée sur ses jambes écartées, vêtue d'un pantalon kaki et d'un chemisier à fleurs qui moulait une lourde poitrine.

Elle serrait contre sa hanche droite un G3[15] qu'elle tenait avec la sûreté d'un homme.

Ignorant Malko, l'inconnue cria en anglais :

– *Cassidy, drop your gun !*

Malko arrêta de respirer. Ils allaient s'entretuer... Il n'en crut pas ses yeux, quand il vit l'Irlandais jeter docilement le P38 par terre, poser son attaché-case et attendre, comme un écolier réprimandé.

L'inconnue siffla entre ses dents, comme un voyou. Trois Noirs en tenue de brousse surgirent derrière Malko, armés eux aussi de G3. Aussitôt, la fille brune posa le sien contre le bananier et marcha sur Ted Cassidy, ignorant délibérément Malko. Elle était très belle en dépit de son allure masculine, de ses traits épais, presque brutaux.

En face d'elle, Ted Cassidy semblait fluet, malingre, misérable.

La fille brune s'arrêta en face de lui. Sans un mot, elle le gifla à toute volée. Ses yeux pâlirent mais il ne dit rien.

– Comment oses-tu te présenter devant moi ? gronda-t-elle.

Elle avait parlé anglais avec le rauque accent portugais.

– Je ramène quelqu'un, bredouilla Cassidy.

Malko voyait la haine dans ses yeux blancs. De nouveau, la fille le gifla. Posément. violemment. Sur l'autre joue. Puis recula, comme pour juger de l'effet.

– Tu as désobéi, dit-elle. Tu sais ce que tu mérites ?

La pomme d'Adam de Cassidy montait et descendait. Il était vert, les jointures blanches. Un bloc de haine.

– Je vous demande pardon, Graziella, dit-il humblement. Mais j'ai ramené quelqu'un qui vous intéressera. Il...

Elle l'interrompit brusquement, et se tourna vers Malko.

– Qui êtes-vous ?

Malko jugea qu'il valait mieux ne pas laisser planer de malentendu avec cette tigresse.

– Je m'appelle Malko Linge, dit-il. Je suis venu en Angola continuer la mission de Len Post...

Elle le fixa avec incrédulité.

– Vous travaillez avec les Américains ! Et vous avez accepté de suivre Cassidy ?

Malko se permit un sourire.

– Disons qu'il m'a un peu forcé la main.

Son regard le traversait comme des rayons X. Comme s'il arrivait d'une autre planète. Finalement, elle lui tendit la main.

– Je m'appelle Graziella Lobito. Venez à l'intérieur.

Malko la suivit, brusquement troublé. Ce nom ne lui était pas inconnu. Il chercha dans sa fabuleuse mémoire. Et, soudain, surgit l'image d'une longue jeune fille brune, d'un diadème d'émeraudes sur un chignon compliqué, d'une allure hautaine, un sourire de carnassier. L'odeur de vase de Venise. Les laquais à la française.

Il la regarda attentivement :

– Vous étiez au bal Besteguy, il y a deux ans, dit-il. En compagnie d'un homme très élégant, à monocle.

– C'était mon père !

Son expression s'adoucit brusquement, et elle fixa Malko différemment.

– Comment savez-vous que je me trouvais à ce bal ?

– J'y étais aussi, dit Malko. Le comte Besteguy m'honore de son amitié...

– Mais, vous m'avez dit que...

Cette fois, c'était à elle d'être décontenancée. Malko soupira.

– C'est une longue histoire... Disons que j'occupe mes loisirs en travaillant pour la C.I.A.

– En Angola ?

– En Angola. Mais si Len Post n'était pas mort, nous ne nous serions jamais rencontrés.

Ses traits se durcirent de nouveau.

– Je vous présente mes excuses pour le meurtre de cet homme. J'avais donné des instructions à Ted Cassidy. Il ne les a pas suivies. Il ne peut pas s'empêcher de tuer. Nous ne voulions pas cela...

Elle paraissait sincèrement désolée. Malko se dit que la situation était bien confuse. Ted Cassidy et les Noirs avaient disparu. Graziella Lobito s'assit sur un pouf, en face de lui. Le fixant intensément.

Une pile de tracts s'entassaient sur la table basse. Il déchiffra celui du dessus. Les trois lettres : E.S.N. et la silhouette stylisée d'un fusil. Graziella en prit un avec un sourire amer et le tendit à Malko.

– Voilà mon nouveau bal.

Il lut : *Ejercito secredo national*, leva les yeux sur elle.

– C'est un mouvement politique ?

– Exact. Je l'ai fondé, avec quelques amis. Pour empêcher ce pays de tomber dans l'anarchie et le communisme. Depuis deux ans, déjà, je me bats en compagnie de mes hommes, tous des Noirs. Je saute en parachute, je marche dans la brousse, je tue.

Elle s'était animée, son visage mobile illuminé d'une joie intérieure. Malko aurait pu croire qu'il passait un week-end agréable avec une jolie femme sur une plage tropicale. Mais il n'arrivait pas à oublier les horribles photos du cadavre de Len Post. Graziella Lobito était mortellement dangereuse. Une fanatique, comme il en avait déjà rencontré souvent au cours de ses missions.

Il fixa les longues cuisses musclées moulées par le battle-dress. Superbe femelle.

– Pourquoi avez-vous fait tuer Len Post ? demanda-t-il.

Elle secoua furieusement ses longs cheveux noirs.

– Je ne l'ai pas fait tuer. Depuis des semaines, nous surveillons les tentatives des Américains pour approcher l'UNITA. J'avais donné l'ordre à Ted Cassidy d'intercepter cette lettre, pas de tuer. Il n'osait même plus revenir ici. Il se cachait dans Luanda. Sinon, je l'aurais exécuté. Mais je ne peux même pas venir à Luanda. Mon mouvement est interdit. Je suis recherchée par la police militaire de la Junte... Mes amis sont en fuite ou en prison.

– Que voulez-vous ?

Les yeux noirs lancèrent un éclair.

– Tout ce que nous possédons est ici. La plantation de café, c'est mon arrière grand-père qui l'a créée. Je suis née en Angola. Mon père est né en Angola. Maintenant, les Noirs veulent nous tuer et nous chasser. Nous n'avons pas d'endroit où aller. Le Portugal n'est pas vraiment mon pays. Le Brésil, c'est trop loin. Je veux rester en Angola.

Malko écoutait, ému, malgré lui. Elle était sincère, mais elle luttait contre le vent de l'Histoire. Apparemment, la C.I.A. s'était méprise sur la capacité des Blancs à réagir.

– Ted Cassidy n'est pas portugais, remarqua-t-il.

– Nous avons des amis, fit-elle évasivement. Qui viennent de partout pour nous défendre.

Drôles d'amis. Un Noir surgit, pieds nus, posa un plateau devant eux avec une carafe de passion fruit et des verres de cristal.

Malko but. Attendant que Graziella Lobito vienne au fait. Beaucoup de choses lui échappaient encore. Pour que ce mouvement rebelle se soit heurté à la C.I.A., il fallait qu'il ait des raisons sérieuses...

– Pourquoi ne voulez-vous pas que la C.I.A. traite avec l'UNITA ? demanda-t-il.

Graziella haussa les épaules :

– La C.I.A. a mieux à faire que de traiter avec une poignée de Noirs tapis dans la brousse. Je les connais, je me suis battue contre eux. Ils ne sont pas plus de six cents. Pas bien armés. Ils ne représentent rien.

– Et vous, ne put s'empêcher de demander Malko, que représentez-vous ?

Il crut qu'elle allait se jeter sur lui. Mais elle dit seulement d'une voix basse et rauque.

– Nous, nous représentons le désespoir. Et il faut toujours compter avec le désespoir.

Il scrutait son visage durci, amer. Si loin de Venise.

– Qu'attendez-vous de la Central Intelligence Agency ? Elle ne peut pas renverser le cours de l'Histoire.

Elle eut un ricanement méprisant.

– Je ne leur demande pas de m'aider ouvertement. Les Blancs sont devenus lâches.

– Que voulez-vous alors ?

Elle vida son verre d'un coup, croisa nerveusement ses mains aux ongles courts.

– La seule chose que vos amis peuvent me donner. Et la seule dont j'ai vraiment besoin. De l'argent.

Malko dissimula sa surprise. Il avait toujours entendu parler des immenses fortunes amassées durant la colonisation de l'Angola. Il se souvenait que le père de Graziella Lobito avait loué un Boeing 707 pour amener ses invités à Venise. Ce n'était pas un économiquement faible. Rien qu'avec les bijoux qu'elle portait au bal Besteguy, Graziella pouvait entretenir une armée pendant une semaine.

– Mais vous êtes riche, remarqua-t-il.

Elle secoua la tête.

– Je vous jure que je n'ai pas d'argent. Et que j'en ai besoin.

– Combien ?

Elle avait dû calculer d'avance, car elle énonça aussitôt :

– Environ trois millions de dollars. Pour une période de quatre mois. Ensuite, cela dépend. Peut-être rien.

Malko avala le chiffre, suffoqué. Il voyait déjà la tête des comptables de la C.I.A.

– Que voulez-vous faire de tant d'argent ?

Elle haussa les épaules.

– Quand je l'aurai, je vous le dirai. Ce n'est pas une escroquerie, ajouta-t-elle avec une pointe de fierté. Je ne prends pas un sou pour moi. J'ai déjà vendu une partie de mes bijoux pour notre mouvement et je suis prête à vendre le reste. (Elle le fixa droit dans les yeux.) Je serais prête à me prostituer si cela était nécessaire.

Son regard était si direct qu'il se demanda si c'était une invite.

– Vous vous doutez bien, remarqua Malko, que la C.I.A. ne distribue pas facilement des sommes pareilles. Surtout sans savoir à quoi cela doit servir.

Graziella croisa ses longues cuisses en un geste plein de sensualité.

– Cela va servir à faire un Angola libre, dit-elle. Où les Blancs ne seront pas assassinés, où les communistes ne feront pas la loi. À moins que vos amis américains ne souhaitent une dictature rouge dans ce pays.

– Je ne le pense pas, fit Malko sans se compromettre.

– Alors, vous savez ce qui vous reste à faire.

– Votre approche n'a pas été très habile, souligna Malko. La C.I.A. tient beaucoup à ses agents.

– Je vous ai expliqué ce qui s'était passé. Si vous voulez Cassidy, je vous le livre. À partir du moment où j'aurai l'argent.

C'était un peu cher pour un tueur paranoïaque. Se méprenant sur le silence de Malko, Graziella remarqua :

– Du temps où il était encore illégal, l'UNITA a découpé plusieurs missionnaires américains. Cela ne vous empêche pas de vouloir l'aider.

– Ils n'étaient peut-être pas de la C.I.A., remarqua Malko.

– Tous les missionnaires américains travaillent pour la C.I.A., coupa péremptoirement Graziella Lobito. C'est connu.

La discussion risquait de tourner en rond. Malko décida de mettre les points sur les I.

– Vous désirez donc des sommes importantes d'argent pour vous aider à établir un gouvernement angolais indépendant, dit-il. Vous avez donc des appuis, des hommes, des armes.

– Je peux avoir tout cela.

– Il faut envisager la possibilité que la C.I.A. refuse de considérer votre offre, dit-il prudemment. Que se passerait-il ?

Les yeux noirs semblèrent noircir encore.

– Des choses extrêmement graves, dit lentement la jeune Angolaise. Que pensez-vous qui se produirait si je rends la correspondance de l'UNITA avec la C.I.A. publique ? Personne ne croira plus à l'UNITA comme mouvement authentique de libération. Et l'argent que vous dépenserez ne servira qu'à l'enfoncer un peu plus. Vous pouvez faire confiance au M.P.L.A.

– En faisant cela, objecta-t-il, vous livrez le pays au M.P.L.A. Ils vous liquideront.

Elle eut un haussement d'épaules fataliste.

– Je sais. Mais si vous refusez notre offre, c'est fichu de toutes façons.

– C'est une position désespérée.

– Nous sommes désespérés, fit sombrement Graziella Lobito. D'ailleurs, si vous refusez, nous ne nous bornerons pas à rendre ces

documents publics. Le peu de forces que nous avons, nous les utiliserons pour créer le chaos. Comme en 1960, au Congo.

Malko la regarda pour voir si elle parlait sérieusement. Les yeux noirs brillaient d'une lueur presque démente. Elle était sincère. Dans leur désespoir, ces desperados étaient capables de n'importe quoi. Malko comprit qu'il ne fallait surtout pas rompre les ponts.

Tout cela sentait la catastrophe. Jamais la C.I.A. n'accepterait de financer une nouvelle Rhodésie. Quitte à abandonner le projet UNITA. D'autre part, il était certain que Graziella mettrait ses menaces à exécution.

La jeune fille se leva.

– On va vous reconduire de l'autre côté. Je vous donne vingt-quatre heures pour me donner une réponse. Je vous attends ici à la même heure.

Elle lui tendit la main, la serra avec force, ses yeux dans les siens, soudain beaucoup plus féminine.

– J'espère que vous réussirez, dit-elle. Pour l'Angola.

Malko se demanda ce que le tueur irlandais faisait avec eux. Il n'était visiblement pas de la même race. Le bateau était toujours sur la plage. Deux Noirs surgirent et le désensablèrent. Malko monta à bord avec eux. Le cabin-cruiser prit la direction du club nautique.

Ils arrivèrent au wharf sans avoir échangé une parole. Malko regagna sa voiture, tandis que le bateau s'éloignait. Il avait l'impression de rêver. Pourtant, Len Post était bien mort, l'île était là, et Graziella n'était pas un fantôme. En retrouvant l'animation des faubourgs de Luanda, les Noirs achetant de la pacotille sur le bord de la route, les voitures, les autobus bondés, il avait du mal à imaginer qu'une bande de desperados s'apprêtait à mettre volontairement l'Angola à feu et à sang.

Un marchand de journaux, nu-pieds, une pile énorme sur la tête en équilibre s'approcha de la glace baissée.

– *O Diario de noticias ?*

La manchette annonçait une déclaration du chef du M.P.L.A. qui s'opposait à un gouvernement de coalition entre les trois partis. Cela commençait. Malko se demanda ce que la C.I.A. allait penser de son étrange entrevue avec la volcanique Graziella Lobito.

– Ils sont fous, soupira Samuel Ginger. Ils n'obtiendront jamais ce qu'ils demandent.

Le visage déjà plissé du vice-consul était strié de fatigue. Il jouait avec ses lunettes d'un air absent.

– Vous aviez entendu parler de l'E.S.N. ? demanda Malko.

Le chef de station de la C.I.A. hocha la tête :

– Évidemment. Tout de suite après l'annonce de l'indépendance, il y a eu plusieurs mouvements de Blancs, plus ou moins clandestins. Mais c'était très difficile de connaître leur importance réelle. Les Portugais de la Junte que je vois tous les jours m'ont affirmé qu'il ne s'agissait que de gens sans importance. Les Sud-Africains m'ont dit la même chose. Ils ont distribué des tracts, fait sauter quelques bâtiments, commis quelques exactions contre des *mousseques*, mais sans plus. La population ne suit pas. Enfin, pas encore. Les Noirs ont été assez habiles pour ne pas les effrayer. Le M.L.P.A. ne cesse de leur répéter qu'ils pourront rester après l'indépendance, qu'ils sont tous des exploités.

– Pourtant, ils ont tué Len Post.

– Je sais, admit le consul. Mais ce Cassidy n'est pas Portugais. C'est cela qui me trouble... Il y a autre chose là-dessous.

Malko se leva.

– Je rentre à l'hôtel. Envoyez les télex et dites-moi ce qui se passe.

– Il faudrait récupérer cette fichue lettre, soupira Samuel Ginger.

Il y avait un message avec la clef de Malko : « Nous sommes rentrés. Chris. Venez immédiatement. »

Malko se sentait fatigué. Pas la moindre envie d'expliquer le monde aux gorilles. Il alla directement dans sa chambre. Trente secondes plus tard, le téléphone sonna. C'était Milton Brabeck.

– Venez, fit l'Américain, on a une surprise pour vous...

– Une surprise, fit Malko intrigué. De quel genre ?

– Vous verrez. Venez.

Le gorille raccrocha. Intrigué, Malko traversa le couloir et frappa à la porte de Chris Jones. Le gorille lui sourit, un peu narquois.

– Heureux que vous soyez vivant. On a du travail pour vous.

– Quel travail ?

– Ça, fit Chris en s'écartant et désignant le lit.

La métisse à la bouche bandée regardait Malko avec des yeux fondant de reconnaissance. Débarrassée de ses menottes. Nue, enroulée dans une serviette.

– Elle n’a pas voulu partir, répéta Chris Jones. Nous étions planqués un peu plus loin. Dès que vous êtes partis, nous avons été voir. Milton s’est débrouillé pour lui enlever ses menottes. Mais après, plus question de s’en débarrasser.

Edouarda Jardim leva vers Malko des yeux terrifiés. Tout le côté gauche de son visage était enflé et le sparadrap collé sur le coin de sa bouche lui donnait une voix chantante.

– Senhor, supplia-t-elle, protégez-moi. C’est un monstre ! Malko s’assit sur le lit et lui sourit.

– Racontez-moi tout.

Elle prit l’air embarrassé.

– Je ne pensais pas que cela se terminerait comme ça. Je vous le jure. Un de mes amis m’a demandé de lui rendre service. D’emmener l’Américain... (Elle se reprit.) –Len– dans une case du *mousseque* de l’Ilha. Il m’a juré qu’on ne lui ferait pas de mal. Que c’était seulement pour l’éloigner du *Tropico* pendant une heure.

– Qui était cet ami ?

– Henrique Rodriguez. Il...

– Pourquoi l’avez-vous fait ? Pour de l’argent ?

– Oh non !

Inutile de demander plus de précisions.

– Continuez, dit Malko.

– Quand je suis arrivée dans la case, il y avait cet homme, ce Cassidy. Il avait déjà tué le propriétaire. Quand Len a voulu fuir, il l’a abattu. Ensuite, il m’a...

Elle s’interrompit, encore terrorisée. Malko était certain qu’elle disait la vérité.

– Ensuite ?

Elle secoua la tête.

– Je ne sais pas bien ... Quand cet homme est revenu, il était furieux. Il m’a battue, il a dit qu’il me tuerait si je ne trouvais pas un endroit pour nous cacher. Alors je l’ai aidé. Mais il aurait fini par me tuer.

Cela, Malko en était persuadé. Il observa pensivement la métisse terrifiée. En dépit de son pansement, elle était encore pleine de charme. Son regard glissa sur la naissance des seins, découverts par la serviette. Elle la ramena, dans un geste plein de pudeur.

– Mes vêtements étaient très sales, expliqua-t-elle. Je les ai lavés... Je n’ai plus de haut.

– J’accepte de vous garder, dit lentement Malko. Mais à condition que vous m’aidiez.

– Vous aider ? Mais...

– Je dois prendre contact avec l’UNITA. Vous pouvez sûrement m’aider.

– Mais c’est très dangereux, gémit Edouarda.

– Tant que ces deux gentlemen veilleront sur vous, personne ne vous fera de mal, affirma Malko.

Flattés d’être traités de gentlemen, Chris Jones et Milton Brabeck se redressèrent. Toujours coquin, Milton Brabeck précisa :

– La Miss peut être tranquille. On va lui assurer une protection rapprochée.

Celle qui consistait à se coucher sur le corps du “protégé” pour le garantir des balles. La meilleure, celle des chefs d’État. Depuis qu’il avait vu Edouarda se déshabiller, il mourait d’envie de la voir en danger.

– Connaissez-vous un certain Joseph Simbili ? demanda-t-il. Le représentant de l’UNITA à Luanda.

– Oui, je crois.

– Vous savez où le trouver ?

Elle secoua la tête.

– Peut-être. Il faut que je demande.

– Maintenant !

– Maintenant.

Edouarda hésita puis se leva. La serviette glissa, et elle se retrouva nue comme un ver. Milton Brabeck faillit avaler un des ballons de basket. Elle avait un corps plein, avec des reins très cambrés, des genoux ronds, une poitrine en poire.

Hélas, elle se rua dans la salle de bains. Elle n’en ressortit que cinq minutes plus tard. Décente, bien qu’humide. Elle avait passé une chemise de Milton, trois fois trop grande pour elle.

Chris Jones vira au coquelicot.

– Nous venons aussi ? demanda-t-il d’une voix étranglée.

– Absolument, dit Malko.

Dans l’ascenseur, il demanda à la métisse :

– Vous avez l’adresse de cet Henrique Rodriguez ?

Elle hocha la tête affirmativement. Cela pouvait servir. Ils s’entassèrent dans la Datsun, Malko au volant.

– Montez vers la place de Los Lusadas, dit Edouarda.

Ils tournèrent autour de la place pour prendre l’avenida de Albuquerque, passant devant le mur blanc du cimetière, et ensuite dominant toute la basse ville. L’avenue était bordée d’élégantes villas, de consulats. Mais au bout, Edouarda dit à Malko de tourner à gauche pour s’engager dans une piste en latérite rouge qui descendait le long de la falaise pour rejoindre le port. À mi-chemin, elle lui désigna une cabane en planches.

– Attendez-moi.

Elle entra sans frapper, ressortit au bout de cinq minutes, escortée d'un Noir au menton en galoche, coiffé d'un incroyable vieux feutre. Il vint à la voiture et serra cérémonieusement la main des trois Blancs. En Afrique, la poignée de main d'un Blanc est encore une chose importante chez les gens simples. Puis il s'en retourna, heureux, dans sa cabane.

– Il m'a dit, annonça Edouarda. C'est dans la rue Luiz Camoes, plus loin que l'hôtel.

Une trentaine de portes s'ouvraient dans le couloir désert, au deuxième étage d'un grand building moderne. Edouarda s'arrêta devant la porte N°17.

Elle frappa. Prudents, les gorilles se collèrent au mur.

Il y eut un raclement léger derrière la porte et une voix d'homme demanda en portugais :

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Joseph Simbili ? appela Edouarda.

– C'est pas ici, fit la voix.

Edouarda colla sa bouche contre le battant.

– Joseph, c'est le vieux Muleta qui m'envoie.

Il y eut des bruits de verrous, de chaîne, et le battant glissa de quelques centimètres. Quelque chose de noir et de long surgit aussitôt de l'interstice : le canon d'un fusil de gros calibre.

Au-dessus, ce qui parut à Malko être le croisement d'une belette noire au crâne rasé et d'un hibou avec d'énormes lunettes d'écaille. Les gros yeux aperçurent Malko et la tête se retira instantanément.

– Qui c'est, ce Blanc-là ? demanda-t-il la voix furieuse.

– C'est un ami, dit Edouarda. Il veut te parler.

– Pourquoi ?

Malko décida qu'il était temps d'intervenir. Il dit en portugais :

– Je suis un ami de Len Post.

La belette poussa un cri étranglé, et le canon noir s'agita de façon menaçante.

– Foutez le camp, monsieur, jeta Joseph Simbili d'une voix digne. Nous ne voulons rien avoir à faire avec vous.

Edouarda voulut aider Malko.

– Joseph, fit-elle, celui-là, il est pas méchant. Ouvre.

Malko n'eut que le temps de faire un saut en arrière. Une explosion assourdissante ébranla les murs du couloir. Joseph Simbili avait tiré. Un énorme trou apparut dans le mur d'en face.

– Foutez le camp, répéta le représentant de l'UNITA d'une voix aiguë. La prochaine, je tire sur vous. Salauds de fascistes.

Edouarda tira Malko par la main, échevelée, hagarde. Les deux gorilles avaient dégainé et attendaient. Des portes s'ouvrirent dans le couloir.

– Venez, venez, il va nous tuer, cria Edouarda.

La porte se referma avec un bruit sec sur la belette. Malko se laissa entraîner. Le dialogue se révélait délicat... Ils se retrouvèrent sous le soleil de l'avenida de Camoes. Malko leva les yeux vers le second étage. Les fenêtres de Joseph Simbili étaient hermétiquement closes, les volets tirés.

– Pourquoi est-il si méfiant ? demanda-t-il.

– Il a peur du M.P.L.A.

Malko reprit la route du *Tropico*. La situation paraissait difficile à débloquer. Il se demandait ce qu'en pensaient les brillants analystes de Washington. Edouarda soudain lui prit le bras.

– Vous voyez les deux Noirs, en face, près du jardin. Ce sont des gens du M.P.L.A. Ils surveillent. S'il sort, ils le tuent.

Malko aperçut deux Noirs en polo jaune qui bâillaient aux corneilles près d'une vieille Packard en ruines. Tous deux affublés d'énormes lunettes noires.

– La police ne fait rien ?

Edouarda eut un haussement d'épaules désabusé.

– La police s'en moque. Les Noirs commandent maintenant. Ils vont chasser et tuer les Blancs. Mais d'abord, ils se battent entre eux. Dans les *mousseques*, le M.P.L.A. fait régner la terreur. Si on ne s'appelle pas "camarades", on est battus, quelquefois tués. Ils ont assassiné deux chauffeurs de taxi, la nuit dernière. Personne n'a rien dit.

Un camion plein de soldats portugais nonchalants passa dans l'avenue, roulant lentement.

– Ceux-là s'en moquent, gronda Edouarda. Ils ne pensent qu'à rentrer chez eux.

Malko se dit *in petto* qu'ils n'étaient pas les seuls. Il ne voyait pas comment la C.I.A. allait se dépêtrer du guépier angolais.

Mike Corral se précipita en postillonnant vers Malko, la barbe en éventail. Volubile, amical, un peu inquiet quand même.

– Alors, vous l'avez retrouvée ?

Edouarda qui avait mis un pansement un peu plus discret baissa les yeux, gênée. Elle connaissait Mike mais ne l'aimait pas beaucoup.

Derrière Mike Corral surgit la pulpeuse Rosa qui coula à Malko un long regard velouté et l'embrassa ensuite d'un air volontairement absent. Presque sur la bouche.

– Elle n'était pas loin, dit Malko évasivement.

L'Anglais regardait le sparadrap sans oser poser de question. Nettement intrigué.

Rosa se hissa sur un des hauts tabourets du bar, croisa les jambes de façon à provoquer plusieurs infarctus aux premières tables et promena sur le bar un regard à faire abjurer un pape. Ses épais cheveux noirs ressemblaient à un casque. Malko se pencha vers Mike Corral.

– Vous avez entendu parler d'une organisation appelée E.S.N. ?

L'Anglais lui jeta un regard inquisiteur et fit la moue.

– Oui, c'est une petite organisation terroriste fondée après le 25 avril. Ils ont tué quelques Noirs. Puis essayé de recruter des adhérents parmi les Angolais noirs démobilisés et les officiers blancs. Ils se servaient de petites annonces codées passées dans le *Provincia de Angola*. On a même dit qu'ils avaient établi un camp d'entraînement dans un coin désert, entre Luanda et la rivière Cuenza. Ils avaient volé deux cent quatre-vingts G3 dans l'arsenal de la D.G.S.

– Et que sont-ils devenus ?

Mike Corral eut un geste explicite.

– Balayés. La Junte a réagi brutalement. Ils ont arrêté le rédacteur en chef du *Provincia de Angola*, et plusieurs autres se sont enfuis en Afrique du Sud...

Rosa consulta sa montre, puis glissa de son tabouret, lascive et ennuyée. Elle coula un regard mouillé à Malko et dit :

– Vous venez dîner avec nous ?

Malko déclina poliment. Il dînait chez Samuel Ginger. Afin de faire le point de la situation. Dommage, Rosa aurait bien réussi à profiter d'un moment d'inattention de Mike Corral.

Le bouchon de la bouteille de Dom Pérignon sauta avec un bruit joyeux. Samuel Ginger en tendit une coupe à Malko puis cogna son verre contre le sien.

– À votre succès en Angola.

Une trentaine d'invités de tous les sexes se pressaient sur la terrasse. La maison était isolée sur le Morro Luz, à une dizaine de kilomètres de Luanda. La piscine entourée de barbelés, un drapeau américain flottant au milieu de la pelouse près d'un gigantesque baobab. Malko but son champagne avec délices. Il retrouvait la civilisation. Les femmes étaient toutes en robe longue, bronzées, maquillées, mais avec cette liberté que donnent les pays tropicaux.

Edouarda était la plus éblouissante, dans un fourreau de jersey jaune qui collait à chacune des courbes de son corps superbe comme un gant. Milton Brabeck et Chris Jones, discrets comme des phares dans leurs costumes gris clair, n'avaient oublié que leurs chapeaux. Malko

alla vers eux. Il remarqua soudain une grosse protubérance sous la veste de Chris Jones, à la hauteur de la hanche. De quoi dissimuler un petit mortier.

– Chris, dit-il, ce n'est pas bien, nous sommes en terrain ami, ici.

Chris Jones, vexé, souleva sa veste, découvrant la masse rectangulaire d'un gros talkie-walkie.

– Qu'est-ce que vous croyez ? Mais on va avoir besoin de ce truc-là ce soir.

– Pour quoi faire ?

– Pour parler à Washington.

– À Washington ?

Un talkie-walkie portait à une dizaine de kilomètres au plus.

– Sûr. C'est M. Ginger qui m'a donné des instructions. D'ailleurs, le voilà.

Le vice-consul s'approcha des trois hommes, jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Allons au fond du jardin, dit-il, nous serons tranquilles.

Intrigué, Malko suivit. Ils s'arrêtèrent le long de la rambarde de pierre dominant la route de trente mètres face à la mer.

– J'ai envoyé un télex codé cet après-midi à Langley, dit-il, demandant des instructions. Mais je préfère que vous leur parliez vous-même.

– Ponce Pilate pas mort.

Chris Jones déplia son antenne et commença à parler, la bouche contre le micro. Malko se retourna pour surveiller le groupe des invités.

Un des ingénieurs de la Cabinda Gulf Oil, filiforme et *lunetteux*, dévorait des yeux les seins de Edouarda laissés presque entièrement à nu par sa robe jaune.

Chris Jones le tira par le bras, lui tendant le talkie-walkie :

– Vous avez David Wise.

Malko crut à une plaisanterie. Dans un pays où un télégramme mettait entre huit jours et un mois. Mais collant le talkie-walkie contre son oreille, il entendit la voix parfaitement claire du patron de la Division de Plans.

– Malko ?

– C'est moi David. *How are you ?*

– *I am fine !* dit chaleureusement l'Américain. *Just fine. Look...*

Malko laissa parler le haut fonctionnaire de la Central Intelligence Agency sans l'interrompre. David Wise savait toujours énoncer avec une politesse exquise les horreurs qu'il voulait. Ensuite, Malko prit congé tout aussi chaleureusement de son interlocuteur, coupa la communication et tendit l'appareil à Chris Jones.

– Comment diable avez-vous fait ? Cela tient du miracle.

Le gorille sourit, ravi.

– Ce truc va jusqu'à la salle de transmission du consulat, au 14^e étage du building. Ils amplifient le message et le relaient à un satellite grâce à une grande antenne. Ensuite c'est piqué par les antennes de Langley.

On aurait cru David Wise dans la pièce à côté. Dommage que la technique ne résolve pas tout.

– Retournez là-bas, suggéra le vice-consul. Inutile de nous faire remarquer.

Malko se mêla à un groupe qui discutait avec animation de l'avenir de l'Angola. Captant une fin de phrase : « ... et le vieux Lobito est parti avec sa petite négresse, laissant tout en plan. »

Se mêlant à la conversation, il demanda :

– Lobito, ce n'était pas un grand colon d'ici ?

Le consul du Brésil approuva :

– Si. Une des plus grosses fortunes du Nord. Le café. Mais il y a un an, il est tombé raide dingue d'une Noire de dix-huit ans. Il en avait soixante et un. Une fille sublime et pas idiote. Cela faisait un tel raffut, qu'il a filé en Europe avec elle, abandonnant la *fazenda* à un vague cousin... On ne le reverra jamais.

– Mais il n'a pas une fille ?

Le Brésilien eut un sourire gourmand.

– Si, Graziella. Une tigresse. Elle a failli tuer la maîtresse de son père à coups de *catane*[16]. Une fois, elle l'a poursuivie à travers la plantation de caféiers... Elle est pire qu'un homme. C'est une enragée de l'Angola. Ou plutôt, c'était...

Malko eut un pincement au cœur.

– Comment c'était...

– Elle est morte, fit le Brésilien. Tuée dans une embuscade. Elle avait un commando noir à elle, qu'elle entretenait avec l'argent de son père. La fuite de ce dernier lui avait fichu un coup terrible, elle se sentait déshonorée... Dommage, c'était une fille superbe. Et, paraît-il, une affaire fantastique dans un lit.

Les dames présentes émirent quelques gloussements faussement réprobateurs.

Malko n'insista pas. Il sentait le regard de Samuel Ginger posé sur lui. Grillant de savoir ce que David Wise avait dit. Malko l'attira alors dans un coin, une lueur ironique dans ses yeux dorés.

– C'est très simple, dit-il. David Wise est extrêmement satisfait des résultats obtenus... Maintenant, il veut trois choses, récupérer la lettre de Sawimbi, ne pas traiter avec l'E.S.N. et reprendre les pourparlers avec l'UNITA.

Samuel Ginger s'était rembruni.

– Le dernier point n'est pas le plus facile.

Superbe litote.

Malko se fit une joie de lui raconter son “dialogue” avec Joseph Simbili.

Le vice-consul fit la grimace.

– Puisque Simbili ne veut rien savoir, il faut aller trouver Sawimbi lui-même.

– Où ?

– Dans le centre. Au sud-est de Lusso, une région très sauvage contrôlée par l’UNITA. Il faut aller jusqu’à Lusso ou Cogumbe, et ensuite faire cinq ou six heures de piste.

Malko écoutait, hérissé.

– Il n’y a rien de plus accessible ?

– Je ne crois pas, fit onctueusement le vice-consul.

– Les hélicoptères sont inconnus dans ce pays, suggéra Malko.

– Non, mais ils ont la mauvaise habitude de tirer dessus.

– Il va me manger, avança Malko.

Ginger rit à faire éclater son smoking de soie verte.

– Pas si vous venez avec des dollars. Ils en ont fichtrement besoin. Le M.P.L.A. est en train de travailler avec la Zambie pour qu’elle vire les bases de l’UNITA. Comme ils ne peuvent pas se battre avec des arcs et des flèches, ils vont forcément avoir besoin qu’on leur donne un coup de main.

– Seulement, il faut d’abord récupérer cette fichue lettre, souligna Malko. Sinon ils vont quand même me manger.

– J’ai peut-être une idée, avança mystérieusement le vice-consul. Laissez-moi vingt-quatre heures et gardez le contact avec les dingues de l’E.S.N.

La soirée tirait à sa fin. A Luanda, les gens se couchaient tôt depuis les événements. Malko écouta. Des coups de feu lointains claquèrent dans les *mousseques*. Comme toutes les nuits. Il baisa quelques mains, fit signe aux gorilles et à Edouarda.

La route de Luanda était totalement déserte. Malko, tout en conduisant, demanda à la métisse :

– Vous savez où se trouve Sawimbi ?

– Oui, c’est très loin, répondit Edouarda. Dans la jungle, sur le plateau central.

– Vous accepteriez de venir avec moi ?

Elle secoua la tête.

– Il faut arranger ça d’ici. Sinon, vous ne parviendrez jamais à lui. Il est très bien gardé. Ils ont très peur du commando F.

– Qu’est-ce que c’est que le commando F ?

– Les tueurs du M.P.L.A. Ils se chargent de la liquidation des adversaires politiques. C’est un homme très méchant qui le dirige : Belmiro Chiral. Les Portugais avaient mis sa tête à prix pour cent mille

escudos, mais personne ne l'a jamais attrapé.

La voiture vira autour d'une petite place le long du vieil hôpital. Un groupe de Noirs entourait un corps étendu sur le trottoir. Encore une victime de l'UNITA, ou du M.P.L.A. Ils demeurèrent silencieux jusqu'au *Tropico*, enfilant des rues mortes. En sortant de l'ascenseur, Edouarda prit le bras de Malko, sans un regard pour Chris Jones et Milton Brabeck.

Dès qu'elle fut entrée, Edouarda tira la fermeture Éclair de sa robe. Cela fit un petit tas jaune à ses pieds. Son corps était encore marbré de bleus. Elle attendait que Malko fasse un geste pour venir chercher sa récompense.

Il sourit.

– Couchez-vous vite, Edouarda. Et dormez bien. Ici, vous ne craignez rien.

Une lueur de surprise passa dans ses yeux noirs. Puis, elle se glissa dans les draps. Malko se déshabilla et fit de même. Il n'arrivait pas à chasser de son esprit Graziella et ses idées folles. Cela risquait, hélas, de se terminer très mal.

Le rendez-vous était dans trois heures. Malko se demandait si Graziella Lobito l'attendait toujours sur Mossoula. Son projet semblait si fou. Les Blancs de Luanda se résignaient ou fuyaient. Aucun signe de résistance n'était perceptible. Pour sa "couverture" de banquier, Malko avait dû se rendre au palais du Gouvernement juché sur la colline San Miguel, un superbe bâtiment de deux étages où l'on entrait comme dans un moulin. Dans des bureaux trop grands pour eux, des fonctionnaires portugais rêvaient d'un avenir idyllique pour l'Angola sous la houlette des trois partis noirs.

D'un pays où les Blancs auraient leur place. Malko avait rencontré un doux poète chargé de rassurer la Arrow Guaranty Trust sur le bien-fondé de ses investissements en Angola. Il représentait la F.U.A., un parti de Blancs, et lui avait affirmé sans rire que son parti présenterait des candidats aux problématiques élections. Ses affiches –trois flèches inscrites dans un cercle– constellaient les murs de Luanda.

Malko était parti, découragé. S'il avait été un "vrai" banquier, il se serait enfui en courant, tellement tout cela puait le Congo.

À Luanda, la vie continuait comme si de rien n'était. Seul signe tangible de la peur, à part les fusillades nocturnes : tous les jours il fallait un peu plus d'escudos angolais pour avoir des dollars. Quant au rand sud-africain, il était plus vénéré que la Sainte Vierge.

Il se dirigea vers sa Datsun. Aussitôt, un homme qui semblait attendre l'autobus en face du *Tropico* vint vers lui. Il ressemblait à une

olive noirâtre avec des dents de carnassier, blanches et inclinées. Une silhouette effacée, mince, les épaules étroites, une vieille serviette de cuir au bout du bras. Lorsqu'il fut plus près, Malko remarqua le col douteux de la chemise blanche. En dépit de la chaleur, il portait une veste et une cravate. Il s'inclina poliment devant Malko.

– *O muito reverendo Senhor Linge ?*

– C'est moi, dit Malko.

L'olive se rapprocha encore et continua à voix basse :

– Je suis désolé de vous aborder ainsi.

Il s'exprimait avec les tournures fleuries et compliquées des Portugais et une certaine préciosité.

– Je vous en prie, dit Malko.

L'autre baissa encore la voix ;

– Je viens de la part de la Senhora Lobito. Elle est obligée de changer le rendez-vous qu'elle vous avait donné. Elle vous attendra demain dans une boutique de fleuriste, rua Guiherme Capello. Dans une impasse. Vous ne pouvez pas vous tromper, il n'y en a qu'une. À la même heure.

– Très bien, dit Malko.

L'olive montra ses dents une nouvelle fois et ajouta, en baissant les yeux :

– La Senhora Lobito m'a demandé une réponse comblant ses vœux, sinon les circonstances l'obligeraient à rendre publique la lettre qu'elle possède. Ce dont elle ne se consolerait jamais... Adios, Senhor.

Balançant sa serviette à bout de bras, il s'éloigna. Un pauvre petit Blanc bien tranquille. Malko se demanda quel lien il avait avec la farouche et élégante Graziella Lobito.

En tout cas, il venait de recevoir un ultimatum en bonne et due forme. Qui risquait de terminer son aventure angolaise rapidement.

Samuel Ginger, les pieds sur la table, tournant le dos à ses visiteurs, poursuivait avec un interlocuteur mystérieux une conversation faite de « oui » et de « non ». Avec, de temps en temps, un grognement approuvateur. Malko regardait la mer, et son voisin, un pilote d'hélicoptère nommé Malcolm, un géant aux cheveux gris, gai comme une porte de prison, mâchait du chewing-gum en feuilletant un vieux Play-boy.

Enfin, l'Américain raccrocha, fit pivoter son fauteuil et adressa un bon sourire à Malko.

– Tout est arrangé, annonça-t-il. Vous partirez demain matin pour le camp de l'UNITA. On m'apportera une carte tout à l'heure. Avec son emplacement exact. Malcolm vous déposera le plus près possible et vous attendra. Chris Jones, Milton Brabeck et Edouarda vous accompagneront. Elle parle le kibundu, comme les hommes de Sawimbi. Cela peut servir.

Malcolm était arrivé le matin même à Cabinda où il pilotait une Alouette III pour le compte de la Diamang. Là où la C.I.A. l'avait détaché. Il referma son Play-boy et dit d'une voix rugueuse.

– J'espère qu'on ne se cassera pas la gueule. Les mécaniciens s'en foutent ici. Et ça fait une longue balade.

– Vous vous ravitaillerez à Lusso, dit Samuel Ginger. Je vous ferai parvenir ce soir toutes les autorisations de vol.

Le pilote d'hélicoptère se leva, salua les deux hommes d'un signe de tête et sortit. Il avait hâte de goûter à la civilisation toute relative de Luanda. Après Cabinda, c'était Byzance... Dès qu'il fut sorti, Malko attaqua :

– Vous savez que j'ai rendez-vous dans une heure avec Graziella Lobito ?

– Je sais, dit l'Américain calmement. Et je sais aussi que vous n'irez pas.

– Et la lettre de Sawimbi ? Graziella Lobito ne bluffe pas.

– Moi non plus, fit placidement le vice-consul. Dans une heure, Graziella Lobito ne sera plus en mesure de faire quoi que ce soit. Et demain matin, vous emporterez cette fameuse lettre. Ce sera votre laissez-passer pour Sawimbi.

Malko avait peur de comprendre.

– Qui va récupérer la lettre ?

– La police militaire, laissa tomber Samuel Ginger. Je vous ai dit que je voyais tous les jours les gens de la Junte. J'ai fait un *deal* avec eux. Ils sont ravis de liquider l'E.S.N. qui les gêne pour négocier avec les Noirs. Contre quoi, ils me donnent la lettre. Cela ne leur déplait pas que nous aidions l'UNITA. Le M.P.L.A. prend un peu trop de poids.

Comme ça, tout le monde est content.

Malko s'imprégnait avec horreur des paroles de l'Américain. Glacé de honte. Cela faisait vingt-quatre heures qu'il avait transmis à Samuel Ginger l'ultimatum de Graziella Lobito. Depuis, il avait travaillé à sa "couverture", allant de la Banco de Angola à l'immeuble ultra-moderne de la Cabinda Gulf qui dominait tout Luanda. Sans penser à ce possible coup de poignard dans le dos.

– Vous les avez vendus à la Sécurité militaire ?

L'Américain haussa les épaules.

– *Don't be silly* [17]. Ils ont tué Len Post. Vous savez comment. Ils sont prêts à en tuer d'autres. Ce sont des fanatiques dangereux. De toute façon, on ne va pas les assassiner. Seulement les mettre à l'ombre quelque temps. La P.I.D.E. n'existe plus... Nous avons un boulot à faire. Et nous le ferons.

C'était inutile de discuter. C'est à ces moments-là que Malko mesurait l'abîme qui le séparait des professionnels du Renseignement... Mais ceux qui pâтираient de sa trahison involontaire ne connaîtraient jamais ses états d'âme. Pour Graziella Lobito, il resterait un mouchard. À vie. La solution héroïque consistait à aller lui aussi au rendez-vous. Mais ceux qui s'estimaient trahis risquaient de ne pas le croire et la C.I.A. ne le lui pardonnerait jamais.

Comme si Samuel Ginger lisait dans ses pensées, il dit :

– Pour que vous ne soyez pas tenté de faire une bêtise, je préfère que vous restiez dans ce bureau encore un moment.

Comme par inadvertance, son coude heurta un journal plié sur le bureau, et Malko aperçut la crosse d'un colt 11,43 automatique. Le vice-consul était un vieux routier qui ne prenait aucun risque. Ses yeux dorés assombris de dégoût, il essaya de soulever des objections autres que morales.

– Vos amis de la Junte vont faire des photocopies de cette lettre, dit-il.

– Bien sûr, admit paisiblement l'Américain. Mais une photocopie, on peut toujours dire que c'est un faux... Écoutez, nous n'avons pas de temps à perdre. Le M.P.L.A. se renforce tous les jours. Un de nos amis a été arrêté hier sur la route de Carmona par un groupe du M.P.L.A. Ils avaient des armes soviétiques flambant neuves. Et ultra-récentes.

Malko comprit qu'il n'y avait rien à faire. Samuel Ginger eut un sourire de compréhension.

– Il y a des moments difficiles dans notre métier, dit-il.

Encore une litote. Malko pensait à Graziella et au bal de Venise. Comme tout cela était loin.

– J’ai faim, dit Chris Jones en bâillant à se décrocher la mâchoire.
– Allons dîner au *Barracuda*, proposa Edouarda. On mange dehors et ils ont de bonnes langoustes au piri-piri.

La jeune métisse portait un ensemble de soie rose sans rien dessous qui remplissait Chris et Milton d’un énorme vague à l’âme.

Le ciel s’était éclairci vers la fin de la journée et il faisait chaud. Ce dîner risquait d’être leur dernier repas civilisé avant un certain temps.

– Va pour le *Barracuda*, dit Malko.

Avant de sortir, il acheta le *Diario de Noticias* et le parcourut. Aucune nouvelle de Graziella dans le journal du soir. Mais les journaux étaient féroce­ment censurés. Encore plus que du temps de la P.I.D.E. Il ne fallait pas affoler la population. Il s’installa au volant de la Datsun. N’arrivant pas à chasser Graziella de son esprit. En ce moment, elle devait être interrogée. Une queue interminable de Noirs attendait l’autobus en bas de l’avenida Luiz de Camoes, mais la *Marginal* était déserte.

Comme l’avenue de l’Ilha. À part quelques Noirs du village de pêcheurs prenant le frais sur la plage. Ils s’installèrent à la terrasse du *Barracuda*, donnant directement sur le sable. Ils étaient les seuls clients. Le ciel était étoilé, le ressac grondait doucement, quelques flamants dormaient sur une patte.

Rassurés par ce cadre, les gorilles consentirent à commander des langoustes grillées. Quitte à les arroser d’eau de javel. En attendant ils s’amusèrent tous à tremper des crevettes dans du piri-piri effroyablement fort. Edouarda mangeait Malko des yeux, reprenant goût à la vie. Et, pour elle, la vie c’était faire l’amour avec un homme dont elle avait envie.

– C’est bon, ce vin, remarqua Milton qui s’enhardissait à goûter au *vinho verde*.

Malko n’eut pas le temps de répondre. Plusieurs silhouettes venaient de surgir de l’obscurité de la plage. Des Noirs armés. Sans un bruit, sans un mot. Ils avaient dû ramper sur le sable en contrebas, le long de la terrasse.

L’un d’eux braqua un G3 sur le garçon qui apportait les langoustes. Chris Jones se retrouva avec un énorme Star automatique sur la nuque.

Milton, qui repoussait sa chaise d’un bond, reçut un coup de crosse sur la pommette qui lui fit éclater la peau et le projeta sur le parquet ciré.

Son sang jaillit. Le Noir qui l’avait assommé se pencha sur lui et le délesta de son .38 qu’il jeta sous une table... Deux autres silhouettes surgirent de l’obscurité et bondirent sur la terrasse. Graziella Lobito, ses longs cheveux cachés sous un béret et Ted Cassidy, en tenue de brousse.

– *Get up*, ordonna Cassidy.

Il était le seul à ne pas avoir d'arme à la main.

Malko ne chercha même pas à atteindre son pistolet extra-plat. Cela aurait été du suicide. Edouarda était de la couleur de la nappe. Comme elle se levait, Ted Cassidy marcha vers elle avec un mauvais sourire. La métisse poussa un cri aigu, écarta sa chaise, sauta dans le sable et détalait vers l'océan. Un des Noirs poussa un cri rauque.

– *Kuata* **[18]** !

Ted Cassidy se détendit comme un cobra, bondit derrière elle.

Graziella Lobito se planta en face de Malko, un G.3 au creux du bras.

– Venez vite, ou je vous tue.

Deux des Noirs le bousculèrent, le poussant à travers la terrasse, vers la sortie donnant sur la route. Le garçon avec le plateau de langoustes était toujours paralysé. Milton gémit, essayant de se relever. Chris Jones bouillait de rage. La main droite à dix centimètres de la crosse de son .44 Magnum. Une distance qui représentait l'éternité...

Houspillé par les Noirs, Malko entendit un cri aigu venant de la plage. Il se retourna et distingua deux silhouettes mêlées, luttant sur le sable. Ted Cassidy avait rejoint Edouarda... Puis on le poussa, le tira. Un minibus Volkswagen attendait devant le restaurant, les portes arrière ouvertes. Un autre Noir, un Star au poing, fouilla rapidement Malko, le délesta de son pistolet extra-plat, le poussa dans le véhicule. On le força à s'allonger à plat ventre sur le plancher. Les autres Noirs arrivaient, en courant, montant dans le véhicule. On s'assit sur lui.

Puis la voix de Graziella Lobito demanda quelque chose dans une langue inconnue de lui.

Il comprit qu'on n'attendait plus que Ted Cassidy.

Edouarda tomba à genoux sur le sable, recroquevillée de peur. À dix mètres des vagues où elle avait voulu se réfugier. Les deux jambes serrées par Ted Cassidy. Elle gémit comme un chien. L'Irlandais lui donna un coup violent dans les côtes qui lui coupa le souffle. Puis, il la frappa à coups de poings, jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus. Il étouffait de plaisir en sentant la chair ferme de la métisse se creuser sous ses coups. Mais c'était comme un feu qui lui brûlait les doigts. Il attrapa la métisse par sa veste rose, la fit basculer, la poitrine écrasée dans le sable.

Il mit les mains autour de son cou mince et serra, lui enfonçant le visage dans le sable, à cheval sur son dos. Désespérément, Edouarda donnait des coups de pieds et ruait comme un cheval, écrasée par son poids. Ted Cassidy lui enfonça encore plus la tête dans le sable mou.

Ses spasmes s'affaiblissaient. Cela excitait follement Ted Cassidy de

savoir combien de temps elle allait tenir. Il avait envie de la lâcher juste un petit peu, pour lui laisser reprendre des forces, pour continuer le jeu, mais il n'y arrivait pas.

Il réfléchit trop longtemps... Edouarda eut une quinte de toux terrible quand le sable lui remplit la gorge. Puis, elle s'arrêta de ruer.

Ted Cassidy se releva et la retourna. Elle était morte. Il se sentit envahi d'un calme délicieux, fantastique, puis le coup de klaxon de la camionnette atteignit ses oreilles. D'une seule détente, il se mit à courir, atteignit la route, se jeta dans le véhicule, sans entendre les injures de Graziella. Les mains encore pleines du cou d'Edouarda.

– Tu as rattrapé la fille ?

Il leva ses yeux presque blancs sur Graziella Lobito.

– Oui.

Elle détourna la tête, écoeurée.

Chris Jones se rua vers la route, son .44 Magnum au poing. Sachant qu'il ne pourrait pas s'en servir. À temps pour voir la camionnette démarrer. Avec Malko à l'intérieur...

Il revint au restaurant. Les garçons entouraient Milton Brabeck, le visage en sang.

– Le téléphone, où est le téléphone ? hurla Chris Jones.

Un garçon terrorisé le mena à un appareil posé sur la caisse. Le gorille décrocha et composa le numéro personnel de Samuel Ginger. La sonnerie se déclencha sans que l'on décroche : le vice-consul n'était pas chez lui.

– Un taxi, bon Dieu ! réclama le gorille.

Le maître d'hôtel s'approcha, décomposé.

– No taxi, Senhor.

C'était complet.

Chris se laissa tomber sur une chaise, accablé. Marmonnant pour lui tout seul :

– Merde, merde et merde.

Le minibus roulait à tombeau ouvert sur l'avenida Gomez da Costa. Malko calcula qu'ils devaient passer à la hauteur de la caserne de fusiliers marins. Deux Noirs étaient assis sur lui. Un autre le bourrait de coups de pieds, chaque fois qu'il essayait de relever la tête. Personne ne parlait dans le minibus.

Au bruit, il sentit qu'ils franchissaient le pont reliant l'Ilha à la terre ferme. Il se demanda où ils allaient.

Aux changements de vitesse, et aux ralentissements il comprit qu'ils grimpaient vers la partie haute de Luanda. Le minibus roula près de vingt minutes, stoppant souvent pour des feux rouges.

Malko pensa aux barrages qui se dressaient aux sorties de la ville. Et aux gorilles qui devaient avoir donné l'alerte. Mais il fallait compter avec la nonchalance et la désorganisation portugaises.

Le minibus ralentit et stoppa, les portes s'ouvrirent. On tira Malko dehors. Il vit des avions de tourisme, puis un petit bimoteur, les feux de position allumés. Ils se trouvaient dans une des dépendances de l'aéroport de Luanda, dans une zone réservée aux avions-taxis, encombrée d'appareils à saupoudrer les récoltes.

On le poussa vers le bimoteur, un « Baron », on l'y fit monter. La première personne qu'il vit dans l'avion était le petit Portugais malingre qui lui avait transmis le message de Graziella Lobito.

Entre ses jambes, il serrait sa petite sacoche noire. Ses dents luisaient d'un éclat sinistre. Il sourit à Malko comme si de rien n'était.

– Buon Noite, Senhor.

Le pilote était un jeune barbu, très calme. Malko lui cria :

– C'est un kidnapping !

Le barbu ne se retourna même pas. Il n'y avait pas d'espoir de ce côté-là. Les Noirs s'entassaient dans l'avion. Graziella monta la dernière avec Ted Cassidy qui ferma la porte. Aussitôt, le moteur gauche se mit à tourner. La jeune femme vint s'asseoir sur la banquette en face de Malko. Elle le dévisagea, et il vit tellement de mépris dans ses yeux qu'il en fut gêné.

– Je me suis trompée sur vous, dit-elle d'une voix glaciale.

– Je ne vous ai pas trahie, protesta Malko. Je...

La voix de la jeune femme couvrit le bruit des moteurs de l'avion. Elle se pencha vers Malko.

– Les gens de la Junte sont venus, fit-elle, et ils ont arrêté deux amis. Il n'y a que vous qui connaissiez le rendez-vous. Vous nous avez vendus à la Sécurité Militaire. Et vous allez le payer. Là où nous allons, vos amis de la C.I.A. ne viendront pas vous chercher.

– Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas moi, affirma Malko. Je n'ai pas pu l'empêcher.

Graziella Lobito haussa les épaules.

– Cela revient au même. N'est-ce pas, Fernando ?

Elle s'adressait à l'olive aux dents de carnassier. Le petit Portugais hochait gravement la tête.

– Fernando était chef de brigade à la P.I.D.E., dit-elle méchamment. Il s'y connaît en mensonges. Mais il vous fera avouer la vérité.

Malko tourna la tête et vit le regard de Ted Cassidy posé sur lui. Avec une cruauté gourmande.

L'appareil se mit à rouler de plus en plus vite, et quitta le sol. Le

train rentra avec un claquement sec. Les *mousseques* entourant l'aéroport disparurent, laissant la place au noir. Malko se demanda quel sort Graziella Lobito lui réservait.

Elle fixait le vide, les traits durs. Pensant vraisemblablement à sa vengeance.

Ted Cassidy courbé en deux, se glissa le long de l'étroit couloir central et vint s'asseoir sur la banquette en face de Malko. Son visage émacié avait une expression extraordinairement cruelle. Graziella Lobito dormait la bouche entrouverte. Le petit bimoteur se faufilait entre des collines couvertes de jungle et un plafond bas de gros cumulus. Une lune extraordinairement brillante éclairait presque comme en plein jour. Parfois l'appareil frôlait la cime d'arbres immenses et droits comme des cierges. Soudain, abruptement, l'appareil se retrouva au-dessus d'une vallée, beaucoup moins tropicale, semée de cultures. L'Irlandais se pencha vers Malko :

– On va bientôt arriver... Tu sais ce qu'on va te faire ? On va te mettre sur une corne de rhino... Avec des poids attachés aux pieds. Toutes les heures on augmente les poids. Tu supplieras que je te file une balle dans la tête.

Malko essaya de ne pas écouter. Quelle était la part du bluff ? En ce moment Samuel Ginger devait retourner Luanda pour le retrouver. Après l'échec de sa brillante opération pour récupérer la lettre de Sawimbi. Ils trouveraient sûrement trace de l'avion. Mais ensuite ? L'Angola était un pays immense et, seule l'armée portugaise pouvait intervenir efficacement.

L'appareil commençait à glisser vers le sol. Malko aperçut une colline couverte de verdure, puis des caféiers bien alignés, le toit rouge d'un grand bâtiment, puis le petit bimoteur se laissa tomber sur une étroite piste de latérite coincée entre deux plantations de caféiers. Si courte que l'appareil roula jusqu'à quelques mètres du bout de la piste avant de stopper. Une partie des espoirs de Malko s'effondra. C'était une piste privée. Donc pas d'espoir d'être intercepté. Des Noirs accoururent. Graziella Lobito lui jeta un regard triomphant.

– Ici, vous êtes chez moi. Personne ne viendra vous chercher.

Malgré tout, il fut heureux de se déplier. Il faisait beaucoup plus chaud qu'à Luanda. On le poussa vers une grande bâtisse ocre. En s'approchant, à la lueur de plusieurs projecteurs il vit qu'elle était entourée de barbelés, y compris une énorme véranda. Des Noirs l'observaient curieusement, nu-pieds, silencieux, ailleurs.

Malko pénétra dans la *fazenda*. Les murs disparaissaient sous des trophées poussiéreux. Mais le plafond s'en allait en plaques, les murs étaient pleins de taches d'humidité et cela sentait le moisi. Et la fin du monde...

La véranda meublée de sièges d'osier avait une étrange allure avec ses murs de barbelés. Malko s'assit près d'un crâne d'éléphant aux superbes défenses. La maison devait comporter une vingtaine de chambres, mais paraissait sans grand confort. Graziella Lobito

rejoignit Malko. Un Noir en veste blanche approcha une table roulante. Comme pour un invité ordinaire.

– N'essayez pas de fuir, avertit Graziella Lobito. Nous avons des hommes tout autour de la *fazenda*, qui ont ordre de tirer à vue. Autour de nous, il y a deux mille hectares de caféiers. La ville la plus proche, Carmona, est à trente kilomètres. Vous voyez que vous n'avez pas de secours à attendre.

– Pourquoi m'avez-vous kidnappé ? demanda Malko.

La jeune femme l'enveloppa d'un regard brûlant de haine :

– Je voulais vous tuer. Ou vous livrer à ce fou de Cassidy. Ou à Fernando. Pour qu'ils vous fassent payer votre trahison. À cause de vous, deux de nos amis ont été arrêtés. Ils sont en prison en ce moment.

Elle soupira, secoua ses cheveux noirs :

– Et puis, j'ai décidé de faire passer les intérêts de l'E.S.N. avant mes sentiments personnels. Nous vous échangerons contre l'argent que je vous ai demandé.

Malko regarda Graziella Lobito pour voir si elle parlait sérieusement. Cela risquait d'être un test intéressant sur le prix que la Central Intelligence Agency attachait à sa modeste personne... Il remarqua, près de la maison, un bâtiment plus bas avec une immense antenne de radio. Donc, ils n'étaient pas coupés du monde.

– Et si la C.I.A. refuse de payer ?

Graziella eut un rictus cruel.

– Je reviendrai à mon premier projet. Et j'en serai heureuse.

À voir l'expression de ses yeux, il n'avait aucune raison de douter de sa sincérité.

Il était complètement à leur merci. Ted Cassidy entra dans la véranda, suivi de Fernando Raposo.

Ils fixaient tous les deux Malko avec l'affection d'un cobra pour un lapin.

Graziella Lobito se leva.

– Je vais entrer demain matin en contact avec le consulat des États-Unis. Ne comptez pas sur les Portugais pour venir vous chercher ici. Ils ont d'autres chats à fouetter. Fernando va veiller sur vous. Avec Cassidy.

L'ex-policier de la P.I.D.E ouvrit sa sacoche noire et en sortit un Star automatique, copie du 11.43 américain. Du bout du canon, il désigna à Malko un couloir :

– Senhor...

Il se retrouva dans une pièce nue, uniquement meublée d'un tapis de zèbre, d'un fauteuil d'osier, et d'une lourde table de bois massif. Fernando Raposo posa sa sacoche par terre, en sortit une paire de menottes.

Ted Cassidy avait suivi silencieusement. Le Portugais lui donna le Star et s'approcha de Malko.

Raposo abattit une des menottes sur son poignet droit avec une brutalité professionnelle. Elle se referma automatiquement. Puis, il boucla l'autre autour d'un des pieds de la lourde table. Courbé vers le bas, Malko n'eut d'autre ressource que de s'asseoir par terre.

C'était plus confortable que la corne de rhinocéros promise par Ted Cassidy, mais ce n'était qu'un sursis : jamais la C.I.A. ne paierait trois millions de dollars pour un prince barbouze, même d'aussi vieille noblesse que lui.

Entendant un bruit métallique, il leva les yeux. Ted Cassidy avait sorti de sa sacoche noire une lampe à souder. Il l'agita en l'air, avec un sourire menaçant.

– Tu verras bientôt comment il sait s'en servir.

Le policier de la P.I.D.E. hocha humblement la tête, signifiant qu'on lui faisait trop d'honneur.

Malko se dit que les jours suivants risquaient d'être pénibles. Il se cala le plus confortablement pour essayer de dormir un peu.

L'odeur de formol était écœurante. Samuel Ginger détourna les yeux du cadavre de Edouarda Jardim que l'on venait de recouvrir d'un drap d'une propreté douteuse. Un Noir s'éloigna en poussant le chariot grinçant.

– L'ordure, murmura Chris Jones.

Milton Brabeck, la tête bandée, grogna quelque chose d'inintelligible. Les trois hommes sortirent de l'hôpital Maria Pia. Encore étourdis par la soudaineté de la catastrophe... Il avait fallu trois heures aux gorilles pour joindre le vice-consul. Il était arrivé après la police de Luanda et la Sécurité militaire.

Ensuite, cela avait été des palabres sans fin, tandis que les Portugais commençaient les recherches de mauvaise grâce.

Chris Jones fit quelques pas, regarda sa montre et bâilla.

– Trois heures et demie du matin.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

– Je vais téléphoner, dit Samuel Ginger. Attendez-moi dans la voiture.

Il rentra dans l'hôpital, laissant les gorilles furieux.

– Tout ça, c'est de sa faute, fit Milton. Il ne fallait pas se fier aux Portugais. Ces cons-là ont cerné le quartier avec deux cents types. C'était discret ! Évidemment, les autres ont fait demi-tour.

Il était malade d'avoir laissé enlever Malko.

Le vice-consul réapparut, le visage soucieux et s'assit dans la

Chevrolet.

– Un bimoteur privé a décollé une demi-heure après le kidnapping, annonça-t-il. Son plan de vol indiquait qu'il se rendait à Carmona, dans le Nord. Or, il ne s'y est pas posé... Et la *fazenda* des Lobito se trouve dans le coin.

– Faut y aller, dit Chris Jones. Si on attend les Portugais, ils ont le temps de découper le prince en morceaux.

– Vous ne pouvez rien faire avant demain matin, remarqua Samuel Ginger. Et il faut être prudent : nous ne sommes pas chez nous... En plus, une expédition à la *fazenda* Lobito présente de gros risques.

– Vous cassez pas la tête, ricana Milton Brabeck, on est payés pour ça.

– Pas bien, renchérit Chris Jones, mais on ira quand même.

Il avait hâte d'avoir Ted Cassidy au bout de son .44 magnum. Une arme qui tonnait comme un feu d'artifice, vous cassait la clavicule comme un rien, pesait un âne mort, mais réduisait en bouillie une tête humaine à cent mètres.

Exactement le genre d'argument dont il allait avoir besoin.

Malko se redressa brusquement sous la morsure de l'acier des menottes sur ses poignets. Dès qu'il s'assoupissait, la douleur le réveillait. Il faisait encore nuit. La *fazenda* était silencieuse. L'expolicier de la P.I.D.E. somnolait dans le fauteuil d'osier. Malko avait des crampes horriblement douloureuses dans le dos. Sa seule détente était de guetter les bruits de l'extérieur, de se dire que ses amis étaient sûrement à sa recherche. Mais comment arriveraient-ils jusqu'à cette *fazenda* perdue ?

Il n'y avait encore qu'une secrétaire au bureau d'*Angolair* étant donné l'heure matinale. Milton Brabeck et Chris Jones, les yeux rouges et les traits tirés de fatigue, firent un effort pour lui sourire.

– Nous voudrions louer un avion, dit Chris.

– Pour aller où ?

– Carmona, dit Chris Jones. Et la région. Nous sommes géologues... Nous travaillons avec la Cabinda Gulf...

Ils ressemblaient autant à des géologues qu'un lapin à un chat, mais la secrétaire n'avait pas beaucoup voyagé. Le nom de la grosse compagnie la rassura. Beaucoup d'Américains louaient des avions.

– Quand le voulez-vous ?

– Le plus vite possible, fit Chris Jones.

La secrétaire fouilla dans ses papiers et releva la tête :

– Nous avons un « Baron » à huit mille cinq cents escudos par jour, plus les assurances. Il pourrait être prêt pour deux heures cet après-midi.

Les yeux gris de Chris Jones s'assombrirent.

– Pas avant ?

Elle secoua la tête.

– Non, Senhor. Il faut que je prévienne le pilote, qu'on vérifie l'appareil, qu'on remplisse les formalités, qu'on prenne la météo...

Milton sortit une liasse d'escudos, en compta vingt mille et les posa sur la table.

– On comprend. À tout à l'heure.

Il ajouta un billet de vingt dollars sur la machine à écrire de la fille. Une petite fortune. Pour qu'elle soit un peu plus motivée. Puis, les deux gorilles sortirent du petit bureau, dégringolèrent l'escalier de fer et remontèrent dans la Datsun.

– Tu crois qu'on ne va pas se paumer dans ce putain de pays ? demanda Milton Brabeck.

Chris Jones fit claquer sa langue :

– Il y a un gars qui peut nous aider : Mike Corral. Il n'y a qu'à l'emmener.

Ils foncèrent vers le centre, traversant les *mousseques* qui s'éveillaient. Il était à peine huit heures et demie du matin.

Malko acheva de nettoyer le riz et le poisson qu'on lui avait apportés dans une assiette de fer. Tout son corps lui faisait mal. Le dos, les reins, les épaules, comme si on avait posé un poids dessus. Le manque de sommeil commençait à se faire sentir. Mais ses mains surtout étaient enflées, à cause des menottes.

Fernando Raposo s'était absenté, probablement pour aller déjeuner, remplacé par un Noir indifférent, assis par terre, une machette sur les genoux.

La porte s'ouvrit sur Graziella Lobito. Instinctivement, Malko essaya de reprendre un peu de dignité. Ses yeux dorés étaient striés de rouge, il se sentait sale, épuisé. La jeune femme lui jeta un regard plein de haine.

– Les traîtres sont toujours punis, lança-t-elle sentencieusement.

– Je n'ai pas trahi, répliqua Malko furieux.

– J'ai contacté le consulat U.S. pour lui demander votre rançon, annonça-t-elle. J'espère pour vous qu'il répondra vite.

Elle ressortit de la pièce.

– Oui, je peux aller avec vous, dit mollement Mike Corral.

Il frotta ses cheveux ébouriffés. Les gorilles l'avaient sorti du lit. Pour lui raconter l'enlèvement de Malko et lui offrir une place dans leur petite expédition.

– On vous paiera, ajouta Milton Brabeck qui connaissait les faiblesses de la nature humaine et les moyens limités de l'Anglais.

– Sûr, renchérit Chris Jones.

Cela sentait le fauve dans le petit appartement. Rosa avait les yeux cernés et le teint gris. Mike s'ébroua.

– O.K. Je vous retrouve à deux heures au hangar d'*Angolair*.

Dès que les deux Américains furent sortis, Rosa laissa exploser son anxiété.

– Tu crois qu'ils vont lui faire du mal ?

– Ce n'est pas impossible, ce sont des dingues. Il toisa la Brésilienne, soudain mauvais :

– Et puis, qu'est-ce que cela peut te foutre ? Même s'ils lui coupent les couilles ! Tu as envie de te faire baiser par lui ?

Elle le regarda bien en face, faillit lui dire la vérité puis se contenta d'un rictus sauvage et méprisant.

– Oui !

Chris et Milton descendirent de la Datsun, chacun une petite valise à la main. Inquiétants avec leurs lunettes noires, tendus et inquiets. Samuel Ginger leur avait donné sa bénédiction. Du bout des lèvres. Soulagé, au fond. Il venait de transmettre à Washington la demande de rançon de Graziella Lobito. Sans dissimuler aux deux gorilles qu'il y avait autant de chances de la voir accepter que de voir Golda Meir se faire faire un enfant par Yasser Arafat.

Mais la tentative des deux Américains était tout aussi désespérée. La *fazenda* Lobito était sûrement bien défendue. Quant aux Portugais, ils se lavaient visiblement les mains de l'enlèvement d'une barbouze étrangère et ne risqueraient pas un œil au beurre noir pour récupérer Malko. En dépit des objurgations de Samuel Ginger.

Le petit bimoteur était prêt à décoller. Un homme d'une trentaine d'années, en chemise blanche et pantalon sombre sortit du bureau de l'*Angolair* et vint vers eux.

Il tendit la main à Chris et dit en anglais :

– Je vous attendais. Je suis votre pilote, Domingo Costa.

Chris Jones serra la main offerte.

Milton regarda autour de lui. Pas de Mike Corral. Il était deux

heures dix.

– Prêt à partir, demanda le pilote.

– Nous attendons un ami, expliqua Chris Jones.

Domingo Costa leur montra la porte ouverte de l'avion.

– Vous pouvez vous installer. Je vais chercher la météo.

Les deux gorilles montèrent dans le Baron. Chris s'installa à la place de droite à côté du pilote et Milton derrière lui. Les deux valises par terre. Mieux valait que le pilote ne les ouvre pas... Milton, un énorme sparadrap sur la tempe, se tordit le cou pour regarder dehors.

– Qu'est-ce que fait ce con ? gronda-t-il.

– Tant pis, on y va, fit Chris. Il a dû se dégonfler.

Il fallait reconnaître qu'ils avaient offert à l'Anglais un billet pour l'enfer. Le pilote réapparut.

– On y va, dit Chris Jones. Notre copain n'a pas dû pouvoir se dégager.

Le pilote fit son check-up, lança ses moteurs, entra en contact avec la tour, puis commença à rouler.

Le petit avion attendit un peu en bout de piste, puis s'élança, décollant au tiers de la piste, passa au-dessus du *mousseque*, rentra son train et piqua vers le nord. Le pilote prit son cap et raccrocha son micro. Il se tourna vers Chris Jones, lui montra la carte posée sur ses genoux.

– Nous en avons pour deux heures.

Chris et Milton échangèrent un regard. C'était le moment. Chris amorça son plus gracieux sourire. Ce qui n'allait pas très loin.

– En réalité, dit-il, nous n'allons pas à Carmona.

Le jeune pilote les regarda, sans comprendre, croyant avoir mal entendu. Il se força à sourire.

– Mais, Senhor, la secrétaire m'a préparé le plan de vol. Pour Carmona.

– Je sais, fit le gorille. Mais on a changé d'avis.

Le pilote secoua la tête.

– J'ai donné un plan de vol, je ne peux pas en changer. Sinon, c'est la confusion.

– On ne va pas loin de Carmona, expliqua Chris. Vous connaissez le ranch Lobito ?

Il n'arrivait pas à prononcer *fazenda*. Milton regardait la jungle qui défilait sous les ailes de l'appareil. C'était vraiment le bout du monde. Le pilote montra un point sur la carte.

– Bien sûr que je connais. C'est dans la vallée, au sud de Carmona. Mais je ne m'y suis jamais posé.

– Eh bien, vous allez vous y poser, énonça Chris Jones.

Milton décida de détendre l'atmosphère. Fouillant dans sa poche, il sortit cinq billets de cent dollars et les agita devant le nez du pilote.

– Voici la prime d’atterrissage.

Le pilote regarda les billets, abasourdi. C’était ce qu’il gagnait en deux mois. Ces deux étrangers commençaient à l’inquiéter sérieusement. On n’offrait pas une somme pareille sans raison grave. Mais en même temps, il se disait qu’il serait bien bête de refuser. Cela ne le forçait pas à modifier son plan de vol et il pourrait toujours ensuite aller se poser sur le terrain de Carmona.

– Alors ? demanda Chris Jones d’un ton presque menaçant.

Sa veste s’était ouverte et le pilote aperçut la crosse du .44 Magnum qui dépassait de la hanche de l’Américain. Il préféra détourner les yeux. Il se passait trop de choses étranges en Angola.

– Est-ce qu’on vous attend à la *fazenda* Lobito ? Parce que...

– Non, c’est une surprise, fit Chris Jones avec une gaieté sinistre. Mais ça ne fait rien.

Ils étaient tous obligés de crier, à cause du ronflement des moteurs. Le pilote fit glisser les dollars dans sa poche et soupira.

– Bon, nous allons nous poser à la *fazenda* Lobito.

Chris Jones décida d’attendre la dernière minute pour l’avertir de l’accueil qu’ils risquaient de recevoir. Il se cala sur son siège, regardant les gros nuages gris qui venaient au-devant d’eux. Les ailes du bimoteur vibraient sous les rafales. Le temps se gâtait. Le pilote perdit de l’altitude. Ils se mirent à voler au ras du manteau vert, suivant presque les ondulations du terrain. Évitant parfois un fût gigantesque enchevêtré de lianes, ou plongeant dans un nuage cotonneux et opaque.

Les deux Américains ne disaient plus rien. Ce vol à vue les inquiétait. Jusqu’à l’horizon, on ne voyait que les vallonements de la jungle. Pas un village, pas un signe de vie.

Au-dessus d’eux, c’était une immensité grise et noire. Sans une faille. Chris se pencha vers le pilote.

– On en a encore pour longtemps ?

– Une heure. Si tout se passe bien.

Il était tendu, mais ce n’était plus son changement de direction qui l’inquiétait... Dix minutes plus tard, il vira brutalement devant un mur de nuages, frôlant, un *morro* [19] recouvert de jungle.

– Hé, qu’est-ce qui se passe ? s’exclama Chris Jones.

Le pilote secoua la tête.

– On ne peut pas passer. Le plafond est trop bas. On ne pourra jamais se poser à la *fazenda*, de toute façon. Ils n’ont pas de guidage. Il faut atterrir à vue... Regardez, nous ne sommes pas les seuls.

Il montra un point dans le ciel. Un autre avion tournait en rond devant la barrière de nuages. Il fallait se faufiler entre les collines et le plafond bas. Faire du saute-mouton, comme disent les pilotes. Sans radar et sans radio. Mais cela demandait un minimum de visibilité. Le

bimoteur acheva son virage.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Nous retournons à Luanda, dit le pilote.

Chris Jones jura entre ses dents. Pensant à Malko dont ils étaient l'unique recours. Qui allait les attendre en vain.

Milton Brabeck regarda les nuages avec haine. Ce n'était pas possible d'échouer à cause de ces masses grises sans consistance.

– On ne peut pas retourner à Luanda, dit-il. C'est trop bête.

Le pilote continuait à tourner autour du *morro*. Il jeta un coup d'œil sur sa carte.

– Il y a un petit terrain militaire à Quinabo, à cinq minutes d'ici, proposait-il. Nous pouvons nous y poser et attendre que le temps se lève. Cela arrive quelquefois. En fin de journée.

– Allons-y, dit Chris Jones.

Le bimoteur fit demi-tour et perdit encore de l'altitude. Quelques minutes plus tard, ils aperçurent les barbelés d'un poste militaire et une petite piste de latérite tracée au sommet d'une colline. L'autre avion les avait déjà précédés. Au moment où les roues touchèrent le sol dans un nuage de poussière rouge, Chris se demanda ce qui arrivait à Malko tandis qu'ils perdaient ainsi leur temps... Des soldats les observaient curieusement à travers les barbelés ; la guerre était finie et il n'y avait pas beaucoup de distractions dans ce coin perdu.

L'appareil s'immobilisa et le pilote sauta à terre. Il désigna aux deux Américains un *morro* vers le nord, au sommet enrobé de nuages.

– Lorsque ce sommet sera dégagé, nous pourrons repartir, dit-il. Mais cela va prendre au moins deux heures.

Samuel Ginger était penché sur le télex codeur-décodeur installé dans la salle du chiffre du consulat et qui le reliait à la Central Intelligence Agency, à Langley à douze mille kilomètres de là. À côté du vice-consul, l'employé du chiffre jouait avec ses touches pour que le texte sorte en clair.

Au fur et à mesure, le chef de station de la C.I.A. arrachait la bande imprimée pour la lire à son aise. Il frotta ses yeux rougis de fatigue. Il n'avait pas dormi plus de deux heures.

Le texte complet en main, il repartit dans son bureau après avoir fermé la porte blindée du chiffre et se laissa tomber dans son grand fauteuil, contemplant la baie de Luanda d'un air absent.

Il aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs.

– Saloperie de métier, grogna-t-il.

Le téléphone sonna sur sa ligne directe. Il se jeta sur le récepteur, et son cœur battit plus vite en reconnaissant la voix d'un des officiers de la Junte.

– Alors ? demanda-t-il.

Ses traits burinés se tordirent de rage en entendant les formules de

politesse emberlificotées du Portugais. Ils n'avaient pas avancé d'une semelle dans l'enquête sur le kidnapping. Pourtant, il suggérait que Malko avait pu être emmené hors des frontières du pays. Pourquoi pas sur la lune ? C'était une façon élégante de se débarrasser du problème. En réalité, les officiers de la Junte étaient enchantés de l'incident. Cela calmerait un peu les barbouzes de tous poils qui s'étaient abattus sur l'Angola comme des vautours.

Samuel Ginger raccrocha et replongea dans son problème. Il avait peu d'espoir dans l'intervention des deux "gorilles" de la C.I.A. Cela risquait tout au plus de déclencher un massacre. Mais, moralement, il ne pouvait pas empêcher leur tentative.

D'un geste résigné, il appuya sur la sonnette de sa secrétaire. Lorsqu'elle passa la tête dans la porte, Samuel Ginger lui dit :

– Marie, établissez-moi le contact radio avec le ranch Lobito.

Il attendit, en fumant cigarette sur cigarette, jouant avec les boutons de sa chemise qui s'ouvraient comme toujours, essayant de trouver des arguments de poids pour sa future discussion. Il sursauta quand Marie frappa de nouveau.

– Sir, vous avez le contact, annonça-t-elle. Dans la salle du chiffre.

Samuel Ginger y courut, s'assit devant le micro. Discret, l'opérateur se retira, le laissant seul.

Le vice-consul entendit dans le haut-parleur la voix dure et lointaine de Graziella Lobito, mêlée à des parasites.

– Vous avez la réponse à mon offre d'échange ?

– Oui, dit Samuel Ginger, j'ai la réponse.

Graziella Lobito fit irruption dans la pièce où était attaché Malko, le visage convulsé de rage. Elle se planta devant lui, les mains sur les hanches, superbe dans son battle-dress, avec un Star dans son étui et une cartouchière.

– Vous savez combien ils offrent ? explosa-t-elle.

Malko fit un effort pour vaincre son ankylose et se relever. Afin de faire face aux mauvaises nouvelles.

– Je l'ignore, dit-il. Sûrement pas ce que vous espériez.

– Trois cent mille dollars !

Il eut un sourire las.

– C'est que je ne vaudrais pas plus à leurs yeux, dit-il.

Les yeux de la jeune femme flamboyèrent.

– Ils croient que je bluffe, que je vais me lasser. Ils vont voir ce que je suis capable de faire. J'ai dit à Samuel Ginger que je lui donnais vingt-quatre heures. S'il ne cède pas, vous serez exécuté demain. Ce soir, nous l'appellerons. Vous lui parlerez.

Elle se rapprocha encore.

– J’ai besoin de cet argent, martela-t-elle. Il faut qu’il cède. La Junte aide le M.P.L.A. J’en ai la preuve. C’est le Parti Communiste portugais qui a payé leurs affiches.

Malko eut envie de lui expliquer que les centres de décision se trouvaient bien loin de l’Angola. Mais il était trop fatigué.

Il était impossible de raisonner avec une furie pareille. La Company le laissait tomber. Il n’avait plus à compter que sur lui-même.

Graziella Lobito pivota brusquement sur elle-même et sortit de la pièce, laissant Malko et Fernando Raposo. L’ex-policier de la P.I.D.E. eut un sourire fielleux.

– Senhor, dit-il il faut que vous soyez très convaincant quand vous parlerez à votre ami.

Il se baissa, ouvrit sa sacoche et y prit sa lampe à souder, sous les yeux horrifiés de Malko.

Les dents de carnassier du Portugais luisaient dans la pénombre, au milieu de son visage olivâtre. Il avait l’expression d’un comptable en train de tailler un crayon... Il prit un briquet, en présenta la flamme devant la lampe qui s’alluma avec un petit plouf sinistre. Une flamme bleue et jaune jaillit à vingt centimètres. Avec des gestes méticuleux, Fernando Raposo la régla jusqu’à ce qu’elle soit raccourcie de moitié.

Ses yeux ressemblaient à deux boutons de bottines.

– Que le Senhor me pardonne, dit-il. Je veux faire une bonne surprise à la Senhora Graziella. Elle a vraiment besoin de cet argent...

Il entrouvrit la porte et appela. Deux Noirs surgirent, pieds nus. Fernando Raposo leur jeta la clef des menottes et un ordre en kibundu.

Ils se jetèrent sur Malko. L’un d’eux lui appuya la pointe de sa machette sur la gorge, tandis que l’autre détachait les menottes, lui arrachait sa chemise, faisant sauter les boutons. Il se débattit, sentit l’acier s’enfoncer dans sa gorge. Il se retrouva torse nu.

Les Noirs le saisirent alors chacun par un poignet et le forcèrent à s’allonger sur la table, à plat ventre, le tirant par les bras pour que ses pieds touchent tout juste terre. L’un d’eux lui appuya sur les épaules, lui collant le visage contre le bois. Il attendit, le cœur dans la gorge, espérant que l’ex-policier bluffait.

Il entendit le Portugais se déplacer derrière lui, sentit sur la peau de son dos une sensation de chaleur tiède, supportable, puis chaude, enfin intolérable. Il avait l’impression qu’on lui enfonçait un clou dans le dos. De toutes ses forces, il chercha à échapper à l’étreinte des deux Noirs, s’entendit hurler avec horreur.

L'odeur de chair brûlée frappa ses narines. Son front s'était couvert d'une sueur froide nauséabonde. Il tremblait, le souffle coupé. Fernando Raposo s'écarta, la lampe à souder à la main.

– C'est seulement un début, Senhor, dit-il. Il faut que vous soyez convaincant. Que vous suppliez vos amis.

Impassibles, les Noirs attendaient la suite. Le policier portugais appuya sur la nuque de Malko. De nouveau la flamme se rapprocha de son dos nu.

– Qu'est-ce qu'on attend, bon Dieu ! explosa Chris Jones.

Deux heures et demie déjà ! Les deux Américains tournaient comme des fauves en cage autour du petit avion immobilisé sur la piste de Quinabo.

Le pilote étendit le bras vers le *morro* couvert de jungle dont le sommet disparaissait encore dans les nuages par intermittence.

– Nous pouvons décoller. Mais c'est encore risqué.

Les deux gorilles étaient déjà en train d'escalader les ailes. Chaque seconde perdue pouvait déclencher une catastrophe.

– Ils sont combien dans ta fazen... truc, demanda Chris Jones en bouclant sa ceinture.

Le pilote fit la moue.

– Je ne sais pas Senhor. Peut-être deux ou trois cents ouvriers s'ils ne se sont pas enfuis... La cueillette du café vient juste de se terminer.

– On ne parle pas de ceux-là, coupa Milton. Les autres, les patrons ?

Le pilote fit la moue.

– Une douzaine, peut-être.

– Ils ont des armes ?

– Oh oui ! Toujours. Des fusils, des mitrailleuses.

Il voulait dire des fusils d'assaut, se dit Chris Jones. Son .44 Magnum était un peu léger. Pourtant, ils n'avaient pas le choix.

Le moteur gauche gronda. Là-bas, les nuages s'écartaient avec une lenteur exaspérante des pentes du *morro*. À côté d'eux, les passagers de l'autre avion qui allaient participer à un concours de parachutisme à Carmona discutaient gaiement. Derrière les barbelés du camp, les soldats agitèrent les bras tandis que le bimoteur commençait à rouler sur la petite piste.

La douleur fut si forte que, d'un spasme, Malko libéra son bras droit de l'étreinte du Noir. À toute volée, il balaya le bras de Fernando Raposo qui lâcha la lampe à souder. Déjà le Noir dont il s'était

momentanément débarrassé se ruait de nouveau sur lui. La morsure des brûlures lui rongea la colonne vertébrale, comme si l'os était à vif. Il n'arrivait plus à réfléchir, une seule idée en tête : échapper à la flamme de la lampe à souder.

Son visage olivâtre convulsé de rage, Fernando Raposo ramassa sa lampe à souder qu'il se mit à cajoler avec des gestes amoureux. Il alluma son briquet, marmonnant des injures à l'égard de Malko. Menaçant en termes précis ses parties nobles. Mais la lampe refusait obstinément de se rallumer. Le dos en feu, Malko essayait de récupérer, toujours étalé sur la table comme un bœuf à l'abattoir. Il avait trop mal pour se réjouir. Finalement l'ex-policier de la P.I.D.E. jeta sa lampe en jurant. Les deux Noirs lâchèrent Malko qui se redressa en s'appuyant sur les mains. La tête lui tournait. Il avait envie de vomir.

Soudain la porte s'ouvrit sur Graziella Lobito. Peut-être attirée par les cris de Malko. Elle se figea en voyant le dos massacré de Malko. Fernando Raposo eut un sourire bien ignoble et bien servile :

- Que la Senhora se rassure, je ne lui ai pas fait très mal...
- Qui t'a dit de faire ça ?

La voix de la jeune femme était furieuse et contenue. L'ex-policier baissa la tête.

- Je croyais que... La Senhora a dit...

Il bredouillait, à son tour terrorisé. Graziella Lobito demeura quelques secondes à contempler le dos martyrisé de Malko avant d'ordonner d'une voix altérée :

- Emmenez-le à l'infirmerie. Qu'on lui fasse un pansement tout de suite.

Son portugais n'était plus chuintant, mais dur. Précédé de Fernando Raposo, Malko sortit de la pièce, traversa le jardin d'hiver et déboucha dehors. De l'autre côté de la piste d'atterrissage se trouvait un petit bâtiment marqué d'une croix rouge. Le ciel était couvert, bas. Des Noirs s'affairaient partout. À perte de vue, ce n'étaient que des collines couvertes de caféiers et de bananiers. Personne ne se retourna sur Malko. À chaque pas, il réprimait un cri de douleur. Il aperçut Ted Cassidy en train de jouer avec un petit singe en cage.

Graziella Lobito s'éloigna au volant d'une Land-Rover vers une piste rouge qui sinuait entre les caféiers. Une métisse à la poitrine boudinée dans une blouse blanche soigna Malko sans commentaire. Comme si c'était une piqûre de moustique. Avec de l'onguent ; puis de la gaze. Le contact de ses mains fit du bien à Malko. Moralement et physiquement. La rage remplaçait la douleur. Il se retenait pour ne pas sauter à la gorge de son tortionnaire. Déjà celui-ci le poussait hors de l'infirmerie. Malko fit durer le plus qu'il put le trajet de retour. Après toutes ces heures d'immobilité, l'exercice réchauffait ses muscles.

Derrière lui, Fernando Raposo sifflotait. Cela lui donna une idée. Trébuchant, il tomba, les mains en avant.

– Je ne peux plus, gémit-il. J'ai mal.

Le Portugais le houspilla pour le faire se relever, l'injuriant, le menaçant. Malko finit par reprendre sa marche.

Tendu intérieurement par une énergie farouche. Prêt à jouer sa vie à quitte ou double.

– On ne pourra pas se poser.

Depuis cinq minutes, le « Baron » tanguait dans les nuages. On n'y voyait pas à trois mètres. Ils avaient décollé du terrain militaire une heure plus tôt. Tendu, le pilote s'accrochait à ses commandes : les deux Américains essayaient de percer du regard le mur blanc et cotonneux qui les entourait. Tout à coup, les nuages se déchirèrent un peu, et un mur de jungle apparut sur la droite de l'appareil. À moins de dix mètres et plus haut qu'eux...

Un des versants de la vallée...

Le pilote tira sur le manche, et le Piper s'éleva, replongeant dans la brouillasse. Milton Brabeck et Chris Jones se regardèrent. Avec la même pensée.

Le Piper continuait à monter. Brusquement, il émergea au-dessus des nuages et un soleil éblouissant frappa le plexiglas du cockpit. Les deux Américains soupirèrent involontairement. Il n'y avait rien de plus éprouvant pour les nerfs que de tourner en rond dans ce coton, sachant que les lignes de crête de la vallée étaient plus hautes que leur altitude de vol... Le pilote tendit la main vers la gauche, désignant la masse grise des nuages.

– La *fazenda* Lobito est là-dessous. Si les nuages ne se dissipent pas, on ne pourra jamais se poser.

Cette fois, Chris et Milton ne cherchèrent pas à le faire changer d'avis.

En arrivant dans la pièce où on l'avait torturé, Malko s'effondra sur le plancher, à plat ventre. Fernando Raposo se mit à tourner autour de lui comme une mouche venimeuse, son gros Star à la main.

– Debout, dit-il.

Malko gémit et grogna, mais ne bougea pas. Sans lâcher son pistolet, l'ex-policier de la P.I.D.E. essaya de tirer Malko vers la table pour l'y attacher avec les menottes. Mais, d'une seule main, c'était impossible.

Posant son Star sur le fauteuil, il se pencha sur Malko pour le

prendre à bras-le-corps. Il n'eut pas le temps de faire plus. La main droite de Malko se referma autour de la gorge du Portugais, comprimant les carotides. D'un coup de reins, Malko se redressa, fauchant les jambes de son adversaire. Celui-ci luttait pour se dégager. violemment, Malko lui tapa la tête contre le plancher. Et continua à serrer. Jamais il n'avait étranglé quelqu'un de si bon cœur... Fernando Raposo émit un gargouillis désespéré, cessa de lutter et griffa les poignets de Malko. Maintenant, il ressemblait à une olive fripée avec deux protubérances pour les yeux. Puis il cessa de lutter brusquement. Insuffisamment irrigué, son cerveau avait décidé de refuser tout service. Malko se redressa, le dos en feu, enfila sa chemise, rafla le Star et se rua hors de la pièce.

Il fallait trouver un véhicule coûte que coûte.

Il aperçut une minuscule jeep Datsun garée près de l'entrée principale de la *fazenda*.

Il courut. Il l'atteignit, se pencha à l'intérieur. Il n'y avait pas de clef de contact. Au même moment, une voix sortit du jardin d'hiver.

– On s'en va ?

Malko se retourna. Ted Cassidy braquait sur lui un G3. La tension visible de tous ses muscles démentait son sourire narquois. Il avait le temps de le couper en deux avec son arme automatique avant que Malko puisse utiliser le Star glissé dans sa ceinture. L'Irlandais ne lui laisserait aucune chance.

Fernando Raposo jaillit de la *fazenda* en hurlant comme une sirène, les yeux hors de la tête. Il s'arrêta net en voyant Malko.

– Il veut se sauver, glapit-il. Arrêtez-le.

Ted Cassidy eut un sourire cruel.

– Mais non, vous voyez bien qu'il ne bouge pas.

Malko comprit qu'il n'avait aucune chance. Lentement, il se mit en marche vers les deux hommes.

Cassidy le stoppa d'une voix sèche.

– Stop !

Comme Malko n'obéissait pas, il appuya sur la détente. Une gerbe de balles fit jaillir le gravier à droite de Malko. Les douilles jaillirent de tous les côtés. Fernando Raposo se précipita, récupéra son arme et recula, le cou encore marbré de taches rouges.

– Il a voulu m'étrangler, gronda Raposo.

Ted Cassidy secoua la tête.

– Il faut lui donner une leçon.

L'ex-policier se rembrunit. Partagé entre la haine et la soumission, il avançait :

– La Senhora Graziella...

– Vous n'êtes pas un enfant, ironisa l'Irlandais. Ce type ne sert plus à rien. Ses amis ont refusé de payer la rançon. On peut bien s'amuser un

peu.

Le Portugais se frotta la gorge. La haine l'emporta. À l'expression de son visage, Ted Cassidy vit qu'il avait gagné.

– On va dans le hangar là-bas, dit-il.

Le canon du G3 s'enfonça dans le dos de Malko.

Ce que Cassidy appelait le hangar était un bâtiment où se trouvait une petite centrale hydraulique alimentée par un ruisseau coulant de la colline. Doublant le groupe électrogène de la *fazenda*.

Malko regarda autour de lui. Personne en dehors des Noirs. Il était certain que Cassidy l'abattrait à la première tentative de fuite. Il n'attendait que cela.

Les trois hommes s'arrêtèrent devant une énorme roue en bois immobile, reliée à tout un système de poulies. Elle devait mesurer cinq mètres de diamètre. Un conduit plat en bois aboutissait au-dessus, amenant l'eau jusqu'à ses aubes. Pour l'instant, il était à sec. Il suffisait, grâce à un levier, de soulever une vanne fermant un petit lac artificiel pour l'alimenter et faire tourner la roue. Ted Cassidy poussa Malko vers le niveau inférieur, à la hauteur du moyeu de la roue. Plusieurs Noirs étaient en train d'éplucher des grains de café. Ted Cassidy en héla un en kibundu. Docilement, le Noir se leva et alla se placer près du levier commandant l'ouverture de la vanne. Ted Cassidy jeta à Malko :

– Couche-toi là.

Comme Malko n'obéissait pas, il lui donna un coup de crosse dans les reins.

– Dépêche-toi, fit-il. Sinon, je te vide le chargeur dans le dos.

Dépassé, Fernando Raposo ne disait plus rien. Lui aussi avait peur de Cassidy.

Celui-ci aboya, et deux des Noirs s'approchèrent de Malko, le visage complètement inexpressif, le forcèrent à se coucher à plat ventre sur le sol, la tête coincée entre deux aubes de la grande roue de bois.

Aussitôt le canon du G3 s'appuya sur la nuque de Malko. Les deux Noirs retournèrent à leur café. L'odeur humide du bois lui pénétrait les narines.

La voix de Cassidy éclata derrière lui, criant quelque chose en kibundu. Le Noir pesa sur le levier, soulevant la vanne de bois d'un centimètre.

Presque aussitôt, il y eut un bruit d'eau et une douche glaciale submergea Malko pendant quelques secondes. Dans un grincement sinistre, l'énorme roue tourna légèrement. L'aube qui se trouvait au-dessus de lui descendit et vint lui appuyer sur la nuque. Il raidit ses muscles.

Comme si cet effort futile avait pu arrêter l'énorme roue. Ted Cassidy aboya. Le Noir poussa sur le levier. L'eau cessa de couler, et la

roue s'arrêta.

Quelques litres de plus, et Malko avait les vertèbres cervicales brisées...

Le rire de Ted Cassidy glaça Malko.

– Ça fait du bien, cria l'Irlandais, une bonne douche !

Malko venait de comprendre que l'Irlandais allait le tuer. En s'amusant.

– Graziella Lobito ne sera pas contente, cria-t-il.

Dès qu'il bougeait, le G3 pesait sur sa nuque. S'il exaspérait Cassidy, l'Irlandais le foudroierait.

– Hé, c'est vrai, protesta Fernando Raposo.

Ted Cassidy posa ses yeux presque blancs sur lui. Il avait la situation bien en main.

– On ne le tue pas, dit-il. On lui donne juste une petite douche.

De nouveau, il cria quelque chose au Noir. Celui-ci pesa légèrement sur le levier. Un filet d'eau se mit à couler sur les aubes de bois, aspergeant Malko. Il lui sembla que la gigantesque roue, qui lui rappelait celle du Prater à Vienne, bougeait infinitésimalement... la pression augmentait sur sa nuque. L'eau coulait doucement dans la rigole de bois, remplissant insidieusement les aubes de la grande roue. Sous son propre poids, elle allait tourner et broyer la nuque de Malko.

Ted Cassidy jubilait. Il avait toujours aimé tuer lentement. C'était encore meilleur qu'avec Edouarda.

La gigantesque roue de bois émit un grincement sinistre. L'eau inondait le visage de Malko. La pression de l'aube de bois sur sa nuque s'accrochait. Il sentit ses vertèbres craquer. Un voile noir passa devant ses yeux. Désespérément, il tenta de se dégager, mais le poids de la roue était trop élevé.

Il s'entendit crier.

Une suite d'aboiements, venant du haut du bâtiment couvrait son cri. Il entendit des piétinements de pieds nus derrière lui. Des mains noires s'accrochèrent à la roue, luttant contre la pression de l'eau, la faisant revenir en arrière.

Étourdi, Malko roula sur lui-même, se releva, de l'eau plein les yeux. D'abord, il ne vit que Ted Cassidy, le G3 à la main, les yeux blancs de rage. Mais il ne regardait pas Malko. Il fixait un Blanc d'une taille exceptionnelle, debout près de la vanne, entouré de plusieurs Noirs en tenue de brousse.

Malko examina son sauveteur : un géant blond qui devait mesurer deux mètres, vêtu d'un costume de brousse kaki avec un chapeau de toile orné d'une bande de fourrure de léopard. À la main, il tenait ce qui semblait être à Malko un Weatherby automatique de calibre 16. Une arme capable de pulvériser un éléphant à cent mètres. Sa taille était serrée dans une cartouchière. Ses bottes fauves brillaient dans le soleil. Mais son visage, surtout, était fascinant. L'œil gauche était tout rond, comme celui d'un oiseau, fixe. L'arcade sourcilière déformée. Le nez était bizarre, tourmenté comme la glaise inachevée d'un sculpteur. Une grande cicatrice coupait la lèvre supérieure, débordant sur la joue. L'inconnu avait dû être très beau avant le cataclysme qui avait ravagé son visage. Il demeurait une fierté diffuse, avec quelque chose de terrifiant venant de l'œil fixe. Une dignité naturelle émanait de la silhouette massive. La demi-douzaine de Noirs qui l'entouraient disparaissaient sous les cartouchières et les armes.

Malko reporta son regard sur Ted Cassidy. C'était incroyable. Le tueur irlandais semblait avoir perdu toute méchanceté. Il attendait, le lourd G3 au bout du bras. Comme un enfant pris en faute.

Le géant blond jeta un ordre. Deux de ses Noirs dégringolèrent l'escalier et vinrent encadrer l'Irlandais.

Malko n'en crut pas ses oreilles : l'ordre avait été donné en polonais. C'était la première fois de sa vie qu'il entendait un Noir comprendre le polonais. Au fond de l'Afrique, c'était inattendu... Il parlait à peu près polonais lui-même depuis sa tendre enfance, une partie de sa famille étant originaire d'Europe de l'Est.

Sans que personne ne l'en empêche, il s'élança sur les marches de pierres et fit face à l'inconnu. L'œil bleu le dévisagea avec sympathie.

Sa main disparut dans l'énorme main halée couturée de cicatrices.

– Je présume que vous êtes le prince Malko Linge ? demanda l'inconnu en anglais.

Malko dissimula sa surprise. Il pouvait à peine tourner la tête, tant sa nuque était douloureuse.

– J'ignore comment vous savez mon nom, dit-il, mais vous m'avez sauvé la vie...

L'œil bleu devint d'un coup aussi froid que l'œil de verre.

– J'ai horreur que l'on désobéisse aux ordres. Je punis sévèrement ce genre de manquement.

Ted Cassidy, en contrebas, sembla se recroqueviller.

– Mais je ne sais même pas à qui je dois la vie, remarqua Malko.

La bouche mutilée se tordit en un sourire ambigu. Le canon de la Weatherby désigna un Noir presque aussi grand que lui, un peu en retrait :

– Dis-lui, Simba !

Le Noir s'avança, presque au garde-à-vous, et énonça d'une voix grave et basse :

– *Kote, Kote mudilo, Kote Dyuba, Ote enka byansonje, bya mabele a bana bakaji.*

Cela ressemblait à une mélodie de guerre. Suffoqué, Malko demanda :

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Celui qui ne se chauffe ni au feu ni au soleil, mais seulement au bout des seins des femmes, fit le géant blond.

Tout un programme.

– C'est vraiment tout votre patronyme ? insista Malko.

Le géant borgne rit de bon cœur.

– Non ! Dans une autre vie, je m'appelais Stephan, prince de Garlinsky-Warslaw.

Le regard de son œil unique se voila et il ajouta :

– Je crois maintenant que je préfère mon second titre.

– C'est là, cria le pilote !

Chris eut le temps d'apercevoir un bâtiment rouge, carré, sur le toit duquel était écrit en lettres rouges : Lobito, et puis des gens qui levaient la tête. Puis tout fut avalé par les nuages. Ceux-ci s'effilochèrent cinq minutes plus tard, découvrant l'immense vallée. L'aéroport de Carmona se trouvait à quarante kilomètres au nord.

– Essayez de vous poser, ordonna Chris Jones.

Le pilote fit la moue.

– Je ne sais pas si je pourrai. Cela dépend du plafond.

Le Baron vira et revint sur ses pas, volant parallèlement à la ligne de crête. La *fazenda* se trouvait contre la paroi nord, dans un endroit boisé et désert.

Discrètement, Milton Brabeck attira à lui une des petites valises et l'ouvrit. Derrière le dos du pilote il entreprit de remonter une mitraillette Uzi. Il y avait peu de chances pour qu'on les accueille à bras ouverts.

L'avion commença à vibrer dans les trous d'air. Il perdit un peu d'altitude, volant au ras des caféiers. La piste se trouvait à trois kilomètres, devant. Les nuages s'étaient dissipés. Chris Jones aperçut les bâtiments de la *fazenda*. Le pilote sortit son train. On n'entendait plus que le ronronnement des moteurs. Les deux Américains, tendus, guettaient la piste de latérite qui allait surgir sous le nez du Piper. Ils avaient intérêt à profiter de l'effet de surprise.

Le pilote tourna la tête et eut un haut-le-corps. Chris Jones avait posé son .44 Magnum sur ses genoux.

– Qu'est-ce...

– On t'a dit que c'était une surprise, fit le gorille.

Malko examina le prince polonais avec une sympathie nouvelle.

– Je vais être indiscret, déclara-t-il. Mais que diable faites-vous ici ?

Le prince Stephan sourit évasivement.

– C'est une longue histoire que je vous raconterai plus tard. J'ai quelque chose à régler avant.

Il se tourna vers Ted Cassidy et l'enveloppa d'un long regard plein de mépris.

– Ted, dit-il en anglais d'une voix égale, je n'ai jamais aimé votre cruauté gratuite, mais j'estimais votre courage. Lorsque je vous ai pris avec moi, c'était à condition que vous ne replongiez pas dans votre vice. Vous vous souvenez de nos engagements ?

L'Irlandais baissa la tête, bredouilla :

– Oui. Je vous demande pardon.

Le prince Stephan secoua la tête avec commisération.

– Ted, vous ne vivez pas dans un monde où l'on demande pardon, vous le savez bien. Donnez-moi ça.

Il tendit la main gauche, et l'Irlandais lui abandonna passivement le G3. Le prince Stephan fixa Ted Cassidy de son œil valide.

– Ted, dit-il, comment voulez-vous que cela se passe ?

Tout à coup l'Irlandais se jeta à genoux.

– Pardonnez-moi, dit-il d'une voix suppliante. Please.

Malko n'eut pas le temps d'être ému. Le pied droit du prince Stephan venait de se détendre, frappant Ted Cassidy en plein visage. Il tomba

en arrière, et un objet noir jaillit de la jambe de son pantalon : un petit automatique qui était collé contre son mollet.

Le prince Stephan jeta un ordre. Ses hommes se précipitèrent sur Ted Cassidy et le maîtrisèrent, le poussant dans l'escalier de pierre. L'Irlandais se débattit avec l'énergie du désespoir.

– Non, Stephan, non !

Le Polonais secoua la tête tristement.

– Ted, c'est plus fort que vous. Vous êtes un scorpion.

Les Noirs avaient déjà forcé Ted Cassidy à s'allonger, dans la position où se trouvait précédemment Malko. La tête engagée dans l'aube de la grande roue.

– *Ted, take it like a man !* [20] cria le prince Stephan.

Il se retourna et pesa de tout son poids sur le levier. Un flot d'eau s'engagea dans la conduite artificielle. En une fraction de seconde, la grande roue à aube s'ébranla sous le poids du liquide. Le hurlement démentiel fut coupé net. Les Noirs qui tenaient Cassidy reculèrent d'un coup. Le corps bascula dans le bassin se déversant dans une petite rivière qui sinuait entre les caféiers.

Malko fixa le prince Stephan. Le Polonais regardait le corps inerte qui s'éloignait au fil de l'eau. Il tira un mouchoir de sa poche, essuya posément son œil valide. Pensivement, il dit, comme pour lui-même :

– Pauvre garçon, il avait un démon en lui. Qui a fini par le tuer.

Un crissement de freins fit retourner Malko. Une Land-Rover stoppa brutalement près de l'infirmerie. Graziella Lobito en jaillit, courut jusqu'à eux, s'arrêta en face de Malko. Fernando Raposo se souvint alors qu'il était vivant et se mit à lui parler à toute vitesse en portugais. Graziella toisa le prince Stephan, les traits déformés par la rage.

– Vous avez tué Cassidy, gronda-t-elle. Et vous avez libéré le prisonnier.

Le prince ne broncha pas.

– Exact, fit-il. Je n'ai encore jamais toléré qu'un de mes hommes me désobéisse. Sinon, je serais mort depuis longtemps.

– Vous n'aviez pas le droit, cria la jeune femme. Vous êtes ici chez moi. Quant au prisonnier, il m'appartient.

Les mains tremblantes, elle sortit un Star de son étui et le braqua sur Malko.

– Venez avec moi.

– Ne bougez pas, fit paisiblement le prince Stephan.

Graziella Lobito braqua aussitôt l'arme sur lui. Fernando Raposo vira au vert, essaya de se faire tout petit au milieu des Noirs.

– Je vous interdis de lui donner des ordres, siffla la jeune femme.

Le prince eut un soupir agacé comme devant une enfant mal élevée.

– Le prince Malko est désormais sous ma protection, dit-il. Il fera ce

qu'il voudra.

Le canon de la Weatherby se redressa imperceptiblement. L'attitude du prince Stephan était toujours aussi nonchalante, mais Malko sentit qu'en une fraction de seconde, il était capable de faire un massacre. Son œil valide fixait Graziella Lobito sans ciller. Celle-ci blêmit, murmura quelque chose entre ses dents. En kibundu. Les pommettes du Polonais se colorèrent imperceptiblement. Sans lâcher son fusil à éléphant, ignorant délibérément le Star braqué sur lui, il s'avança vers la jeune femme et, de la main gauche, il la gifla. Sèchement, sans méchanceté.

– Vous pourriez être ma fille, dit-il. Je vous demande d'être polie.

Malko crut que Graziella allait lui arracher les yeux avec ses ongles. Tout à coup, un bruit de moteur grandit, venant des cafédiers.

Un petit bimoteur surgit de la colline, volant au ras des arbres, sembla tomber sur eux et prit violemment contact avec la piste de latérite rouge. Dans un nuage de poussière, il s'arrêta au bout de la piste. Graziella Lobito en oublia sa gifle.

– Qui est-ce ? cria-t-elle.

Elle n'eut pas à se le demander longtemps. La porte de l'avion s'ouvrit, et deux hommes sautèrent à terre. L'un avec une mitraillette, l'autre un gros revolver. Graziella Lobito hurla un ordre aux Noirs qui se trouvaient près de la *fazenda*. Ils coururent vers l'avion, G3 au poing.

Le plus courageux atteignit la piste, s'agenouilla et mit en joue les deux hommes. Chris Jones visa à deux mains. Il y eut une explosion terrifiante, et une flamme de vingt centimètres quand le .44 Magnum cracha. Le Noir sembla balayé par une tornade, roula sur lui-même et demeura immobile, un trou comme une assiette dans le dos...

Le suivant vit son poignet éclater, trois secondes plus tard. Il regarda stupidement, le sang qui jaillissait. Le troisième s'abrita sur l'escalier de pierre, leva son Star et tira.

Chris Jones et Brabeck allaient se faire massacrer. Les Noirs du prince polonais s'affairaient sur leurs armes. Pour le massacre.

– *Królewicz Stephan, To sa przyjaciete* [21] ! cria Malko.

Le Polonais qui s'était abrité derrière un muret dit calmement :

– Dans ce cas, rassurez-les pendant qu'il est encore temps. Dites-leur de se calmer, vous ne risquez plus rien...

Malko se dressa et courut vers la piste, hurlant à se faire péter les poumons :

– Chris, Milton, ne tirez plus !

Les deux gorilles ne se redressèrent que lorsque Malko fut à leur hauteur. Ouvrant des yeux comme des assiettes.

– Bon sang ! fit Chris, on croyait que vous étiez kidnappé !

– Je l'étais, confirma Malko. Mais quelqu'un vient de me libérer. Je

vais vous présenter à lui.

Chris et Milton échangèrent un regard dégoûté. C'était à vous écœurer ! Voyant que la guerre était finie, le pilote du Baron se hasarda hors du cockpit.

Le troisième Noir courut vers son copain blessé.

– Chris, fit Malko, je me souviendrai de ce que vous avez fait. Même si cela n'a servi à rien. Venez.

Il fit les présentations. Le prince Stephan leur serra la main, très civilement. Il était encore plus grand que Chris Jones. Ce dernier, pour la première fois de sa vie, eut la main écrasée par quelqu'un. Il fixa le Polonais avec une admiration incrédule.

Graziella Lobito avait rentré son Star, le visage fermé. Malko se dit qu'il y avait encore bien des points d'interrogation. Que faisait là le prince Stephan, et comment la dominait-il ainsi ? Le Polonais sourit à Malko.

– Venez boire le verre de la réconciliation chez moi. Nous avons tous besoin de détente.

Comme Graziella tournait ostensiblement la tête, le Polonais la prit par la main et l'entraîna.

– J'ai beaucoup d'estime pour vous, dit-il. Mais je n'aime pas votre mauvais caractère. Vous me rappelez ma grand-mère. Elle battait ses servantes pour un oui ou un non. Aussi elle trouvait toujours des épingles dans son lit.

Il éclata d'un rire joyeux. Tant bien que mal, ils s'entassèrent dans deux Land-Rover avec les Noirs et se lancèrent sur une piste sinueuse. Ils roulèrent près de vingt minutes, au milieu des caféiers et des bananiers, arrivèrent à une petite maison rouge, près d'une cascade, gardée par d'autres Noirs bardés de cartouchières. Le prince s'effaça pour laisser entrer ses hôtes. La première chose que Malko vit, c'était une caisse de zinc remplie de blocs de glace et de bouteilles de vodka et de champagne. Au fond de la pièce, plusieurs Noires très jeunes, enroulées dans des boubous, étaient assises sur des nattes, cousant et bavardant. Étonnamment jolies.

Le prince Stephan prit place dans un superbe fauteuil Louis XV que Malko jugea authentique. La pièce était tapissée de peaux de zèbres, de coffres et de plusieurs fauteuils Louis XV !

Devant l'air étonné de Malko, le prince Stephan rit de bon cœur :

– Je me déplace avec mon mobilier ! C'est un de mes derniers luxes. Comme ça je suis sûr de ne pas être complètement revenu à l'état sauvage.

Il posa son fusil, ouvrit sa chemise trempée de sueur. Une écaille de tatou porte-bonheur pendant à son cou au bout d'un lacet de cuir. Malko fut fasciné par son torse. Ce n'était qu'une cicatrice ! On aurait dit qu'un fou l'avait déchiré avec un rasoir. Il manquait un bout de son

sein gauche. Le prince Stephan frotta son torse boursouflé de cicatrices :

– Un léopard, dit-il. Il m’a vu le premier.

Il porta la main à son visage, sembla se gratter l’œil gauche et montra dans sa paume son œil de verre, laissant l’orbite vide. Il le remit aussitôt.

– En Afrique, les gens ne respectent que le courage, dit-il. Les Noirs me respectent parce que je me suis battu avec un léopard au couteau. Ce n’est rien : les Massaï chassent encore les lions avec des épieux.

Il se laissa tomber sur sa bergère Louis XV. De mauvaise grâce, Graziella Lobito s’assit sur une chaise. Les gorilles n’en revenaient pas. C’était trop pour eux. S’être donné tout ce mal pour se faire voler leur gloire par un aventurier européen ! Ils guignaient les Noirs armés jusqu’aux dents, pas tellement rassurés.

Un Noir, avec une veste blanche impeccable, surgit avec un plateau d’argent et des verres. Le prince Stephan proposa :

– Champagne, vodka, ou vin de palme ?

Graziella dit « champagne », du bout des lèvres.

Le Noir déboucha une bouteille de Moët et Chandon. Dehors, les autres s’étaient assis par terre, sans quitter leurs armes. Malko savoura son Moët avant de passer aux choses sérieuses. La plupart des problèmes demeuraient entiers. À commencer par celui de la lettre de Sawimbi.

Il s’appuya à son fauteuil et poussa un grognement de douleur. Les brûlures de son dos. Stephan de Garlinsky-Warslaw lui demanda ce qu’il avait.

– J’ai été brûlé, avoua Malko.

Sans dire pourquoi.

– Ôtez votre chemise.

Il obéit. Le prince polonais examina la blessure. Puis il appela une des femmes qui se tenait au fond de la pièce. Une fille qui ne devait pas avoir plus de quinze ans mais dont la poitrine aurait pu couper des vitres, aux cheveux crêpés très courts, s’approcha. Le prince Stephan lui dit quelques mots en swahili. Elle prit une petite boîte dans ses vêtements et s’accroupit près de Malko. Avec des gestes très doux, elle commença à appliquer sur ses brûlures un onguent malodorant.

– Demain ce sera passé, affirma le prince Stephan. C’est une préparation de mon sorcier personnel. Il a des recettes fabuleuses. Des plantes. Qui vous a fait cela, Ted ?

Malko regarda Graziella Lobito. Elle jouait avec son verre vide, les yeux fixés sur le sol. Tendue.

– Oui, c’est Ted, dit Malko.

La jeune femme leva des yeux surpris sur Malko. Il lui adressa un sourire. Si elle ne répondait pas à ce geste de paix, c’était à désespérer.

La jeune Portugaise rougit violemment. Elle semblait plus à son aise dans la brousse. Un monde brutal où les erreurs coûtaient cher. Malko se tourna vers le Polonais.

– Prince Stephan, puis-je vous demander à quel heureux hasard nous devons votre présence dans cette *fazenda* ?

Le prince Garlinsky-Warslaw vida une rasade de vodka Laïka à assommer un mammoth avant de répondre.

– Je suis dans un horrible pétrin, fit-il simplement. J'ai vécu au Kenya comme chasseur professionnel depuis la fin de la guerre. Tout perdu en Europe. J'ai pris le bateau avec deux fusils, des Purdey heureusement. J'en ai vendu un pour lancer un nouveau business. Pendant quinze ans, j'ai vécu heureux. Je gagnais de l'argent pour faire ce que j'aurais fait de toutes façons, si je n'avais pas été ruiné. Le métier de grand chasseur blanc était respecté et bien payé. Il m'arrivait de retrouver de vieux amis. (Il soupira.) Tout cela a disparu avec les Mau-Mau. J'ai dû partir au Congo. Vendre mon second Purdey, et, finalement, m'engager comme mercenaire. J'avais amené une vingtaine de mes Noirs. Je leur ai appris ma langue. Ils m'aiment, me respectent et me suivent partout. Le Congo, vous vous souvenez, cela a été une période intéressante.

Un ange passa, grignotant un os de Baluba... Les gorilles étaient pendus aux lèvres du prince de Garlinsky-Warslaw.

– Hélas, tout a une fin, soupira le prince Stephan. Le Katanga a perdu. J'ai filé de nouveau en Tanzanie et au Kenya. J'ai vivoté, mais ce n'était plus la même chose. Il y avait de moins en moins de lions et de plus en plus de chasseurs. Alors, j'ai été m'établir en Afrique du Sud... C'est là que tout a commencé.

– Quoi, tout ? demanda Malko.

Le prince le fixa de son œil unique.

– Il y a deux ans, des officiers portugais sont venus me voir. Pour savoir si je pouvais leur organiser des commandos pour lutter contre les guérilleros d'Angola. Je m'ennuyais, j'ai accepté. J'ai rassemblé quelques amis et des Katangais qui s'ennuyaient aussi. Des garçons courageux qui peuvent rester quinze jours dans la brousse à se battre. Ils étaient une centaine d'abord, puis trois cents, puis mille. Nous avons eu de bons résultats.

Malko se souvenait des "résultats". En Europe, il avait eu vent des exploits des mercenaires katangais. Ils luttèrent contre les guérilleros avec la même férocité qu'eux. Brûlant les villages, liquidant les habitants. Des Noirs encadrés d'anciens mercenaires, armés et payés par les Portugais.

– La guerre est finie depuis le 25 avril, remarqua Malko.

Le prince Stephan souffla comme un buffle en colère.

– Je me suis fait mener en bateau ! Il y a trois mois, Graziella Lobito

est venue me trouver à Johannesburg où j'essayais de trouver du travail pour mes bonshommes. Elle m'a fait une proposition. Je mettais à sa disposition trois mille hommes et, avec son aide, nous prenions l'Angola dès que les Portugais ficheraient le camp. Je devais être payé dès que les types étaient à pied d'œuvre.

Il se pencha en avant, avec une grimace ironique :

– Je vais vous paraître enfantin... Cela m'a plu ! J'en ai parlé à des amis du B.O.S. Ils m'ont encouragé. Ils m'ont même promis leur aide, ces fils de pute. J'avais déjà le noyau. Il suffisait d'en faire venir d'autres du Katanga. C'était facile.

« Nous nous sommes mis d'accord. Les armes étaient fournies par les Portugais au fur et à mesure de l'arrivée de mes garçons. Nous avons choisi un camp dans la brousse, au nord de Calango. Un coin tranquille, pas trop loin de la frontière. Moi, j'ai fait confiance. J'ai retrouvé des types comme Cassidy, qui végétaient en Afrique du Sud. Ils ont repris du service sans un sou d'avance. Il m'a fallu deux mois pour réunir trois mille hommes. Des Katangais qui vomissent les Kibundus angolais. »

– Que font-ils ? demanda Malko.

L'œil vivant du prince s'assombrit.

– Ils attendent. Il leur reste huit jours de vivres. Après il va falloir qu'ils mangent. Ou qu'ils repartent au Congo. Et s'ils repartent, j'ai intérêt à ne jamais remettre les pieds dans le coin.

– Que s'est-il passé ?

Le prince de Garlinsky-Warslaw se leva lourdement, alla dans un coin de la pièce prendre une caisse de bois qu'il posa sur la table. Il arracha le couvercle et plongea la main dedans.

Ramenant une poignée de billets de dix mille escudos portugais, il les brandit, son œil unique étincelant de fureur.

– Voilà ce qui s'est passé ! gronda-t-il.

Malko regarda la poignée de billets, sans comprendre. Au bas mot, il y en avait pour six cents dollars, et la caisse était pleine de billets. Une fortune.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il. Ces escudos ne sont pas à vous ?

– Nous nous étions mis d'accord sur un prix, dit sombrement le prince Stephan. L'argent m'attendait à Luanda, tout était d'accord. (Il se redressa.) En vingt ans d'Afrique personne ne m'a jamais menti de cette façon ! Quand je suis arrivé, l'argent était là. Cet argent ! Des escudos angolais.

– Cela peut se changer, plaida Malko.

Le prince de Garlinsky-Warslaw vira au violet. Il lâcha la poignée de billets qui s'éparpilla par terre.

– En fumée ou en poussière ! rugit-il. En dehors de ce foutu pays, cet argent vaut son poids de papier ! Et encore ! Il faudrait que je m'installe ici pendant vingt ans pour tout dépenser.

Graziella Lobito baissait la tête. Malko reconstruisait mentalement toute l'histoire. Voilà pourquoi la Portugaise avait tellement besoin des dollars de la C.I.A. La jeune femme leva la tête.

– On m'avait promis des dollars, dit-elle. À moi aussi, on m'a menti. Ensuite j'ai eu l'idée de faire chanter les Américains. Pour me procurer ces dollars.

Le prince Stephan la fit taire d'un geste las.

– Vous auriez dû vous en procurer AVANT, dit-il sévèrement. Maintenant nous sommes tous dans la merde. Mes bonshommes vont mourir de faim ou se débander.

Il se versa un demi-litre de vodka et se laissa tomber dans son fauteuil Louis XV, contemplant d'un œil morne les billets éparpillés par terre. Personne n'osait rompre le silence. Terrorisées, les Noires s'étaient arrêtées de babiller au fond de la pièce. Les colères du prince de Garlinsky-Warslaw devaient être terrifiantes. Médusés, les gorilles n'arrivaient pas à détacher les yeux du Polonais. Jamais, ils n'avaient rencontré un personnage de cette envergure...

– Qu'allez-vous faire ? demanda Malko.

Le Polonais haussa les épaules.

– Que voulez-vous que je fasse ? Graziella a essayé de se procurer des dollars. Elle a échoué. Je lui avais donné jusqu'à la fin de la semaine. Je vais repartir demain. J'essaierai d'expliquer ce qui se passe à mes hommes. Tant pis s'ils me bouffent.

Brusquement, il avait pris dix ans. Les épaules affaissées, les traits tirés, le visage encore plus ingrat. Graziella Lobito bondit de son siège.

– Non, Stephan. Ne partez pas ! Je vous en supplie. Je vais trouver

l'argent. Sans vous, nous sommes perdus.

Le prince de Garlinsky-Warslaw ne répondit pas. La jeune femme se tourna vers Malko avec une expression désespérée. Comme s'il était son seul recours. Celui-ci baissa les yeux, gêné. Si la C.I.A. avait refusé de l'échanger contre des dollars, ils refuseraient à plus forte raison de les donner à l'E.S.N. sans compensation.

– Je serais ravi de pouvoir vous aider, dit-il. Mais...

Le prince Stephan secoua la tête :

– Mon cher, vous y êtes pour rien ! Demain, vous repartirez pour Luanda avec vos amis. Vous avez déjà trop souffert du différend entre notre hôtesse et moi-même.

Graziella Lobito ne protesta même pas. Malko réfléchissait désespérément. Il ne s'était pas attendu, en venant en Angola, à rencontrer des personnages comme le prince Stephan ou Graziella Lobito. Étant donné l'avenir de l'Angola, les Katangais valaient bien les communistes du M.P.L.A. Seulement, ce n'était peut-être pas le point de vue du State Department... Il se demanda ce que ferait Samuel Ginger à Luanda. Malko et les gorilles disparus.

Le prince de Garlinsky-Warslaw éclata soudain d'un énorme éclat de rire. Brusquement repris par son fatalisme slave.

– N'y pensez plus mon cher ! La chance a voulu que nous nous rencontrions dans ce pays perdu. Fêtons dignement cet événement. Vous êtes mes invités.

Il se tourna vers les Noires accroupies au fond de la pièce et les héla en swahili : trois d'entre elles se levèrent et s'avancèrent, riant d'un air gêné. Aucune ne devait avoir plus de quinze ans.

Celles qui étaient demeurées à leur place les regardaient avec envie, en pouffant sous cape. Malko commençait à comprendre la raison du nom africain de son hôte. Ce dernier prit une des trois petites Noires par la nuque : une croupe callipyge incroyable, une poitrine haute et pointue, des hanches de garçon et d'immenses yeux marron.

– Prenez-la, dit-il à Malko. Elle s'appelle Peuhl, elle a quatorze ans.

– Je crois que je suis un peu fatigué, éluda Malko.

Le prince Stephan n'insista pas. Il poussa la fille vers Chris Jones.

– Dans ce cas, elle est à vous.

Docilement, Peuhl alla s'asseoir sur les genoux de l'Américain. Malko crut que le gorille allait perdre toutes ses dents d'un coup. Écarlate, il essaya maladroitement de repousser la fille, la prenant par les hanches. En vain. Obéissante et calme, Peuhl se lova contre l'Américain. Milton Brabeck, les yeux hors de la tête, regarda avec horreur la seconde Noire se diriger sur lui.

Le prince Stephan sourit devant l'attitude embarrassée des "gorilles".

– Laissez-vous aller. Où serons-nous demain ? Elles sont douces et expérimentées. Leurs parents me les ont offertes, en signe d'estime.

Dans deux ans, elles retourneront chez elles et se marieront.

Chris Jones faisait peine à voir. Peuhl s'amusait à lui caresser le torse en déboutonnant sa chemise, se tortillant sur ses genoux, lascive et gaie. Le prince l'avait bien dressée. La Noire attribuée à Milton se livrait au même manège. Malko ne voulut pas assister à leur déchéance.

– Je crois que je vais aller prendre un bain, dit-il. À la *fazenda*.

Graziella Lobito se leva vivement.

– Je vais vous raccompagner.

– À tout à l'heure, cria le prince Stephan. Je ramènerai vos amis.

Malko s'assit à côté de Graziella Lobito, pensant au surprenant retournement de situation. De prisonnier torturé, il était devenu hôte d'honneur. Grâce à Stephan de Garlinsky-Warslaw. La solidarité des travailleurs n'était pas un vain mot... Seule, Graziella ne semblait pas participer à la détente. Elle ne desserra pas les lèvres jusqu'à la *fazenda*. Sept kilomètres de piste à travers les caféiers...

Malko se demandait ce qu'il était advenu de la lettre.

Son hôtesse le mena jusqu'à une salle de bains vieillotte, avec une baignoire à pieds, attenante à une chambre qui sentait le mois.

– Reposez-vous, dit-elle. Je vais vous faire couler un bain.

Avant de sortir, elle se retourna brusquement :

– Vous pensiez vraiment ce que vous disiez tout à l'heure ? Vous voulez nous aider ?

Elle suppliait presque. Malko ne voulut pas l'abuser.

– Cela ne dépend pas que de moi. Mais si je le peux...

Les yeux de Graziella étincelèrent.

– Je ferai n'importe quoi pour cela.

Une demi-heure plus tôt, elle était prête à le torturer sauvagement. Malko se dit que les femmes ne devraient jamais se mêler de politique. Il se déshabilla et s'étendit à plat ventre sur le lit. Ses brûlures le faisaient moins souffrir.

Un glissement près de lui lui fit lever la tête. Graziella Lobito se tenait près du lit, le visage plein de douceur, un smoking blanc sur le bras. Elle ne se choqua pas de sa nudité.

– Ceci appartenait à mon père, fit-elle. Je crois qu'il vous ira...

Elle le posa sur une chaise et s'approcha.

– Montrez-moi votre dos.

S'asseyant sur le lit, elle palpa délicatement le pourtour de la blessure. Puis il sentit ses lèvres chaudes s'appuyer sur la peau de son dos.

– Je vous demande pardon, murmura-t-elle.

Malko tourna la tête, afin de pouvoir rencontrer son regard.

– Graziella, dit-il, je ne vous ai pas trahi à Luanda.

– Je vous crois, dit-elle. Il ne faut pas m'en vouloir. Je suis folle en

ce moment. Je m'accroche à ce pays comme à un homme que j'aimerais.

Ses immenses pupilles noires se reflétaient dans les yeux dorés de Malko.

– J'ai une idée qui pourrait vous sortir d'affaire, dit-il.

– C'est vrai ? murmura Graziella.

– C'est vrai, dit Malko.

– Si vous faisiez cela... commença-t-elle.

Elle se leva sans finir sa phrase.

– Le bain est chaud.

– À tout à l'heure, dit-elle, je dois me préparer pour le dîner moi aussi.

Les chandelles bleues éclairaient le jardin d'hiver d'une lumière douce qui faisait danser des ombres irréelles sur les visages des convives. Malko demeura le souffle coupé.

Graziella Lobito venait de surgir de la *fazenda* et s'était arrêtée devant lui.

Insolemment belle.

La robe longue, tout en dentelle marron, qui la moulait comme un gant, avait été faite pour être portée avec un fond de même couleur. Mais, visiblement, la jeune femme n'avait dessous que sa peau et du parfum. Ses longs cheveux noirs relevés en chignon corrigeaient cette audace d'un air de dignité. Pour la première fois elle était maquillée : les yeux agrandis, la bouche rouge comme une grenade. Elle sourit à Malko.

– J'espère que cette robe vous plaît. C'est la seule que j'ai. Elle appartenait à ma mère et doit sentir encore un peu la naphthaline...

Malko doutait que sa maman l'ait jamais portée ainsi.

Le prince de Garlinsky-Warslaw se cassa en deux. Lui aussi s'était mis en smoking. À travers les barbelés du jardin d'hiver, Malko aperçut des Noirs armés qui les observaient. La garde prétorienne du prince Stephan. Celui-ci avait amené une partie de son harem... Quatre petites Noires, en boubou, assises à ses pieds, attentives à devancer ses moindres désirs.

La plus jeune ne devait pas avoir plus de douze ans...

Le Polonais s'inclina galamment devant Graziella Lobito.

– Je ne regrette pas d'être venu, en dépit de notre malentendu.

Chris Jones fit son apparition, tiré par la Noire hilare qui lui avait été attribuée, penaud comme un renard qu'une poule aurait pris. Fuyant obstinément le regard de Malko. Milton ne valait pas mieux. Sa Noire à lui s'assit carrément sur ses genoux. Malko se dit que les deux

gorilles ne s'en remettraient jamais. Ils noyaient leur honte dans des flots de *J & B*.

Tous passèrent à table. Les cristaux étincelaient.

C'était une fin inattendue pour cette journée bien remplie.

Les Noirs circulaient, silencieux et distants, offrant des boissons, allant du vin de palme au Dom Pérignon. Il faisait lourd et humide.

Le prince Stephan leva son verre.

– À l'avenir de la race blanche !

Malko vit des larmes perler dans les yeux de Graziella Lobito. Elle but son verre d'un coup et échangea un long regard avec Malko. Pour oublier leur honte, les gorilles buvaient comme des trous. Dans le coin du jardin d'hiver, le crâne d'éléphant brillait dans la pénombre, avec ses énormes défenses.

On apporta le plat de résistance. Un phacochère rôti à la broche. Avec des *mamâos*, des melons d'arbres.

Les yeux de Graziella Lobito étaient de plus en plus brillants. Elle riait un peu trop fort, et les pointes de ses seins, à travers la dentelle marron, semblaient appeler Malko. Elle avait vidé une bouteille de Dom Pérignon à elle toute seule. Ses gestes avaient perdu leur brusquerie, ses traits s'étaient détendus, son corps s'était comme épanoui.

Milton et Chris avaient définitivement abandonné toute dignité. Milton allait même jusqu'à peloter outrageusement la poitrine de sa conquête. Ce qui lui aurait valu probablement la pendaison dans son État natal. Quant à Chris, troublé, il éteignait régulièrement sa cigarette dans son verre. Il est vrai que son "esclave" s'appliquait à le transformer en chimpanzé en rut.

Le prince Stephan leva son verre :

– *Ja pije lazdrowiè* [22]...

Il se tut brusquement. Malko tourna la tête vers lui. Le Polonais était rigoureusement immobile, le verre au bout du bras, comme frappé de paralysie subite.

Les conversations cessèrent d'un coup. Malko vit soudain une longue chose noire se dresser le long du fauteuil d'osier du Polonais. Un cobra noir à la tête plate. Le reptile devait dormir sous le fauteuil et avait été réveillé par le vacarme.

Horrifié, Malko observait son balancement mortel. Son venin paralysait les centres nerveux et provoquait la mort en quelques heures. Tout le monde avait vu le serpent, maintenant. La vie s'était arrêtée. S'il se sentait menacé, il pouvait frapper avec la rapidité de l'éclair...

Soudain une forme noire se glissa derrière le prince Stephan. Un des Noirs qui veillaient sur eux à l'extérieur. Il s'était débarrassé de ses armes, ne gardant qu'un coupe-coupe.

Il avançait silencieux comme un fantôme. Malko retint son souffle. La tête du cobra était à vingt centimètres de la gorge du prince. Le geste du Noir fut si rapide qu'il ne le vit pas.

Soudain, il parut y avoir deux serpents... Le coupe-coupe se planta dans le bras du fauteuil. Les deux morceaux du cobra se tordaient à terre.

Le prince de Garlinsky-Warslaw émit un petit bruit sec que Malko perçut parfaitement. Il posa son verre, détourna la tête et cracha la molaire qu'il venait de briser.

Le Noir se pencha pour arracher le coupe-coupe du fauteuil.

– *Przeprasz-am*, [23]fit-il.

Le prince se leva et le serra contre lui.

– Va boire, Simba, dit-il simplement. Tu n'es plus de garde.

Puis il reprit son verre et le leva :

– À la vie ! dit-il.

Ils burent tous. On emporta les deux morceaux du cobra. Graziella Lobito soupira :

– On en a tué trente cette année ! Ils viennent se cacher dans les climatiseurs. Partout. Dès que la saison des pluies commence.

Comme si cet intermède l'avait refroidi, le prince Stephan prit presque aussitôt congé de son hôtesse, emmenant son harem.

Malko se demandait d'ailleurs si la plus jeune de ses "esclaves" n'avait pas profité de l'animation du dîner et de la longue nappe pour lui administrer une fellation discrète... Elle avait en effet passé le dîner, agenouillée à ses pieds, sous le fallacieux prétexte d'écarter les moustiques de ses chevilles.

À un moment, l'œil valide du prince Stephan avait paru à Malko aussi fixe que l'autre.

Dépoitraillés, décoiffés, ivres de vin de palme, Chris Jones et Milton Brabeck avaient définitivement choisi le chemin de la honte. Ils s'éclipsèrent dans l'obscurité, décidés à profiter de leur péché au maximum. Graziella Lobito et Malko accompagnèrent le prince Stephan jusqu'à sa Land-Rover. Dès qu'ils furent seuls, la jeune femme proposa à Malko :

– Promenons-nous un peu.

Ils firent le tour de la *fazenda*. Des rires et des exclamations les attirèrent vers l'immense *amoreiro* [24] droit comme un I, haut de trente mètres, qui ornait la pelouse devant le bâtiment principal. Deux Noirs étaient assis au pied de l'arbre, nus, comparant leur virilité à grands coups de poignets. Malko reconnut Simba, celui qui avait sauvé le prince.

– Ne les troublons pas, dit Graziella d’une voix un peu trop posée.

Elle s’appuyait lourdement au bras de Malko. Il sentait la tiédeur de sa peau à travers la dentelle. Ils rentrèrent dans le jardin d’hiver. La jeune femme remonta un vieux phonographe et mit une valse.

– Faites-moi danser.

Ils se mirent à tourner lentement au son de la musique vieillotte. La tête en arrière, les yeux dans les étoiles, mais le bas de son corps étroitement collé à Malko, Graziella chantonnait au rythme de la valse. Quand le disque s’arrêta, ils se trouvaient devant l’énorme crâne d’éléphant.

Au lieu d’aller remettre un disque, Graziella Lobito s’y adossa, les deux bras appuyés sur les défenses, le bassin en avant. Comme dans un siège surréaliste.

– C’est vous qui l’avez tué ? demanda Malko.

Elle secoua la tête.

– Non. Je pensais à mon enfance, dit-elle à voix basse. Mon père avait l’habitude de prendre ici les plus jolies de ses jeunes bonnes en cachette de maman. Je l’ai surpris un jour, mais il ne m’a pas vue.

Elle avait passé les bras sous les défenses, comme pour se renverser encore un peu plus en arrière. La lueur des bougies dansait dans ses yeux. Ils demeurèrent silencieux un court moment. Puis Graziella murmura :

– Je dois vous demander pardon pour ce que je vous ai fait.

Malko eut l’impression qu’un champ magnétique le poussait vers le vieux crâne d’éléphant. Il avança, à toucher la jeune femme. Il distinguait les détails les plus intimes de son corps à travers la dentelle marron. Soudain, elle se baissa, prit le bas de sa robe entre ses doigts et, doucement, la releva, découvrant d’abord ses jambes musclées, puis ses longues cuisses fuselées et l’ombre de son ventre.

En un geste incroyablement impudique, insolent. Elle regarda Malko droit dans les yeux :

– Qu’est-ce que vous attendez ? Je ne connais qu’une façon pour une femme de se faire pardonner.

Il ne l’embrassa même pas. Dès que ses doigts l’effleurèrent, il fut pris d’un désir sauvage, primitif, brutal. Reflet aussi des risques qu’il avait courus quelques heures plus tôt. Il s’enfonça sans effort en elle, si fort qu’il eut l’impression de l’incruster aux vieux os. Elle était chaude et douce comme du velours. Ses mains lâchèrent sa robe pour s’arc-bouter aux grandes défenses d’ivoire.

Puis elle commença à gémir d’une voix monocorde, de plus en plus fort. Sa tête dodelinait, heurtant les défenses, sans qu’elle semble sentir les chocs. Malko la sentait onduler furieusement, par saccades. Comme si elle n’avait pas fait l’amour depuis des mois.

Tout à coup, elle lâcha les défenses, attrapa la coûteuse dentelle à

pleines mains et la déchira, libérant sa poitrine.

Elle attrapa Malko par la nuque, lui enfouit le visage entre ses seins, murmurant de merveilleuses obscénités en anglais et en portugais.

Puis elle reprit les défenses, bascula en arrière, ses pieds décollèrent du sol, et elle noua ses jambes derrière les reins de Malko. Les os du crâne d'éléphant devaient la meurtrir, mais elle n'en avait cure. Sa bouche s'ouvrit sur un cri rauque, qui n'en finissait pas. Qui ne s'arrêta que lorsque Malko eut fini de se déverser en elle.

Alors, ses pieds retombèrent, elle resta toute molle contre lui, haletante, frissonnante, le chignon défait, les lèvres gonflées.

Superbe.

Malko se redressa, pensant qu'ils avaient dû ameuter toute la *fazenda*. Avec une grimace, Graziella se décolla du crâne d'éléphant.

– Je n'en peux plus, murmura-t-elle.

Après avoir effleuré ses lèvres, elle s'éloigna vers l'intérieur de la *fazenda*. Malko la suivit pensivement du regard. Se demandant si elle avait voulu seulement exorciser un souvenir d'enfance ou si le Dom Pérignon et la culpabilité étaient responsables de son déchaînement.

Puis à son tour, il sortit du jardin d'hiver, les jambes coupées, trempé de sueur. En passant devant la chambre de Chris Jones, il entendit des bruits qui lui prouvèrent sans doute possible que l'Angola multi-racial n'était pas un slogan creux.

Il se laissa tomber sur son lit et se souvint pour la première fois depuis la fin du dîner de son mal au dos.

Milton Brabeck soupira d'une voix honteuse.

– Si j'avais fait le quart de ce que j'ai fait cette nuit dans un pays civilisé j'aurai pris deux ou trois siècles de cabane !

Chris Jones préféra ne rien dire. Les petites Noires s'étaient discrètement éclipsées. Fini le stupre. Malko avait mal dormi. Il eut du mal à avaler l'énorme *matabish*, le copieux petit déjeuner portugais, à base de steak et d'omelette. De quoi tuer la bête, comme disaient les Portugais...

Graziella apparut, en battle-dress. Elle eut un sourire timide pour Malko.

Malko réalisa tout à coup que son dos ne lui faisait plus mal. L'onguent appliqué par l'esclave du prince Stephan avait fait merveille.

– Où est le prince ? demanda-t-il.

– Dans sa maison, dit Graziella. Pourquoi ?

– J'ai une proposition à lui faire, dit Malko. Et à vous aussi. Avez-vous beaucoup d'adhérents à l'E.S.L. ?

La jeune femme hésita et Malko précisa :

– Je veux la vérité.

Elle secoua tristement la tête.

– Non, très peu. Les riches ont fui et les pauvres ont peur de s'engager. Ils pensent qu'ils vivront avec les Noirs en bonne intelligence. Nous avons des sympathisants, mais très peu de gens actifs. Une cinquantaine peut-être à Luanda. Dont un officier de la Junte, le commandant Rodriguez. Il m'avait aidée à recruter d'anciens militaires mais ils ont été arrêtés ou sont en fuite.

– Très bien, dit Malko. Allons voir le prince. S'il est d'accord, je repartirai pour Luanda tout à l'heure avec Chris et Milton. Vous viendrez avec nous.

– Pourquoi ?

Les yeux dorés de Malko s'adoucirent.

– Parce que le prince Stephan m'a sauvé la vie et que j'ai de la sympathie pour vous deux. Je voudrais vous aider. Tout en rendant service à la Central Intelligence Agency. Mais il faut que vous acceptiez une condition.

Les traits de Graziella Lobito se fermèrent.

– Laquelle ?

– J'ai besoin de la lettre de Sawimbi à la C.I.A. Celle que vous avez envoyé Ted Cassidy chercher. Avant toute chose.

– La lettre ! Mais je ne l'ai pas.

Malko crut avoir mal entendu. À quoi avaient donc servi ces meurtres ?

– Où est-elle ?

– À Luanda, avoua la jeune femme. Je l'ai confiée à mon allié le plus sûr, le commandant Rodriguez, l'officier dont je vous ai parlé. Avec mission de la diffuser, si les choses tournaient mal.

– J'ai besoin de cette lettre pour vous aider, dit Malko. Si je veux obtenir l'aide de la C.I.A., il faut lui donner une preuve de bonne volonté. N'oubliez pas que, pour les bureaucrates de Washington, vous êtes responsable déjà du meurtre de Len Post, du sabotage des négociations avec l'UNITA et de mon enlèvement.

Cela aurait suffi évidemment pour postuler un siège à l'O.N.U., mais pas pour négocier avec une administration sérieuse.

Graziella Lobito écoutait Malko en jouant avec une boulette de pain, les yeux fixés sur la végétation luxuriante, tarabiscotée, sexuelle, qui entourait la *fazenda*. Enfin, elle leva les yeux sur Malko.

– Cette lettre est tout ce que j'ai, dit-elle lentement. Le prince Stephan va me quitter. Je ne peux pas vous la donner ainsi. Pas contre rien.

Malko sentit à l'intonation de sa voix qu'elle ne céderait pas. Au même moment, une Land-Rover stoppa devant la *fazenda*. Le prince de Garlinsky-Warslaw en émergea, sa Wheatherby à la main, entouré de ses Noirs. Il pénétra dans le jardin d'hiver, laissant son escorte à l'extérieur, vint serrer la main de Malko.

– Je suis venu vous dire au revoir.

– Attendez, dit Malko, j'ai une idée pour vous aider. Acceptez-vous d'attendre encore une semaine ici, de me faire confiance ?

Le prince s'assit lourdement dans un fauteuil. Son visage massacré était absolument indéchiffrable. Il frotta son œil valide qui pleurait toujours un peu.

– Quelle est votre idée ?

Malko secoua la tête.

– Je ne peux pas vous la dire encore. Mais si elle est acceptée, vous serez payé en dollars et vos hommes seront utilisés.

– Par la C.I.A. ?

– Je ne peux rien vous dire, répéta Malko. En ce moment, je parle pour moi, pas pour l'Agence. Il faut d'abord que je retourne à Luanda. Et que Graziella accepte de collaborer. Tout ce que je peux vous dire, c'est que cela ne sera pas facile.

Les gorilles écoutaient, muets de stupéfaction, Graziella Lobito était transformée en statue et le prince Stephan se frottait toujours l'œil.

Après un silence qui parut interminable, il leva la tête :

– J’accepte. Mais une semaine, c’est la dernière limite.

Malko se tourna vers Graziella :

– Et vous ?

– J’accepte aussi, fit la jeune femme. Je prends le risque de revenir à Luanda. J’emmène Fernando Raposo. Il m’est dévoué.

– Vous ne craignez pas qu’on le repère ?

Elle secoua la tête.

– Non, aucun agent de la P.I.D.E. n’a été arrêté ici. On les a seulement licenciés. Je peux avoir besoin de lui.

– Où allez-vous aller ? demanda Malko.

La jeune femme réfléchit quelques secondes.

– J’ai encore un endroit sûr, dans le quartier Miramar. Et quelques amis.

Le prince Stephan se leva, et écrasa la main de Malko.

– Bonne chance, dit-il. J’attendrai ici jusqu’à jeudi.

Il sortit du jardin d’hiver, sans se retourner, remonta dans la Land-Rover qui démarra. Graziella Lobito l’observait avec adoration.

– Quel homme fantastique, murmura-t-elle.

C’était aussi l’avis de Malko.

– Dépêchons-nous, dit-il. Nous devons décoller dans une demi-heure.

Il avait hâte de retrouver Luanda. Maintenant qu’il avait quelque chose à faire qui lui plaisait.

Fernando Raposo s’était installé tout à l’arrière du Baron. L’air d’une olive verte. Graziella portait une perruque de cheveux noirs bouclés qui la faisait ressembler à une métisse. Elle cachait les cernes bistres de ses yeux derrière de grosses lunettes noires.

Maintenant, l’appareil descendait sur Luanda, au milieu de gros cumulus et d’une barrière d’orage. Les problèmes allaient recommencer. Malko ignorait ce qu’il allait trouver. Volontairement, il s’était abstenu de prévenir Samuel Ginger de leur arrivée. Pour éviter les “indiscrétions” du vice-consul. Il sentait Graziella Lobito tendue, inquiète, de nouveau polarisée sur sa croisade.

Son rôle à lui n’allait pas être facile non plus : la C.I.A. avait une horreur viscérale des Don Quichotte.

Les toits en tôle ondulée des *mousseques* filèrent sous les ailes du Baron. Les roues touchèrent le sol. Le pilote roula jusqu’au hangar d’*Angolair*. Chris Jones poussa une exclamation.

– La bagnole est toujours là.

La Datsun brillait au soleil. Tout semblait calme. Malko eut l’impression qu’ils étaient partis depuis une éternité. Cela ne faisait

pourtant que deux jours... Le petit avion stoppa, Fernando Raposo ouvrit la porte arrière et sauta à terre, suivi des autres passagers. Chris Jones se pencha vers le pilote, deux billets de cent dollars à la main.

– Nous avons été à Carmona. *Périod*[25].

Le jeune pilote prit les billets, acquiesça. Trop heureux d'être de retour. Chris lui faisait peur...

Un grondement assourdissant fit vibrer le hangar : le DC8 de la Varig, Rio de Janeiro, Luanda-Johannesburg décollait. Ils s'installèrent rapidement dans la Datsun. Malko se tourna vers Graziella :

– Où allez-vous ?

Elle hésita imperceptiblement, puis laissa tomber :

– 34 rua del Almirante Azelvedo Coutinho. À côté du cimetière.

La confiance était –partiellement– revenue. Tassé entre les deux gorilles, à l'arrière, Fernando Raposo n'était pas entièrement rassuré.

L'interminable colonne de taxis –presque tous des Mercedes–avançait au pas, bloquant totalement la circulation sur la *Marginale*. En silence. À chaque antenne de radio, flottait un morceau de crêpe noir. Il y avait des centaines de véhicules. Fernando Raposo, qui avait été aux nouvelles, revint encore plus verdâtre se rasseoir dans la Datsun engluée dans l'embouteillage.

– Ils ont tué deux chauffeurs de taxi avant-hier soir, en bordure du *mousseque* Rangel. À la *catane*. On les enterre maintenant.

Malko avait déposé Graziella dans une vieille villa au jardin plein de frangipaniers qui dominait tout le port de la basse ville. Dans le quartier le plus élégant de Luanda. L'ex-policier de la P.I.D.E. avait demandé à être déposé près du port. Il s'adressait maintenant à Malko d'une voix boueuse de respect, sans jamais affronter son regard.

Le building du consulat U.S. se dressait un peu plus loin. Ils allaient mettre une heure pour l'atteindre...

L'atmosphère s'était alourdie à Luanda. Des groupes de soldats portugais en armes, surveillaient le défilé avec des visages impénétrables. Les Noirs passaient en regardant ailleurs.

La Datsun s'intégra dans le défilé. Malko avait hâte de se retrouver en face de Ginger.

– Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Je ne pouvais pas agir autrement. Les Portugais m'avaient juré que l'opération ne pouvait rater... Quant à votre demande de rançon, ce n'était pas une question d'argent. La Company aurait donné dix fois pour vous ravoir. Mais

Washington ne veut pas donner un cent à l'E.S.N. J'ai pourtant plaidé votre cas...

Samuel Ginger, en dépit de ses traits burinés, avait l'air misérable et mal à l'aise. Si Malko se trouvait là, en face de lui, sous le portrait d'Henri Kissinger, ce n'était pas grâce aux efforts qu'il avait déployés.

– Je comprends, dit Malko.

Une ombre passa sur le visage las de l'Américain.

– Lorsque j'étais au Vietnam, dit-il, j'envoyais des commandos saboter le Nord-Vietnam. Au moment des négociations, il y en avait un au travail. Je devais leur envoyer un hélicoptère. On m'a interdit de le faire. Ils ont attendu deux jours. Puis, ils sont partis à pied vers la frontière laotienne. Aucun n'y est jamais parvenu.

Les deux hommes demeurèrent silencieux quelques secondes. C'était ce genre d'histoires qui unissait tous ceux de l'univers parallèle. Aucun n'était un monstre froid. Ils avaient seulement choisi un jeu aux règles impitoyables. Qui se refermaient sur eux à jamais...

Le vice-consul avait accueilli Malko plus que chaleureusement une demi-heure plus tôt. N'en croyant pas ses yeux. La disparition de Malko n'avait pas fait grand bruit. Même le meurtre de Edouarda Jardim n'avait pas ému la police de Luanda. Par contre, Samuel Ginger s'était fait taper sur les doigts pour avoir autorisé Chris Jones et Milton Brabeck à partir à la recherche de Malko.

Maintenant, c'était à ce dernier à se jeter à l'eau. Il avait raconté les péripéties de sa libération par le prince de Garlinsky-Warslaw, et mentionné le retour de Graziella Lobito. Sans aller plus loin.

– J'ai peut-être ramené la clef de notre problème, annonça Malko. Grâce au prince Stephan. Il contrôle trois mille mercenaires bien armés et apolitiques. Mon idée serait de faire aider l'UNITA par ces Katangais. Cela apporterait à l'UNITA la puissance militaire qui lui manque. Il pourrait lutter efficacement contre le M.P.L.A. Graziella Lobito assurerait leur ravitaillement avec les escudos angolais dont elle dispose. Ce qui renforcerait –par personne interposée– la position de la Company en Angola.

Un silence à couper au couteau s'installa dans le bureau. Le chef de station de la C.I.A. avait retiré ses lunettes et jouait avec. Nettement réservé... Il fit la moue.

– D'un côté, vous tombez bien. Ce matin j'ai envoyé un long télégramme mettant en garde Washington contre l'emprise croissante du M.P.L.A. à Luanda et à Cabinda. Le rapprochement avec l'UNITA reste l'objectif n°1 de votre présence ici. Mais ils sont très nerveux. Il y a eu des changements dans les directorats. De nouvelles consignes. Pas d'ingérence directe. Beaucoup de prudence... Par exemple, j'ai reçu l'ordre de faire rentrer Milton Brabeck et Chris Jones dès que possible.

– Donc, ce n'est pas possible, fit Malko, déçu. Dommage parce que

Graziella bloquera nos négociations avec l'UNITA grâce à la lettre que vous n'avez pas pu récupérer.

Le vice-consul ne releva pas cette énorme pierre dans son jardin.

– Je vais quand même soumettre votre plan, dit-il. Mais tout cela est très délicat.

C'était une litote.

– Ils feraient bien de se décider vite, dit Malko. Parce que Graziella Lobito est aux abois. Et elle a toujours la lettre.

Le vice-consul leva les yeux et demanda, d'un ton parfaitement naturel.

– Vous savez où elle se trouve ?

– Non, dit Malko. Elle me contactera.

L'Américain n'insista pas. Convaincu ou non.

– On ne peut pas forcer la main à l'UNITA, remarqua-t-il.

– Je crois qu'il l'acceptera, dit Malko, si on ne l'assortit pas de conditions politiques irréalistes.

– Il risque de nous manger dans la main et de bouffer les doigts ensuite, remarqua Samuel Ginger.

– Écoutez, dit Malko. Je sais que la Company ne veut pas laisser tomber l'Angola.

– Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, dit l'Américain. Et prévenir les Portugais que vous avez réapparu. Que c'était un malentendu.

– Ils vont avaler ça ?

– Ils s'en foutent.

L'Angola se décomposait. Dans quelques mois, les Noirs seraient au pouvoir. Alors... Malko se leva.

– Je compte sur vous, dit-il.

Samuel Ginger lui jeta un regard en dessous.

– Ma parole, vous travaillez pour la Company ou pour les excités de l'E.S.N. ?

– Pour l'honneur, jeta Malko en souriant, avant de refermer la porte.

Malko appuya longuement sur la sonnette, le cœur dans la gorge. Et si Graziella avait filé ? Si elle lui avait menti ? Il aurait dû faire surveiller la villa par Chris et Milton.

La porte s'entrebâilla sur un jeune garçon. Sans un mot, il fit entrer Malko. Cela sentait le renfermé. Graziella Lobito était assise dans le living-room en compagnie du sosie de Yul Brynner. Un Blanc au crâne rasé et aux yeux intelligents, l'air plus russe que méditerranéen. La jeune femme avait conservé sa perruque. Elle se leva pour accueillir Malko.

– Je vous présente le commandant Henrique Rodriguez, dit-elle.

Malko serra la main de l'officier. Ainsi, c'était l'autre pilier de l'E.S.N.

– Il est au courant de tout, dit-elle simplement. Je lui ai demandé de venir pour me rendre la lettre que je lui avais confiée. Puisque je suis de retour à Luanda...

Malko se sentit réchauffé. Elle jouait le jeu.

– Je crois que cette lettre sera vitale pour les négociations, dit-il. Je viens de transmettre à Washington la proposition dont nous avons discuté. Nous aurons la réponse très vite.

Le commandant Rodriguez caressa son crâne nu.

– Ne lâche pas la proie pour l'ombre, *Binhina* [26], dit-il doucement.

Malko sentit instantanément qu'il était contre. Il observa le Portugais. Il ne ressemblait pas du tout à un soldat perdu, avec un regard vif, sans cesse en mouvement, et, surtout, une espèce de froideur presque palpable, peu courante chez les fanatiques.

– Je crois qu'il ne reste pas beaucoup de possibilités à Miss Lobito, remarqua-t-il.

Yul Brynner hocha la tête.

– Il ne faut pas se décourager. Beaucoup de mes camarades sont prêts à aider l'E.S.N. À condition qu'il ne s'allie pas à l'UNITA. Qu'il reste un mouvement blanc.

Graziella posa doucement la main sur son bras.

– Je comprends ce que tu ressens, Henrique. Mais il faut être raisonnable. Tu sais bien que nous avons besoin d'une aide extérieure. Tu as apporté la lettre ?

– Oui, dit Henrique Rodriguez.

Mais il ne la donna pas. La tension était montée imperceptiblement dans la pièce. Malko sentait que l'officier contenait sa colère. Qu'il n'était pas d'accord avec Graziella. Pourtant, il n'avait pas l'air brisé. Seulement, exaspéré et inquiet.

Comme à regret, il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit une enveloppe marron qu'il tendit à Graziella :

– Tiens.

Elle la prit, la retourna et s'immobilisa, blême : le cachet de cire avait été brisé.

Le sang s'était retiré du visage de Graziella Lobito.

– Qui l'a ouverte ? souffla-t-elle. Qui ?

– Moi, fit Henrique Rodriguez avec un sourire un peu forcé. Personne d'autre n'en a vu le contenu.

– Mais... Pourquoi ?

– Je voulais être certain que Ted Cassidy ne nous avait pas trompés. Je n'ai jamais eu confiance en lui. Il pouvait nous avoir remis n'importe quoi et avoir gardé les vrais documents.

Les traits de la jeune femme se détendirent brusquement. Un sourire pâle fit place à la tension.

– C'est vrai. Tu penses à tout. Et alors ?

– C'est bien la réponse du président de l'UNITA à la C.I.A., affirma le commandant Rodriguez. Un document accablant. Fais-y bien attention. Je dois partir maintenant.

Il se leva, étreignit Graziella, serra la main de Malko sans enthousiasme. Elle le raccompagna. Lorsqu'elle revint, Malko lui demanda.

– Vous êtes sûre de lui ?

Elle se rassit près de lui, l'enveloppe toujours à la main.

– Bien sûr ! Henrique déteste les communistes. Il a été un des premiers à se rallier à l'E.S.N. Il nous a même procuré des armes volées dans un dépôt de la P.I.D.E./D.G.S. Il a caché des camarades recherchés par la Sécurité Militaire.

Elle jouait avec l'enveloppe. Finalement, elle alla à un petit secrétaire, y prit un bâton de cire, craqua une allumette et refit le cachet de cire. Sans même avoir rouvert l'enveloppe. Malko prit le taureau par les cornes :

– Graziella, je voudrais que vous me laissiez cette enveloppe. Je vous donne ma parole d'honneur que je vous la rendrai si l'affaire ne se conclut pas... Je ne suis pas tranquille de la savoir en votre possession.

Elle leva sur lui de sombres yeux noirs.

– Un agent secret n'a pas de parole. Pas d'honneur non plus. Je vous la donnerai en temps voulu.

Il rougit sous l'insulte. Puis se souvint du rendez-vous piège. Graziella avait des raisons de se méfier. D'ailleurs, elle ajouta d'une voix plus douce :

– Je ne voulais pas vous blesser, dit-elle. Je vous prie de m'excuser. J'ai un coffre-fort ici, dont je suis la seule à avoir la combinaison.

– Pouvez-vous sortir pour dîner ? demanda-t-il.

Elle réfléchit quelques secondes.

– Pas en ville. Mais nous pouvons nous retrouver à l'hôtel *Costa del*

Sol. C'est à une dizaine de kilomètres sur la route côtière.

Malko se leva.

– À tout à l'heure. Faites attention.

Elle lui sourit. Sans joie. En redescendant vers le *Tropico* où les gorilles étaient en train de se décrasser, il se dit que les dés étaient jetés. La décision ne dépendait plus de lui... Il pensa avec attendrissement à « l'homme qui ne se chauffait qu'au bout des seins des femmes ».

Pourvu que ça marche !

Ses brûlures du dos n'étaient plus qu'une tache rose. La peau s'était cicatrisée avec une rapidité prodigieuse.

Plus sinistre que le *Costa del Sol*, c'était impossible. L'immense salle à manger ressemblait à un reposoir. Même la langouste paraissait en carton. Graziella Lobito avait bien choisi sa cachette. Affublée de sa perruque, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, elle semblait lasse, tendue, au bord du découragement :

– Le M.P.L.A. fait régner la terreur à Luanda, dit-elle. J'ai appris que le *mousseque* Golfo est déjà organisé selon le système communiste. Avec dénonciations, endoctrinement politique obligatoire, discipline et extermination des ennemis de classe. Ils ont chassé tous les petits commerçants blancs. Ceux qui ne veulent pas partir, ils les tuent.

Chris Jones et Milton Brabeck hochèrent tristement la tête. Pour eux, détente ou pas, le communisme était toujours l'antéchrist. Graziella Lobito leur devenait sympathique.

Ils finirent de dîner, reprirent la route de Luanda. Malko déposa la jeune femme devant sa villa cossue. Il avait encore à faire. Les gorilles partirent se coucher. Le bar du *Tropico* était toujours aussi plein. À l'hôtel, personne ne s'était soucié de son absence. Du moment que la chambre était payée...

Mike Corral l'attendait en sirotant un cognac De Lagrange.

Il serra longuement la main de Malko.

– Content que vous vous en soyez tiré. Vos amis étaient salement inquiets. Si je n'avais pas eu une panne de bagnole, je partais à votre recherche aussi...

Un ange passa et s'enfuit, rouge de honte, brandissant le sixième commandement.

– C'était un malentendu, dit froidement Malko. Je n'ai pas été kidnappé. Seulement emmené à un rendez-vous.

À menteur, menteur et demi.

L'Anglais fit tourner son Gaston de Lagrange d'un air perplexe.

– Le meurtre de Edouarda, ce n'était pas un malentendu. Et le type

blond qui... (Il se tut, haussa les épaules.) Après tout, ce n'est pas mon problème. Vous êtes là, c'est le principal. Pourquoi vouliez-vous me voir ?

– Pour vous faire gagner de l'argent, dit Malko.

Mike Corral ne sauta pas en l'air de joie.

– Vos copains aussi voulaient me faire gagner de l'argent, dit-il. En m'emmenant au casse-pipe.

– Bonsoir, fit la voix chaude de Rosa la Brésilienne.

Son sourire aurait arraché un baquet de sperme à un centenaire. Elle était modestement moulée dans une robe de jersey. Mais c'étaient ses yeux qui étaient les plus indécents. Elle se jeta sur Malko.

– Bienvenue à Luanda.

Il entendit distinctement grincer les dents de Mike Corral et se hâta de repousser la volcanique Brésilienne. L'Anglais grommela :

– Va nous attendre à la maison. On cause.

Dépitée, Rosa traversa le bar, en roulant de la croupe et se retourna pour adresser à Malko un sourire plein de sous-entendus.

– J'ai besoin d'entrer en contact avec Simbili, dit-il. Je voudrais que vous serviez d'intermédiaire.

Mike Corral fit claquer sa langue et ricana :

– Vous avez toujours le mot pour rire ! Le commando F, du M.P.L.A. est arrivé à Luanda, avec cette salope de Belmiro Chiral. Avec comme objectif d'avoir liquidé totalement l'UNITA pour la prochaine visite de leur patron. Ils ont même des mortiers. Ils sont venus rafaler l'appartement de Simbili qui a disparu. Il se planque dans le *mousseque* Rangel. Avec quelques partisans.

– Justement, renchérit Malko. C'est le moment. J'ai de l'aide pour lui. Vous êtes neutre. Je vous donnerai mille dollars si vous m'organisez un rendez-vous avec Joseph Simbili. Vite.

– Ouais, fit Mike Corral. Je veux bien essayer. Vous restez à Luanda ?

– Oui.

– Je vous donnerai des nouvelles demain ou après-demain. Je connais un type qui vit dans le *mousseque* Marsal. Il sait beaucoup de choses.

Malko descendit avec lui prendre sa clef. Un équipage d'Air Zaïre, noir comme du charbon, attendait avec résignation que la navette vienne les chercher. C'était un jour faste : l'avion de Kinshassa n'avait que sept heures de retard.

Malko regarda Mike Corral s'éloigner à pied. Rosa allait être déçue de le voir revenir seul.

Mais les affaires passaient avant les joies de l'épiderme.

Malko se réveilla en sursaut. Des coups ébranlaient sa porte. Il se leva.

– C'est moi, fit la voix de Chris Jones.

Malko ouvrit. L'air gourmand, Chris Jones pénétra dans la chambre. S'attendant visiblement à trouver une créature de stupre dans le lit de Malko. Déçu, il annonça :

– Le camarade Samuel vous attend de toute urgence au consulat. On en arrive. Il est onze heures et demie. Et il a l'air impatient. Alors, si vous voulez avoir de l'avancement... Dites, après prince, qu'est-ce qu'on peut devenir ?

– Roi, dit Malko. Et c'est très mal vu en ce moment. Les derniers ont un mal fou à finir leur prestation.

Samuel Ginger avait les yeux froids derrière ses lunettes, une chemise à laquelle ne manquait aucun bouton et son air des grands jours.

– La réponse est arrivée tout à l'heure, dit-il.

– Alors ?

L'Américain prit son temps puis laissa tomber :

– C'est « oui ». Sous certaines conditions.

– Lesquelles ?

– D'abord, Miss Lobito doit disparaître complètement de la scène politique après avoir dissous officiellement l'E.S.N. Ensuite, vous devez avoir l'accord écrit de Sawimbi. Puis ce prince polonais doit accepter auprès de lui la présence de conseillers que nous désignerons et s'engager pratiquement à ne pas allumer une cigarette sans l'autorisation écrite de David Wise.

Malko pensa au caractère de Stephan de Garlinsky-Warslaw. Les conseillers allaient avoir des moments difficiles...

– Bien entendu, ajouta suavement l'Américain, tout cet accord ne commencera qu'une fois la fameuse lettre à l'abri dans mon coffre-fort.

– Vous ne voulez pas que je mette un peu d'argent personnel ? demanda Malko ironiquement.

Samuel Ginger ôta ses lunettes :

– Rien ne vous force à vous embarquer dans cette galère. Vous pouvez vous contenter de négocier avec l'UNITA. Et envoyer au diable votre prince polonais et votre excitée.

– Je sais, dit Malko. Mais je ne le ferai pas. Je vais transmettre votre proposition.

– Bonne chance, fit l'Américain.

Graziella Lobito devait l'attendre car la porte de la villa s'ouvrit immédiatement. Elle avait les cheveux tirés, l'air épuisé. Malko n'eut pas le cœur de la torturer.

– Ils acceptent, dit-il.

Elle se jeta dans ses bras, resta un long moment serrée contre lui. Chastement.

– Attention, avertit Malko, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Il lui expliqua tout ce qu'on attendait d'elle. La jeune femme acquiesça :

– Je fais le nécessaire aujourd'hui même. Puis je repars. Rassurer Stephan. En attendant que vous ayez la réponse de l'UNITA.

Elle sortit de la pièce et réapparut au bout de cinq minutes, tenant l'enveloppe cachetée à la cire.

– Voilà, dit-elle.

Malgré tout, sa voix tremblait un peu. Malko prit l'enveloppe. Pour laquelle trois personnes étaient mortes. Len Post, Edouarda, Ted Cassidy. Sans compter le Noir abattu par Chris Jones.

– Graziella, dit-il, vous savez que vous prenez un risque. Si l'UNITA refuse, vous ne reverrez jamais ce document.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

– Je sais, dit-elle. Mais vous êtes mon seul espoir. Je croyais que c'était facile de changer le cours de la politique, parce que je m'étais battue dans la jungle avec mes commandos. Je sais que je me suis attaquée à une tâche insurmontable... Que sauf un miracle, mon pays est perdu. Vous êtes ce miracle.

Ému, il mit l'enveloppe dans sa poche.

– Dites au prince Stephan que j'espère le revoir bientôt.

Elle hocha la tête, incapable de parler et le raccompagna jusqu'à la porte. C'était à Malko de jouer.

– Je vous appellerai par radio à la *fazenda*, dit-il. Avant la fin de la semaine. Je repartirai là-bas demain.

Elle referma la porte. La lettre du président de l'UNITA à la C.I.A. brûlait la poche de Malko. Il fonda au consulat U.S. Samuel Ginger était absent. Il s'assura que sa secrétaire enfermait l'enveloppe dans le coffre du consulat et repartit au *Tropico*, l'âme en paix. Regrettant de ne pas avoir invité Graziella à dîner.

Il trouva Chris et Milton, dans le hall de l'hôtel, en train d'échanger leurs bons dollars contre des horreurs en malachite et en ivoire. Heureux comme des enfants.

– Venez, dit-il, je vous offre votre dernière langouste angolaise, ce soir.

– Espérons qu'on terminera tranquillement le dîner, dit finement Milton, toujours pessimiste.

Pour une fois, Mike Corral ne trônait pas au bar du premier, envahi de barbouzes diverses. Il devait ratisser les *mousseques*, à la recherche de Joseph Simbili.

Malko se réveilla avec la désagréable impression d'avoir un marteau-piqueur dans l'oreille gauche. Le *vinho verde* n'était pas aussi inoffensif qu'on voulait bien le dire...

Les gorilles devaient être en train de faire leurs bagages. Il restait seul à Luanda. Espérant que Mike Corral ne le mènerait pas en bateau.

On frappa à la porte.

– Qu'est-ce que c'est ? cria Malko.

– *O matabish* [27].

Le petit déjeuner. Malko s'enroula dans une serviette de plage et alla ouvrir.

Un Noir au visage rond se tenait devant la porte, un plateau en équilibre sur la main droite. Malko allait s'effacer pour le laisser entrer quand une petite lumière rouge s'alluma dans son cerveau. L'homme n'avait pas de cravate.

Le Noir s'aperçut de son hésitation.

D'un geste sec, il se débarrassa du plateau, découvrant la main droite autour de la crosse d'un Star 11,43.

L'explosion assourdit Malko, le souffle lui brûla le visage, la balle s'enfonça dans le montant de la porte, arrachant un gros morceau de bois. Le tueur au visage rond allongea le bras, visant Malko à bout portant, cette fois, bien assuré sur ses pieds.

Malko se jeta sur la gauche au moment où le tueur appuyait pour la seconde fois sur la détente de son arme. La détonation était si proche qu'il eut l'impression qu'elle se produisait à l'intérieur de son crâne. La balle le frôla, traversa la chambre et alla briser une vitre.

La troisième balle frôla le cuir chevelu de Malko avant de se perdre dans le plafond. Malko prit un risque désespéré. Se retournant, il plongea vers le lit où se trouvait sa propre arme. Au risque de prendre une balle dans le dos.

Il y eut une détonation assourdissante derrière lui. Un cri et un bruit de chute au moment où il saisissait son pistolet extra-plat. Il se retourna, l'arme au poing.

Le Noir au visage rond était étalé sur le ventre dans l'entrée, la moitié du crâne près de la corbeille à papiers. Chris Jones se découpait dans l'entrée, son .44 Magnum au poing. Il avança dans la chambre, enjambant le cadavre.

– J'étais presque dans l'ascenseur quand j'ai entendu le premier coup, dit le gorille. Vous avez eu de la chance que ce type tire comme un pied.

Le cœur de Malko battait encore la chamade. Il revoyait tous les gestes du tueur comme un film au ralenti. Oui, il avait eu beaucoup de chance. Ses tympans retentissaient encore des coups de feu. L'acre odeur de la cordite flottait dans la chambre, mêlée à celle, fade, du sang répandu. La balle du .44 avait foudroyé le Noir, lui pulvérisant le cervelet. Malko se revît, essayant d'éviter les balles, de deviner où le tueur allait viser. Il avait agi dans un état second, sans réfléchir.

– Je me demande si on ne devrait pas défaire nos valises, dit Chris Jones en rentrant son pistolet.

Il y eut des cris et des appels dans le couloir et la tête crépue d'une femme de chambre apparut à la porte. Elle poussa un cri aigu en voyant le cadavre du Noir.

Le cirque commençait.

Samuel Ginger attira Malko dans un coin, l'air soucieux.

– Ce type avait sur lui une carte du M.P.L.A., dit-il. On dirait que quelqu'un a manqué de discrétion.

C'était aussi l'avis de Malko. Ils sortaient du quartier général de la police.

Chris Jones avait dû faire une longue déposition, plaidant la légitime défense. Sans les relations de Samuel Ginger à la Junte, cela se serait passé beaucoup plus mal. Mais personne n'avait envie de donner trop

de publicité à l'affaire. Le vice-consul avait fait très justement remarquer aux Portugais que Malko était banquier. Que l'incident risquait d'en effrayer d'autres. Le fait que le tueur ait été abattu simplifiait bien les choses.

Après tout la situation était loin d'être normale en Angola. Ce qui expliquait qu'un joueur de basket se promène avec un .44 Magnum.

Le vice-consul avait dû moralement tordre quelques bras de plus pour faire absoudre l'Américain. Mais il ne restait pas grand-chose de sa couverture. Comme les Portugais voulaient l'expulser, Samuel Ginger avait obtenu qu'il reste quelques jours de plus à Luanda. Pour les besoins de l'enquête.

Malko n'arrivait pas à effacer de sa mémoire l'image du gros Star brandi contre son visage, l'explosion assourdissante, la peur viscérale devant la mort. La sueur sur le visage du tueur et l'odeur aigre de son cadavre...

Les femmes de ménage avaient nettoyé le sang et la cervelle de la moquette de la chambre, sans arriver à ôter l'odeur. Mais Malko était sûr que ce n'était qu'une première tentative.

Qui l'avait trahi ?

La liste des noms n'était pas longue. Graziella Lobito, Henrique Rodriguez, Mike Corral.

C'était l'Anglais le plus probable.

Samuel Ginger observait Malko, le front plissé.

– Soyez prudent, conseilla-t-il. Luanda est pratiquement livrée au M.P.L.A. Personne ne peut vous protéger efficacement. Tous les jours il y a des meurtres que l'on n'essaie même pas d'éclaircir.

– Si je peux conserver Chris Jones et Milton Brabeck, suggéra Malko, ma sécurité rapprochée sera assurée.

Le vice-consul approuva chaleureusement :

– Je le prends sur moi. D'ailleurs, lorsqu'ils sauront ce qui s'est produit, ils seront d'accord.

La Chrysler Imperial des diplomates était arrivée devant le *Tropico*. Le portier enturbanné ne put s'empêcher de regarder les trois étrangers avec insistance. Tout l'hôtel était au courant de l'incident du matin.

– On va rester encore longtemps dans ce bled pourri, demanda Chris Jones. Moi, j'en ai ras le bol des nègres.

Milton Brabeck ricana dans son dos.

– T'as hâte de retourner à Washington ? Y en a encore plus. Et ceux-là, tu les nourris.

– Nous allons chez Mike Corral, dit Malko. Si Chris est gentil, je lui laisserai peut-être griller un peu sa barbe. Pour l'aider à être sincère.

Mike Corral traversa la rua do Brazil, tenant Rosa par la main, se dirigeant vers l'énorme *mousseque* Rangel, qui s'étalait à gauche de la large avenue.

À deux cents mètres se dressaient les bâtiments vieillots de l'hôpital São Paulo. On se trouvait à moins de deux kilomètres du *Tropico* mais, déjà, aucun Blanc ne s'aventurait dans le coin la nuit tombée.

Des marchands ambulants avaient étalé des fripes à même le sol.

L'Anglais avait garé sa Land-Rover sur l'aire d'une station service, en face du *mousseque*. Les ruelles du *mousseque* Rangel grouillaient de Noirs. C'était un des plus grands de Luanda. Les affiches noires et rouges du M.P.L.A. étaient placardées sur tous les murs. Mike Corral et Rosa se mêlèrent aux badauds qui entouraient les fripiers.

Un jeune Noir au regard insolent frôla Rosa avec une expression à la fois envieuse et haineuse. Elle s'était pourtant enveloppée d'un vieux jeans et d'une blouse sans forme, les cheveux attachés avec un élastique. Pas de maquillage.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Rosa.

– On attend Agostino, dit Mike Corral.

– Tu as confiance en ce type-là ?

Agostino vivait dans le *mousseque* Marsal. De l'exploitation d'une demi-douzaine de filles et du trafic de diamants.

– Je lui ai acheté assez de diamants, grommela l'Anglais. Tiens, le voilà.

Un jeune Noir, aux longs cils, frisé comme un mouton, à la mâchoire de travers, très élégant dans une chemise bariolée et un pantalon moulant se dirigeait vers eux. Il serra la main de l'Anglais, sourit à Rosa.

– Alors ? demanda Mike Corral.

Agostino parla presque sans bouger ses grosses lèvres.

– J crois bien que je sais, pat'on. C'est dans le coin.

– On y va ?

Le jeune Noir loucha sur Rosa.

– Pourquoi tu as amené ta femme ? On ne sait pas, avec ces noi's là.

Mike grommela nerveusement.

– Qu'est-ce que ça peut foutre ? Y vont pas la violer. C'est pas la première fois qu'elle va dans un *mousseque*.

Mike ne craignait pas les Noirs. Il vivait en Afrique depuis longtemps, parlait le kibundu et l'ubundu. Agostino n'insista pas.

– Une voiture va nous emmener, dit-il. Il ne faut pas y aller à pied. Venez.

Ils le suivirent. Une Packard qui avait été verte et que, dans n'importe quel autre pays, on aurait mis dans un musée stationnait au coin de la ruelle. Trois vitres avaient été remplacées par du bois et il y

avait des trous de rouille gros comme le poing dans la carrosserie. Pourtant, le jeune Noir qui tenait le volant reluisait de fierté. Les voitures étaient rares dans les *mousseques*.

Mike et Rosa s'entassèrent à l'arrière, et la Packard démarra dans un bruit de locomotive. Un gosse pieds nus courut derrière, glapissant :

– *Brancos para Rua* [28] !

Pas bon signe.

La Packard se rua à 30 à l'heure, fendant la foule qui se pressait dans les ruelles. Rosa sentait son angoisse augmenter, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de l'asphalte. Même les Portugais de l'armée ne s'aventuraient plus dans ce dédale puant. Ils aperçurent trois Noirs, le Kalashnikov en bandoulière, veillant sur une permanence M.P.L.A.

Un peu plus loin des gosses jouaient dans les ruines d'une boutique brûlée. Une Noire pilait du mil au milieu d'un essaim de gosses.

Rosa était recroquevillée entre Agostino et Mike. Ce dernier lui tapota la main.

– Agostino, explique-lui que ce n'est pas dangereux. Le Noir sourit.

– Non, non, pas danger.

Ils se trouvaient au cœur du *mousseque*. Il commençait à pleuvoir. La Packard ralentit.

Agostino tendit la main vers une baraque en tôle ondulée :

– C'est là qu'il est, Joseph, pat'on.

La Packard stoppa. Mike ouvrit la portière et descendit. Rosa le suivit et fonça vers la baraque. L'Anglais s'arrêta, réalisant tout à coup quelque chose de troublant : il aurait dû y avoir des dizaines de petits Noirs autour de la voiture, en train de la toucher, de mendier, de piailler. Or, il n'y avait personne. La ruelle était vide, comme si un cordon invisible interdisait son entrée. Mike Corral, avec son expérience de l'Afrique, sentait ces choses-là. Il rappela la Brésilienne :

– Rosa, viens ici.

Mais Rosa poussait déjà la porte de la baraque. Pressée de se retrouver en sécurité.

Fernando Raposo se faisait tout petit dans un coin du living. Une olive dans un bocal. L'ex-policier de la P.I.D.E. était vraiment l'image vivante de l'ignominie. Les mains croisées sur les genoux, les dents de carnassier légèrement visibles, les yeux baissés, il écoutait leur conversation. Tout à coup, il se tortilla sur sa chaise. Malko venait de mentionner le *mousseque* Rangel. À propos de Joseph Simbili.

– Mike Corral s'est évanoui dans la nature, comme la dernière fois, expliquait-il. Je crains qu'il ne nous ait trahi. Il faudrait quelqu'un d'autre.

– Je connais bien le *mousseque* Rangel, dit-il d’une voix douce. Si vous voulez, je peux me renseigner sur ce Joseph Simbili.

Et pour cause. L’ancienne prison de la P.I.D.E. se trouvait à côté de l’hôpital São Paulo.

– D’accord, fit Malko, surmontant son dégoût. Le plus vite sera le mieux.

L’ex-policier sortit aussitôt de la pièce. Dès qu’ils furent seuls, Malko se rapprocha de Graziella Lobito :

– Celui qui a tiré sur moi ce matin avait été averti, dit-il.

Elle rougit violemment et demanda d’une voix mal assurée :

– Vous me soupçonnez ?

– Non.

Elle soupira profondément.

– Merci.

– Je soupçonne Mike Corral, dit Malko.

– Revenez ici ce soir, conseilla Graziella Lobito. Je suis sûre que Fernando aura du nouveau.

Malko lui baisa la main et s’en alla.

Dans la Datsun, les deux gorilles cuisaient doucement dans leur jus...

– On retourne chez Mike Corral, dit Malko.

Belmiro Chiral jouait avec les bagues de verroterie qui ornaient tous les doigts de sa main gauche. Son seul luxe.

Ses ennemis affirmaient que sa mère avait fauté avec un crocodile. À cause de ses yeux globuleux, perpétuellement morts, toujours aux aguets. Mais sa maman avait dû également avoir quelques bontés pour des reptiles.

Le corps athlétique de Belmiro Chiral semblait ne pas avoir d’os, tant il était souple. En dépit de ses yeux globuleux, Belmiro était beau avec son faciès plat, ses dents régulières, son nez fin. Même avec le béret qui ne le quittait jamais. Pas plus que son Kalashnikov et son Star. Du temps de l’ancien régime, l’armée portugaise avait mis la tête de Belmiro Chiral à prix pour dix mille escudos, ce qui était une somme considérable.

On ne l’avait jamais pris. Une fois, encerclé dans un village, il avait fui en tuant quatorze Portugais. Poursuivi par un hélicoptère. Depuis le 25 avril, il avait quitté la brousse pour venir s’installer à Luanda. Toujours escorté d’une douzaine de gardes du corps. Il avait appris à lire, tout seul, et à écrire. Personne ne savait ce qu’il pensait vraiment, ni ce qu’il aimait. À part tuer et torturer.

Sa cruauté, personne ne la lui avait léguée. Il faisait peur même à ses

compagnons. Une fois, ils l'avaient vu torturer un « commando » portugais pendant trois jours d'affilée. Avec une termitière et un poignard. Pratiquant des incisions avec son poignard pour permettre aux bestioles de s'infiltrer sous la peau...

Personne n'avait été surpris lorsque le comité directeur du M.P.L.A. l'avait nommé à la tête du « commando F », l'unité de police intérieure, chargée d'éliminer les traîtres et les ennemis politiques... Tapi dans les *mousseques* qui cernaient Luanda, il s'était attaqué à l'UNITA avec une férocité incroyable. Liquidant des familles entières. Il avait abattu une fois une petite fille de cinq ans qui fuyait avec sa poupée.

Un autre jour, Belmiro Chiral avait vu un gosse de six ans qui déchirait une affiche du M.P.L.A.

Calmement, il avait pris la main du gosse et l'avait coupée d'un coup de *catane*.

Personne ne l'avait jamais vu avec une femme. Et pourtant, il fascinait les jeunes militantes du M.P.L.A. qui venaient tourner autour de lui. C'était l'ange exterminateur. Il savait que son travail terminé, on le récompenserait d'une rafale... Les hommes comme lui étaient trop dangereux en temps de paix. Mais la paix était encore loin en Angola.

Il prêta l'oreille : son ouïe exercée avait perçu un bruit de moteur. L'attente était un état naturel chez lui. Il avait passé des centaines d'heures en embuscade, sans bouger, sans parler, sans manger.

Quatre de ses hommes étaient assis par terre contre le mur, leurs armes entre les jambes. Des Kibundus, comme lui. Le hangar abritait un atelier de menuiserie, maintenant désert. Son propriétaire –un Blanc– avait été abattu par le M.P.L.A. Les machines, dans la pénombre, ressemblaient à de grosses bêtes tapies.

Il y eut un bruit de portières à l'extérieur. Lentement, Belmiro Chiral se releva, glissant le long de la cloison comme un serpent. Quand la porte s'ouvrit, il était debout, le Kalashnikov coincé sous le bras, prêt à tirer. La fille l'aperçut, hurla, voulut faire demi-tour.

Belmiro Chiral l'attrapa à la volée par les cheveux, la jeta en direction de ses hommes.

Un Blanc barbu surgit derrière elle et s'arrêta net. Fixant aux pieds du Noir un paquet de sang figé et de chairs éclatées, les mains liées derrière le dos, les yeux crevés. Ce qui restait de Joseph Simbili. Seul son ongle démesurément long avait été épargné.

Le Blanc blêmit et se tourna vers un Noir filiforme qui venait d'entrer derrière lui.

– Agostino, tu es une ordure, dit-il.

– Tu avais demandé qu'on te conduise à Joseph Simbili, dit Belmiro Chiral d'une voix moqueuse. C'est fait.

Agostino n'insista pas, tourna les talons et s'enfuit sans un regard pour Mike Corral.

Rosa sanglotait hystériquement. On la remit debout, et elle se précipita dans les bras de Mike Corral. L'Anglais essayait de ne pas s'affoler. Il connaissait le goût des Africains pour la mise en scène. Après tout, il n'était qu'un intermédiaire. Chiral lui lança en portugais :

– Tu sais qui je suis ?

Mike Corral secoua lentement la tête.

– Non.

– Belmiro Chiral, c'est un nom qui te dit quelque chose ?

Mike essaya de ne pas montrer sa peur. Il avait reconnu le Noir au premier coup d'œil. Il n'y en avait pas deux comme lui : la taille, le béret, les yeux globuleux et cruels, l'assurance.

– Oui, dit-il.

– Tu as entendu parler de moi ? demanda ironiquement le Noir.

C'était les rôles renversés. Belmiro Chiral tutoyait le Blanc, et ce dernier, respectueusement, lui disait « vous ». Mike Corral sentait trembler Rosa contre lui.

– Ce ne sont pas mes affaires, dit-il.

Belmiro Chiral avança un peu. Sans préavis, il balaya le visage de l'Anglais avec le lourd canon du Kalashnikov. Mike Corral vacilla avec un cri. Rosa hurla, se rua vers la porte. Un des Noirs lui fit un croche-pied et la ceintura, sans changer d'expression.

À travers les larmes et le sang qui coulaient sur son visage, Mike Corral entendit Belmiro Chiral dire :

– Ce sont mes affaires. Tu n'avais pas rendez-vous avec ce traître de Simbili ? Il se croyait invulnérable.

Il eut un ricanement plein de dérision et envoya un coup de botte dans le cadavre.

Mike Corral essayait de ne pas céder à la panique. Surtout ne pas provoquer son adversaire. Il connaissait la susceptibilité des Noirs.

– Écoutez, fit-il d'un ton geignard, à moitié feint. On m'a demandé d'arranger un rendez-vous. Je l'ai fait, j'ai besoin d'argent.

– Tu ne sais pas que Simbili est un traître ? Que tous les gens de l'UNITA sont des salauds...

Mike geignit.

– Je ne fais pas de politique.

Chiral se redressa, avec un rictus mauvais.

– Eh bien, tu vas en faire...

À toute volée, il le gifla. Mike Corral gémit comme un chien et bredouilla des supplications ; le premier choc l'avait assommé. Belmiro Chiral le gifla de nouveau. Il n'essaya même pas de se protéger. Le Noir lui envoya un coup de crosse dans les côtes.

L'Anglais se laissa tomber à genoux, essaya de s'accrocher aux jambes de Belmiro Chiral, bredouillant des supplications. Rosa hurlait sans discontinuer.

Avec une mimique dégoûtée, Belmiro Chiral s'écarta de l'Anglais et jeta un ordre. Deux de ses hommes prirent les poignets de Mike Corral et les tordirent derrière son dos avant de les attacher avec une fine cordelette.

Tout à coup, Rosa se jeta sur Belmiro Chiral, sanglotant, suppliant.

Belmiro Chiral enveloppa d'un regard sans expression la jeune Brésilienne.

– Tu n'as rien à craindre.

Les hommes de Belmiro Chiral forcèrent Mike Corral à se mettre debout, puis l'entraînèrent vers le fond de l'atelier. L'odeur de la sciure de bois lui piqua les narines.

– Qu'est-ce que vous allez lui faire ? gémit Rosa.

Belmiro Chiral ne répondit pas. Le silence était si pesant que Rosa poussa un hurlement et se précipita vers la porte. Un des Noirs l'attrapa par sa robe qui se déchira, libérant la peau bronzée. Posément, le Noir qui tenait Rosa lui arracha son soutien-gorge.

Malko commanda une seconde bière. Mike Corral avait plus d'une heure de retard. Chez lui, il n'y avait personne. La nuit était tombée.

Les sept coups de sept heures sonnèrent. Malko posa deux cents escudos sur le comptoir et se leva.

– Il ne viendra plus, dit-il. Allons là-bas.

Chris et Milton lui emboîtèrent le pas. À cause de la circulation, ils mirent près d'une demi-heure pour parvenir à la villa où se cachait Graziella Lobito. Dès qu'il entra Malko sentit que quelque chose ne tournait pas rond. La jeune femme lui dit d'entrer.

Elle vint tout de suite vers Malko :

– Joseph Simbili est mort. Fernando s'est renseigné, dit-elle. Hier les hommes du commando F ont promené son corps dans le *mousseque* Rangel.

Malko sentit son sang se transformer en plomb. La trahison de Mike Corral avait été plus loin qu'il ne l'avait pensé.

– Qui vous a dit cela ? demanda-t-il à l'ex-policier.

Fernando Raposo hocha la tête :

– Des gens sûrs, Senhor. Ils ont vu eux-mêmes, le corps. Il doit être toujours dans le *mousseque*.

– Je veux aller là-bas, dit Malko.

– Il fait nuit, c'est impossible, fit Graziella.

– Tant pis, dit Malko, je suis sûr que Mike Corral se cache par là-bas.

Je veux le retrouver.

Devant son insistance, Graziella Lobito et Raposo se levèrent. À cinq ils s'entassèrent dans la Datsun. Ils mirent vingt minutes à gagner la rua do Brazil.

– C'est par là, indiqua Fernando Raposo.

Il montrait une vaste zone sombre, sur la gauche de l'avenue à deux voies.

Tout à coup, Malko freina brusquement.

– Bon sang ! La voiture de Corral.

Il stoppa et fit marche arrière jusqu'à une station Shell qu'ils venaient de dépasser et stoppa près des pompes. Impossible de ne pas reconnaître la vieille Land-Rover au pare-brise fendu. Il en fit le tour sans rien apprendre. Fernando Raposo était parti interroger l'employé de la station.

– Il ne sait rien, dit-il en revenant. La voiture est là depuis plusieurs heures.

Malko scruta la masse sombre du *mousseque*, de l'autre côté de la rua Brazil. Intrigué. Pourquoi l'Anglais, s'il était parti se cacher dans le *mousseque*, avait-il laissé sa voiture en vue ?

Fernando Raposo attendait à côté de lui.

– Vous pourriez essayer de savoir quelque chose ? demanda Malko.

L'ex-policier découvrit ses dents de carnassier en un sourire humble.

– Je vais essayer dit-il. Je connais bien le Barrio Popular. Attendez-moi ici.

Il traversa la large avenue et disparut dans l'obscurité. Malko déplaça la Datsun pour qu'elle ne reste pas en pleine lumière. Quelques minutes plus tard, un convoi de camions militaires passa à grand fracas. Puis le silence retomba. Les deux gorilles fumaient cigarette sur cigarette, surveillant les rares passants. Malko commençait à être envahi par une angoisse diffuse. Fernando Raposo réapparut au bout d'une demi-heure.

– Cela va mal, annonça-t-il. Les Noirs ont tué un Blanc à vingt mètres de l'asphalte, au coin de la rua Machado. L'armée va venir.

– Et Mike Corral ? demanda Malko.

Le policier le regarda en coin :

– On m'a raconté une histoire étrange, Senhor. L'homme que vous dites est venu dans le *mousseque*, ce matin. Avec une femme. Ils ont été enlevés par les gens du commando F qui les attendaient. On a entendu des cris. Il paraît qu'on leur a fait des choses horribles... Qu'on continue à entendre les cris de la femme... Mais personne n'ose y aller.

Malko sentit le sang se retirer de son visage.

– Où sont-ils ?

– Dans un atelier abandonné.

– Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

– Si, si, Senhor. Chiral, le chef du commando F est là. C'est un homme très cruel.

Malko réfléchissait à toute vitesse. Si Fernando Raposo disait vrai, Mike Corral n'avait pas trahi.

Mais alors, qui était le traître ? Le cercle était restreint.

Il croyait Fernando Raposo. La femme qui accompagnait Mike ne pouvait être que Rosa.

Il se sentit envahi d'une rage froide et sans limite. Quelqu'un avait envoyé l'Anglais et Rosa au massacre. Mais il était responsable. Il se tourna vers l'ex-policier de la P.I.D.E.

– Votre informateur pourrait nous emmener à cet endroit ?

Fernando Raposo aurait nettement préféré être ailleurs. Il avala sa salive, difficilement, puis cracha par terre. Les Portugais, ça adore cracher.

– Oui, je crois. Mais c'est peut-être un piège, Senhor.

Malko eut un sourire froid. Pourtant, il était ivre de rage.

– C'est sûrement un piège. Mais nous y allons quand même.

L'antique ambulance avançait lentement en grinçant dans les ruelles désertes du *mousseque* Rangel. Les plaintes de sa sirène n'attiraient personne dehors. Ses phares n'éclairaient que des rats en train de fuir ou des recoins sombres. La petite croix de Malte rouge, sur le toit, s'éteignait par à-coups, à cause des cahots. Au volant, Fernando Raposo, revêtu d'une blouse blanche, surveillait les ruelles, plus ratatiné que jamais. Malko se pencha par-dessus N'Dele, le jeune Noir assis entre eux.

– C'est encore loin ?

– Cinq rues, Senhor, annonça N'Dele.

En coulant un œil de velours à Malko. Comme l'avait prévenu l'expolicier de la P.I.D.E., N'Dele avait été jadis condamné pour des actes "indécoratifs"... C'est-à-dire pour pédérastie. Puant le jasmin, les fesses serrées dans un blue-jeans trop juste, il ne paraissait pas s'être amendé... Mais on prend les alliés qu'on peut.

Malko se retourna vers l'arrière. Chris et Milton étaient assis sur les deux civières. Prêts à l'assaut. Ils étaient les seuls à ne pas porter de blouse blanche. L'ex-policier de la P.I.D.E. était remonté d'un coup dans l'estime de Malko. C'est lui qui avait été voler l'ambulance avec une facilité déconcertante dans la cour de l'hôpital de São Paulo. En braquant tranquillement son Star sur le conducteur qui s'apprêtait à partir. Sur la suggestion de Malko, il faut dire. Après s'être approprié un paquet de blouses blanches revenant de la lessive. L'hôpital devait chercher partout son ambulance... Sauf dans le *mousseque* Rangel. Malko avait posé son pistolet extra-plat sur ses genoux.

Il savait maintenant que le M.P.L.A. lui tendait un piège. Qu'il avait été trahi, mais pas par Mike Corral.

Fernando Raposo jura et donna un violent coup de frein pour éviter un chien errant. La seule créature vivante, à part les rats, aperçue depuis qu'ils avaient pénétré dans le *mousseque*. Comme si les milliers d'habitants avaient été soudain pétrifiés. Les phares de l'ambulance perçaient une obscurité totale. Il n'y avait aucun éclairage public. De temps à autre la lueur jaune d'une lampe à pétrole filtrait entre des planches disjointes. Ils s'étaient enfoncés de près de cinq cents mètres à l'intérieur du bidonville. Dans un autre monde. N'Dele paraissait de plus en plus nerveux, se tortillant contre Malko, grognant.

Comme ils débouchaient sur une petite place, il dit quelque chose en kibundu.

Fernando Raposo freina et stoppa. Les phares éclairaient un hangar de tôle ondulée, en face d'eux, un peu détaché des autres masures. Le Portugais coupa le contact, ce qui interrompit la sirène.

Puis, il baissa la glace. Tout de suite, les cris frappèrent leurs

tympan, se détachant sur le silence impressionnant du *mousseque*. Quelque chose d'aigu et de filé à la fois, éclatant à intervalles réguliers. Même pas des appels, plutôt une plainte désespérée, rauque, atroce.

– A Mulher[29] ! chuchota N'Dele.

Il avait viré au gris. Peu à peu, Malko entendit distinctement ses dents claquer. Il se sentit glacé d'horreur. Il écouta, se forçant au calme. Son regard parcourut la petite place déserte, les cases obscures : les gens dormaient ou avaient fui les cris.

Il était certain qu'on le guettait. C'était comme un combat de jungle, qui allait exploser brutalement. Féroce. Mortellement.

– Éteignez les phares, dit-il à Fernando Raposo.

Le Portugais obéit. Les yeux de Malko s'habituèrent à la pénombre. Il lui sembla distinguer des formes allongées entre deux cases, se confondant avec le sol. Ce pouvait être une illusion d'optique ou des tueurs du M.P.L.A. Les cris de femme continuaient, lui vrillant le tympan.

Il faillit ne pas avoir le courage d'ouvrir la porte de l'ambulance. C'était tentant de ne pas ouvrir, de se boucher les oreilles, de fuir l'horreur. Puis, il échangea un regard avec Fernando Raposo. Le Portugais eut une grimace forcée.

– Allons-y, dit Malko.

Ils ouvrirent chacun une porte de l'ambulance et sautèrent à terre, leurs armes dissimulées par les blouses blanches. Chris Jones et Milton Brabeck attendaient dans le véhicule. Avec N'Dele sur la banquette avant.

Paraissant le plus naturel du monde, ils ouvrirent les portes arrière de l'ambulance, sortirent une civière et coururent vers le hangar.

D'un coup d'épaule, Malko se jeta contre la porte qui s'ouvrit facilement. S'immobilisa, la main droite sous la blouse. Mais il était presque sûr qu'on ne l'attendait pas là.

Fernando Raposo tourna la tête et jura. Malko regarda derrière lui et eut le temps d'apercevoir une silhouette blanche qui s'enfuyait : N'Dele.

Tant pis. Cela signifiait que, si le hangar était cerné, les autres allaient très vite savoir qu'il n'y avait pas de vrais infirmiers dans l'ambulance.

Une grosse lampe à acétylène éclairait l'atelier.

Il s'avança dans l'atelier, guidé par les cris, distingua une forme humaine allongée sur le plateau d'une machine. Il se pencha et eut du mal à reconnaître Rosa, tant son visage était déformé, gonflé par la douleur et les larmes. Elle était allongée sur le dos, nue, le corps marbré de bleus et de sang, attachée par les chevilles et les poignets, écartelée.

L'odeur fade du sang flottait dans l'atelier. Pas de Mike Corral. Malko s'approcha de la jeune femme, lui toucha l'épaule.

– Rosa !

Elle hurla de plus belle, se trémoussa. Elle ne le reconnaissait pas. Avec Fernando Raposo, il entreprit de défaire ses liens.

– Rosa, insista-t-il, c'est moi, c'est Malko, où est Mike ?

Elle le fixa, les prunelles démesurément agrandies, d'un regard de folle. Puis poussa un long cri inarticulé.

Malko en fut glacé. Il prit la jeune femme par les épaules, Fernando Raposo par les pieds, et ils la déposèrent doucement sur la civière. Elle continuait à crier, mais moins fort. Malko se pencha sur elle, la força à le regarder.

Star au poing, le Portugais surveillait la porte. Heureusement Chris et Milton veillaient dans l'ambulance.

– Mike, où est Mike ? répéta Malko.

Rosa sembla enfin le reconnaître. Elle poussa un cri rauque, encore plus désespéré.

– Là !

Elle tendait le bras vers le fond de l'atelier. Malko prit la lampe à acétylène et s'avança dans la direction indiquée. La lampe éclaira le ruban vertical d'une scie mécanique. Sur le plateau encombré d'un amas de bois et de choses innommables. D'abord, il crut que Rosa s'était trompée. Puis d'un coup, la nausée le balaya. Surmontant son horreur, il se pencha sur ce qui avait rendu Rosa folle.

Mike Corral était bien là. Ou plutôt ce qu'il en restait. Ses bourreaux l'avaient attaché entre deux planches, posé sur le plateau et, ensuite, l'avaient scié dans le sens de la longueur. De l'entrejambe au sommet du crâne. Les viscères avaient jailli, la tête n'était plus qu'un bloc de sang, coupé en deux, comme deux atroces pépites. L'Anglais avait dû se voir mourir, sentir la lame de la scie s'enfoncer dans ses chairs. Malko recula la lampe. Il avait vu beaucoup d'horreurs au cours de ses missions, mais jamais cela. Il pensa au tueur sadique qui avait commis cette abomination, et qui était probablement là à le guetter dehors. Pour lui faire subir le même sort.

– *Canos immundos* [30] ! murmura Fernando Raposo.

Et puis, la peur et l'horreur disparurent d'un seul coup. Malko se sentit froid comme la Mort. Prêt à la donner et à la recevoir. Mais surtout à venger le pauvre ivrogne anglais. Il regarda Fernando Raposo. Le Portugais avait de grands cernes sous les yeux, mais semblait aussi décidé que lui.

– On y va, dit Malko.

Rosa gémissait, le corps secoué de spasmes. Il colla sa bouche à son oreille.

– Rosa... N'ayez pas peur. Dans quelques minutes vous serez en

sécurité.

Elle cessa de gémir, prit le poignet de Malko, et balbutia :

– Ils m'ont forcé à regarder... Ils ont commencé par le bas, il n'est pas mort tout de suite. Ils avançaient par petits coups... Oh, mon Dieu, il a eu si mal !

Sa voix se brisa. Malko prit un des bouts de la civière, Fernando Raposo l'autre. Ils distinguaient la forme claire de l'ambulance dehors.

Au moment où il franchit la porte, Malko ne put s'empêcher d'avoir peur. Leurs mains étaient prises. On pouvait les faucher d'une seule rafale. Mais, il était presque sûr qu'on voulait le prendre vivant. Ici, le M.P.L.A. était chez lui.

Ils parcoururent les quelques mètres qui les séparaient des portes arrière de l'ambulance sans incident. Il poussa l'avant de la civière dans l'ambulance. Cela le réchauffa de deviner les silhouettes de Chris et de Milton, blottis dans l'obscurité.

– Attention ! souffla Malko, c'est maintenant que cela va se passer.

Ils achevèrent d'enfourner la civière dans l'ambulance ; Rosa était relativement en sécurité. Malko eut l'estomac tordu en repensant au corps massacré de l'Anglais. Et, au moment où ils allaient refermer les portes de l'ambulance, il y eut un sifflement léger venant de l'endroit où il avait cru voir des ombres.

Il s'appliqua à ne pas sursauter, se retourna, aperçut trois silhouettes qui s'avançaient sans se cacher. Il continua à avancer vers la portière.

Tout son raisonnement reposait sur le fait que ses adversaires étaient sûrs d'eux.

Soudain, une voix l'interpella en portugais, juste devant lui.

– Hé ! Branco[31] !

Il distingua un homme devant l'ambulance, collé contre le mur d'une case, à vingt mètres de lui. Son bras plongeait sous la blouse blanche. Les trois explosions du pistolet extra-plat claquèrent si vite qu'elles parurent n'en faire qu'une. En face, il y eut un cri étouffé, une rafale qui se perdit dans le ciel et le bruit d'une chute.

Malko se débarrassait déjà de la blouse blanche qui le rendait trop visible. Des cris éclatèrent derrière lui.

Les trois Noirs couraient vers l'ambulance. Une rafale partit vers l'ambulance. Malko sauta sur le marchepied, puis dans la cabine.

Fernando Raposo était arrivé en même temps que lui.

– Je conduis, cria Malko.

C'était la place la plus exposée. Leurs adversaires allaient tenter de stopper le véhicule par tous les moyens.

Le .44 Magnum tonna deux fois, en une fraction de seconde. Puis, les deux « 38 » de Milton firent vibrer les parois métalliques de l'ambulance. Les trois Noirs qui s'avançaient à découvert tombèrent comme des quilles, hachés par les puissants projectiles, dans un fracas

d'armes disjointes.

Rosa hurle de terreur.

Malko tourna le contact, et le moteur rugit. Malko embraya la première au moment où une volée de balles balayait l'ambulance. La croix de Malte se volatilisa, le pare-brise s'étoila. Fernando Raposo surgit et s'accrocha au marchepied.

– Vite !

La voiture fit un saut en avant. De nouvelles silhouettes surgissaient de partout.

Le .44 Magnum tonna de nouveau, déclenchant des jappements de douleur insoutenables. Un Noir se tordait dans l'espace découvert comme un chien écrasé par une voiture.

Appuyé à une des civières, un .38 dans chaque main, Milton Brabeck vidait les barilletts de ses deux armes. Il poussa soudain un cri, sauta en arrière.

– J'en ai pris une, cria-t-il.

Malko accéléra, les dents serrées, les balles frappaient la carrosserie comme des grêlons. À ce point-là, ce n'était plus la peine de se protéger. Il n'y avait plus que la chance...

Toutes portes battantes, l'ambulance cahotait dans la sente étroite. Une balle fracassa le volant, éraflant le poignet de Malko. À tâtons, derrière, Chris Jones examinait Milton. Sa chemise était déjà collée par le sang. L'Américain avait été touché au côté droit. Cela saignait beaucoup.

– Ça fait mal, gémit Milton.

– T'as du pot, grimaca Chris Jones. T'es déjà dans une ambulance.

Milton ne rit même pas. Il devint tout mou et s'évanouit.

« Merde ! » hurla Chris Jones.

Les portes valdinguaient contre la carrosserie, le fracas était effroyable. Fernando Raposo se glissa à l'arrière pour aider Chris Jones à étendre Milton sur la seconde civière.

Chris était en train de secouer Milton. Le gorille reprit connaissance avec un grognement, jurant comme un charretier.

Malko fonçait à travers les ruelles, accroché aux débris de son volant.

Tout le *mousseque* Rangel devait être réveillé, mais les Noirs se terraient, ignorant le motif de la bagarre. Malko freina tout à coup en jurant. Une vieille voiture avait été mise en travers de la ruelle. Il passa en marche arrière.

Les claquements secs d'un Kalashnikov partirent devant lui. Instinctivement, il se baissa. Deux balles étoilèrent ce qui restait du pare-brise. À tâtons, il reculait aussi vite qu'il le pouvait.

Pensant que si ses adversaires avaient un bazooka, leur équipée s'arrêtait là. À chaque seconde, il s'attendait à recevoir une balle dans

la tête.

Un hurlement jaillit derrière lui. Des mains noires venaient d'écarter les portes de l'ambulance. Plusieurs Noirs armés essayaient de les prendre à revers. Chris Jones en foudroya un à bout portant. Malko en vit un autre, armant son Kalashnikov, prêt à arroser de balles l'intérieur du véhicule.

Fernando Raposo se baissa, prit quelque chose sur le plancher. Il y eut la lueur d'un briquet, puis un jet de flammes jaillit du petit container qu'il tenait à la main, balayant les visages noirs se pressant aux portes arrière. Des hurlements de terreur éclatèrent. Le Noir au Kalashnikov s'enfuit, le torse en feu. Un autre tomba, et les roues arrière de l'ambulance lui écrasèrent la cage thoracique.

Malko put enfin repasser la marche avant, tourner à gauche.

D'un air dégoûté et timide, Fernando Raposo lâcha une dernière giclée de son lance-flammes improvisé, en plein visage d'un Noir qui essayait de rattraper l'ambulance. Instantanément ce ne fut plus qu'une masse de feu qui s'effondra en hurlant.

Chris Jones acheva son barillet sur quelques silhouettes confuses. Malko accélérât dans des ruelles de nouveau désertes. Se bénissant d'être passé avant leur expédition au supermarché Pan do Azucar acheter quelques "bombes" de laque pour les cheveux. Cela faisait des lance-flammes très convenables.

Brusquement, il émergea hors du *mousseque*, dans un terrain vague. Un de ses phares avait été touché. Il cahota une centaine de mètres avant de retrouver le bitume de la Rua da Camara, qui coupait à angle droit la rue do Brazil.

Il remonta à tombeau ouvert la rue déserte, tourna à gauche dans la rue do Brazil.

Miracle : la Datsun était toujours là. Ils ne mirent pas une minute pour s'entasser dedans, abandonnant l'ambulance trouée comme une écumoire.

Rosa était presque inconsciente, et Milton Brabeck jurait sans arrêt pour ne pas se trouver mal.

– Il faut un médecin, dit Malko.

– Je connais un ami qui va les soigner, dit Fernando Raposo. Allons chez la Senhora.

Rosa Corral délirait. Ils ralentirent en approchant du centre de Luanda. Tout était calme. Ils gagnèrent la villa de Miramar sans encombre. Malko avait des fourmis dans les mains tant il avait serré les morceaux de son volant.

Graziella poussa un cri d'horreur en voyant Rosa et Milton. Fernando Raposo était déjà reparti chercher un médecin. On déshabilla le gorille. La balle avait seulement traversé les chairs sans léser aucun organe. Mais il perdait beaucoup de sang. Rosa délirait.

Une forte fièvre. Malko raconta le sort horrible de Mike Corral.

– Cela ne m'étonne pas, gronda la jeune femme. En 62 les Noirs ont massacré des milliers de Blancs dans le nord, souvent en les mutilant de cette façon.

La rage de Malko n'était pas assouvie. Il fit face à la jeune femme.

– Graziella, dit-il, ce n'est pas Mike Corral qui nous a trahis. Comme je le pensais. Il ne reste que deux possibilités.

– Je vous jure que ce n'est pas moi, dit-elle d'une voix blanche.

– Alors, c'est votre ami Henrique Rodriguez.

– Je ne peux pas croire qu'il ait fait cela, murmura Graziella Lobito.

Le sang s'était complètement retiré de son visage. Elle s'assit, les jambes coupées. Malko avait beau réfléchir, il ne voyait pas d'autre possibilité.

– Ce n'est pas Raposo ? demanda-t-il.

La jeune femme secoua la tête.

– Impossible. Il hait la Junte. Je le connais depuis des années. Il a trop fait contre le M.P.L.A. pour être avec eux maintenant.

– Alors, il ne reste que Henrique.

Elle leva sur lui un visage bouleversé, ravagé.

– Mais... Pourquoi ? Il a été... (Elle se troubla.) Nous avons été très intimes, il m'a aidée, conseillée, procuré des armes...

Comme si les liens de la chair empêchaient la trahison.

– Graziella, dit Malko, j'ignore ses raisons. Mais je crois qu'il vous a trahis. Il a bien fallu que quelqu'un prévienne le M.P.L.A. Vous m'aviez dit qu'une fois, déjà, certains de vos membres avaient été dénoncés et arrêtés. Henrique Rodriguez était-il au courant de leurs activités ?

Il devina plutôt qu'il n'entendit le « oui ».

La porte claqua. Fernando Raposo venait de revenir avec un médecin. L'ex-policier de la P.I.D.E. rejoignit Malko et Graziella. La jeune femme l'interpella :

– Fernando, est-ce que tu crois qu'Henrique a pu nous trahir ?

Le petit Portugais demeura silencieux quelques secondes. Songeur.

– On ne sait jamais ce qui se passe dans la tête d'un homme, dit-il. Henrique n'est pas en Angola depuis longtemps, nous n'avions pas de dossier sur lui à la P.I.D.E.

Pour lui, un homme sans dossier, c'était un ectoplasme.

Tout à coup, Fernando Raposo se gratta la gorge, les yeux baissés :

– Il y a peut-être un moyen de le savoir, proposa-t-il. Si Henrique joue un double jeu, il y a certainement une trace au Deuxième Bureau de la Junte. Des dossiers. On a toujours des dossiers.

– Je vous vois mal allant demander à la Junte ce genre de renseignement, objecta Malko.

L'ex-policier prit l'air modeste et bien abject.

– Senhor, le Deuxième Bureau est installé dans l'immeuble de la P.I.D.E., rua de Diego CÃO. Ils n'ont pas eu les crédits pour changer les serrures. J'ai travaillé là-bas, vous savez. J'ai gardé les clefs de beaucoup de bureaux et de classeurs. Je pourrais y faire un tour.

– Mais il y a une sentinelle, objecta Graziella.

– J'entrerai par la porte du jardin, celle qui donne dans la rua de Arago. Elle n'est jamais gardée. On l'employait souvent lorsqu'il fallait

amener des gens discrètement.

Un ange passa, aux ailes dégoulinantes de sang. C'était quand même un bourreau.

– Cela vaut la peine, dit Malko. Si c'est vraiment possible. Chris, vous restez là.

Le médecin avait fini de panser Milton Brabeck. Assommée par deux piqûres de morphine, Rosa dormait.

Graziella, Raposo et lui prirent la Datsun. Il avait hâte de savoir. C'était vital pour la suite de l'opération. Si Henrique Rodriguez trahissait depuis le début, Malko n'avait plus qu'à reprendre l'avion.

Quant au prince de Garlinsky-Warslaw, il n'utiliserait jamais ses mercenaires.

La Datsun montait la rue étroite aux pavés disjoints qui rejoignait l'esplanade du fort San Miguel. La rue se terminait sur un embranchement à angle droit. Ils étaient passés chez le policier prendre son précieux trousseau de clefs.

– À gauche, ordonna Fernando Raposo.

La rue continuait à monter jusqu'au palais gouvernemental. Dominant tout Luanda. Malko ralentit.

– C'est l'immeuble vert à gauche, annonça Fernando Raposo. En face du consulat de Grande-Bretagne.

Malko aperçut dans la lueur des phares une plaque rappelant que Livingstone avait couché là, puis examina au passage l'immeuble de la P.I.D.E., l'ex-centre de torture de Luanda. Trois étages verdâtres, des antennes sur le toit, quelques fenêtres allumées. Une sentinelle noire armée d'un G3 s'appuyait au mur, près de la porte. L'ancienne plaque avait été dévissée. On voyait encore la marque. Le Noir ne s'intéressa même pas à leur voiture. Malko monta jusqu'au terre-plein de la place du Gouvernement, et stoppa sous les flamboyants. Là aussi, tout semblait dormir.

– J'y vais, dit Fernando Raposo. Attendez-moi sur l'esplanade du fort San Miguel.

Graziella Lobito ouvrit la bouche et la referma sans rien dire.

L'ex-policier descendit et se fonda dans l'obscurité. Malko démarra aussitôt, repassa devant l'immeuble vert, remonta jusqu'au fort San Miguel et s'arrêta sur l'esplanade mal pavée, dominant la mer, à côté de trois autres voitures. Des amoureux. Graziella Lobito ne desserrait pas les lèvres, fixant le vide. Sa tension était presque palpable. Les minutes s'écoulaient avec une lenteur exaspérante.

Fernando Raposo surgit de l'obscurité, vingt minutes plus tard, ouvrit la portière et se laissa tomber sur la banquette arrière.

Automatiquement, Malko démarra :

– Alors ? jeta Graziella Lobito.

Sans mot dire, Fernando Raposo lui tendit une feuille de papier pelure tapée à la machine.

– Est-ce que c'est sa signature ?

Elle alluma le plafonnier, parcourut le document tandis que Malko dévalait la rue étroite et mal pavée. Elle eut comme un hoquet en examinant un paraphe manuscrit tracé dans la marge et laissa tomber la feuille de papier sur ses genoux.

Elle était blanche. Malko freina au feu rouge de l'avenida dos Restoradores de Angola.

– Qu'est-ce que c'est ?

Graziella essaya de parler, mais les larmes l'étouffaient.

Fernando Raposo se pencha entre eux.

– Un document assez vieux, Senhor. Une demande d'un officier de livrer deux cent quatre-vingts armes à l'E.S.N. Celles que nous pensions avoir volé. Le commandant Henrique Rodriguez a mis dans la marge : « D'accord. » Avec sa signature. J'ai pris celui-là parce que je voulais être sûr. Mais il y a tout un dossier sur l'E.S.N. Ils savent tout.

Malko conduisit machinalement jusqu'à la villa, traversant la ville déserte.

– Il nous a trahis depuis le début, dit soudain Graziella Lobito d'une voix sans timbre. Mais pourquoi, pourquoi ? Et, il est au courant de tout, de TOUT !

Chris Jones leur ouvrit la porte de la villa, se tut devant leurs mines défaites, Graziella s'effondra sur un canapé. Fernando Raposo s'approcha de Malko.

– Il y a les photocopies de la lettre, aussi. Et puis un petit mot à propos de Sawimbi.

– Quoi ?

– Une note datée d'hier qui n'est pas encore partie. Je ne sais pas à qui elle est adressée : « D'accord pour le tamponnage de Sawimbi. »

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'ex-policier baissa les yeux.

– C'est de l'argot, Senhor. "Tamponner", chez nous, cela veut dire liquider.

Graziella Lobito leva des yeux de folle, plein de larmes.

– Il veut tuer Sawimbi !

Elle en avait perdu la voix. Brusquement, elle éclata en sanglots.

– Il faut le tuer, le tuer, gronda-t-elle.

Ce n'est pas de Sawimbi qu'elle parlait. Elle se leva, comme mue par un ressort, se dirigea vers la porte.

– Où allez-vous ? dit Malko.

Elle le toisa avec une ironie désespérée.

– Vous me le demandez ? Vous trouvez qu'il ne nous a pas fait assez de mal ?

Malko la prit par le bras et la fit rasseoir.

– Il y a mieux à faire, dit-il. Gardons la tête froide. Henrique Rodriguez vous trahit depuis des mois. Un jour de plus ne changera pas grand-chose. D'autant que, maintenant... Il faut le prendre à son propre jeu, savoir ce qui se trame contre Sawimbi.

– C'est ça, dit Graziella, on va l'enlever. Je le ferai parler. Je vous le jure.

Elle était complètement déboussolée. Malko réfléchit quelques secondes. Au point où ils en étaient, ce n'était pas totalement fou. Mais cela réclamait quelques précautions préalables. Sinon, ils couraient à la catastrophe.

– Graziella, dit-il. Vous allez vous coucher avec un somnifère. Je retourne au *Tropico*. Demain matin, je m'occuperai de trouver un refuge sûr. C'est indispensable, si vous désirez mettre votre projet à exécution. Ensuite, seulement, nous agirons.

Fernando Raposo approuva silencieusement.

– Ils ne s'apercevront pas que j'ai pris le document, renchérit-il. C'est une vieille histoire.

– Je vous laisse Chris, dit Malko. À demain.

Il lui fallait prendre un peu de recul.

Samuel Ginger écoutait le récit de Malko. En prenant son café dans le living-room de sa villa. Encore en robe de chambre. Plutôt troublé. S'il ne s'arrachait pas les cheveux, c'est parce que trente années d'activités parallèles lui avaient appris à conserver son sang-froid.

– La prochaine fois que vous déclarerez la guerre, prévenez-moi, je vous enverrai des chars, dit-il caustiquement. Vous ne croyez pas que vous allez un peu loin ? Henrique Rodriguez est officier de l'armée portugaise. Si votre amie l'enlève, elle court un gros risque. Et nous aussi !

Malko n'avait même pas parlé de la blessure de Milton Brabeck. Pas encore.

Il regarda froidement l'Américain.

– Il faut savoir ce que l'on veut. Sawimbi mort, tous nos plans s'effondrent. Il faut empêcher ce meurtre.

L'Américain eut un soupir las.

– O.K. Faites ce que vous voulez. Mais je ne sais rien. Vous ne m'avez pas vu ce matin. Et, si ça tourne mal, je ne bougerai pas le petit doigt.

Toujours encourageant. Malko avait encore un point délicat à régler.

– Graziella Lobito ne peut pas rester où elle se trouve actuellement, expliqua-t-il. À cause justement de la trahison du commandant Rodriguez. Elle a besoin d'un endroit sûr.

Samuel Ginger faillit s'étrangler devant son café.

– Vous ne voulez pas que je vous héberge, non ?

Malko s'offrit le luxe d'un sourire ironique.

– Ce serait la solution la plus pratique, mais je comprends votre réticence. Non, je veux que vous me donniez une idée. Vous connaissez Luanda, pas moi.

Le vice-consul reprit son sérieux, réfléchissant.

– J'ai un chalet sur l'île aux Coquillages, murmura-t-il, mais c'est minuscule et exposé... Ça ne va pas.

Tout à coup son regard s'éclaira.

– J'ai une idée. Le consul de France est en congé actuellement. Sa villa est tout à côté d'ici. Sur le Morro Luz. Je suis son seul voisin. Elle est inhabitée. Les domestiques sont partis. Personne ne viendra vous déranger. Pour entrer, il n'y a qu'à casser une vitre du living.

On le sentait ravi de jouer un tour à son concurrent. Les Français avaient essayé de phagocyter le F.L.E.C. à Cabinda.

Malko trouva l'idée excellente. C'était plus sûr que dans un endroit du centre.

– Vous pouvez m'y conduire ?

– Jusqu'à la porte, précisa l'Américain. Après, vous faites ce que vous voulez... Attendez-moi ici, je vais m'habiller et nous y allons.

Il laissa Malko seul. Méditant sur sa folle entreprise. Il pensa à Belmiro Chiral. Tordu de rage impuissante. Avant tout il fallait arrêter l'hémorragie.

Malko contempla la mer à travers la large baie du living-room décoré de tapis chinois. Le consul de France avait du goût. Étrangement, dans cette villa investie clandestinement, il se sentait chez lui. Peut-être à cause du cadre agréable... Tout s'était passé avec une facilité déconcertante. C'est une vitre de la fenêtre de la cuisine qu'il avait cassée d'un coup de crosse. Avant d'amener Graziella, les gorilles et Fernando Raposo, il avait exploré les lieux. S'assurant qu'il n'y avait pas de danger. D'un côté, la villa donnait sur la falaise à pic du Morro Luz. À gauche, il y avait un champ désert avec un gigantesque baobab dont les fruits ressemblaient à des rats morts pendus par la queue. Derrière, le *morro* continuait, désert. Pas une cabane à un kilomètre à la ronde.

La Datsun dans le garage, personne ne pouvait soupçonner leur présence. La police ne venait jamais. Ils pouvaient même utiliser la lumière du living puisqu'il n'y avait pas de vis-à-vis. À part l'océan.

– Allons-y, dit Graziella.

Rosa était installée dans une des chambres, avec Milton. Le médecin était revenu lui faire une transfusion et il allait mieux. Il avait déjà commencé à rédiger son rapport pour la Blue Cross[32].

Ils prirent place dans la Datsun. Chris Jones descendit pour refermer les grilles. Graziella Lobito était pâle comme un zombie. Mais décidée.

– Il déjeune tous les jours dans un petit restaurant de la rua Dos Mer. La Casa Bitoque. Seul, généralement. Je vous montrerai le chemin.

Le journal *Provincia do Angola* du matin titrait : « *Gravissimos incidentes no bairro popular* » et publiait la photo de l'ambulance trouée de trente-sept impacts... On avait retrouvé le cadavre de Mike Corral et les partis noirs rivalisaient de communiqués fustigeant les provocations de certains extrémistes. Personne ne voulait endosser le meurtre de l'Anglais.

Quant au vol de l'ambulance, on l'attribuait à un groupe de Blancs voulant venger le meurtre des deux chauffeurs de taxi.

Malko ralentit en arrivant dans le centre, animé comme toujours. Graziella le guida jusqu'à la Casa Bitoque. En face d'un terrain vague transformé en parking. Il se gara près d'un kiosque à journaux. Brusquement, Graziella Lobito perdit de son assurance.

– Qu'est-ce que je vais lui dire ?

– Je vais avec vous, dit Malko.

Au diable la prudence. Graziella, seule, risquait de craquer à la dernière seconde, le commandant pouvait se douter de quelque chose. Malko inspecta la façade du petit restaurant. Cela ne payait pas de mine. Genre gargote méditerranéenne.

– Vous lui direz que vous avez besoin de son aide, dit Malko, que Raposo trahit. Que vous avez fui la villa...

Il la poussa presque hors de la Datsun.

Il y avait tellement de fumée dans la première salle qu'on avait du mal à distinguer les clients. De rares Noirs et des "petits" Blancs mangeant sur des tables rustiques d'énormes *garoupinhas*[33] grillées, arrosées de *vinho verde*. On s'interpellait de table en table, dans une odeur de poisson à couper au couteau.

– Il n'est pas là, dit Graziella, mais il y a une autre salle.

Ils traversèrent la salle, aboutirent dans un second local, tout aussi bourré. Henrique Rodriguez n'était pas là non plus. Malko écarta un rideau de perles de bois crasseuses donnant sur un minuscule "salon". Les battements de son cœur s'accéléchèrent lorsqu'il reconnut, de dos, le crâne rasé de Henrique Rodriguez.

Il mangeait seul. Une énorme *garoupinha* qui débordait de son assiette. Graziella passa devant Malko et s'assit à la table. Henrique

Rodriguez leva les yeux et posa sa fourchette d'un geste brusque.

– Graziella ! Qu'est-ce...

Elle se pencha à travers la table. Elle n'avait pas à se forcer pour avoir l'air bouleversé.

– Henrique ! Je savais que vous étiez là. Il faut que vous veniez tout de suite.

Malko s'assit à côté d'eux. Le Portugais lui jeta un regard rapide et aigu. Il ne semblait pas encore inquiet. Seulement sur ses gardes.

– C'est très imprudent de venir ici, dit-il. Vous êtes sur la liste des personnes recherchées. Qu'est-ce qui se passe ?

– Raposo, murmura-t-elle. Je suis sûre qu'il nous trahit. Il a prévenu le M.P.L.A. que nous cherchions à contacter l'UNITA.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Maintenant l'officier écoutait attentivement.

– Il est dans le coffre de la voiture, dit-elle. Mais je n'ose pas retourner à la villa. Je veux que vous l'interrogiez. Que vous nous trouviez une planque sûre.

Malko, intérieurement, admirait Graziella. Elle avait une voix parfaitement naturelle. Le Portugais resta impassible.

– Je viens, dit-il.

Il posa un billet de cent escudos sur la table et se leva. Malko se demanda ce qu'il pensait réellement.

Le patron le salua respectueusement. Malko lui ouvrit la porte de la Datsun. Henrique Rodriguez s'assit à l'arrière, à côté de Chris Jones. Ils démarrèrent aussitôt.

À peine avaient-ils tourné dans la rua Serpa Pinto que le canon du .44 Magnum s'appuya contre son flanc. Il sursauta, se pencha en avant.

– Graziella, qu'est-ce que cela veut dire ?

La jeune femme tourna vers lui un visage de pierre.

– Tu le sais très bien, Henrique, dit-elle.

Il hocha la tête, les épaules imperceptiblement affaissées, mais dit d'une voix calme et posée.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire ? Où allons-nous ? Pourquoi cet homme me menace-t-il ?

– Nous n'allons pas dans un des endroits que tu connais, Henrique, dit-elle. N'espère rien.

– Fouillez-le.

Fernando Raposo se précipita, repris par l'habitude. Sous l'œil méprisant de l'officier portugais, il vida ses poches en un clin d'œil. Graziella Lobito avait relayé Chris Jones et braquait sur lui un Star, chien relevé. Mais Henrique Rodriguez n'avait pas eu un geste de défense depuis que le gorille lui avait enfoncé le canon de son .44 Magnum dans le flanc. Comme si tout cela était écrit, fatal. Il fixait l'océan, avec un vague sourire, enregistrant tous les détails de la pièce. Malko sentait qu'il était dangereux, à son absence de réactions, à son équilibre. Pas étonnant qu'il ait pu tromper si longtemps les excités de l'E.S.N.

Graziella Lobito poussa tout à coup un rugissement ! Abandonnant le Star et le portefeuille de Henrique Rodriguez, elle se rua sur l'officier, les ongles en avant, criant comme une folle :

– Salaud ! Salaud ! Communiste !

Chris Jones la maîtrisa, l'arracha de sa proie. Henrique Rodriguez avait déjà le visage tout griffé. Pour la première fois, il perdit son calme, dit d'une voix presque suppliante.

– Binhina ! Je t'en prie.

Malko crut que les yeux de Graziella allaient jaillir de leurs orbites. Elle se débattit furieusement entre les bras de Chris Jones.

– Il ose m'appeler Binhina, hurla-t-elle. Comme quand il couchait avec moi, ce salaud ! Ce communiste ! Tuez-le !

Elle était déchaînée. Malko ramassa le rectangle plastifié qui avait déclenché sa haine. C'était une carte avec une photo.

Une carte de membre du Parti Communiste portugais.

Son regard croisa celui de Henrique Rodriguez. Froid, de nouveau, dur, résolu.

– Il y a longtemps que vous êtes communiste ?

Henrique Rodriguez eut un sourire froid.

– Je l'ai toujours été.

– Salaud, hurla Graziella, toujours tenue par Chris. Tu es venu livrer notre pays aux nègres. Tu nous as menti ! Tu t'es fait passer pour un patriote.

L'officier haussa les épaules :

– Tu es folle, Graziella ! J'ai obéi aux ordres de mes supérieurs. Pour l'intérêt du Portugal. Nous n'allions pas vous laisser mettre ce pays à feu et à sang.

– Tu préfères que ce soient les nègres du M.P.L.A., tes copains communistes qui torturent et qui assassinent, hein ?

Elle cracha dans sa direction, tremblante de haine. Malko se dit que cet échange d'invectives n'arrangerait rien. Il se plaça entre Rodriguez

et Graziella Lobito.

– Nous vous avons enlevé pour une raison précise, dit-il. Nous savons que vous avez l'intention d'assassiner Sawimbi, le président de l'UNITA. Nous voulons empêcher ce meurtre.

Une lueur brilla une fraction de seconde dans les yeux de Rodriguez. Puis s'éteignit aussitôt.

– C'est une fable, mais ce ridicule kidnapping est un crime très grave. Qui ne mènera à rien.

Malko insista.

– Nous sommes sûrs de nos informations.

Le Portugais ramassa son mouchoir et tamponna ses griffures. Sans un mot.

– Je ne sais rien. C'est une fable, répéta-t-il.

Graziella Lobito échappa à Chris Jones et vint se planter devant Henrique Rodriguez. Elle était aussi grande que lui.

– Tu le sais, salaud, siffla-t-elle. Et tu vas le dire. Même si je dois t'arracher la peau, avec des tenailles, morceau par morceau.

Sa voix vibrait de haine. Fernando Raposo s'approcha, doux et tendre. L'ex-policier de la P.I.D.E. prit Rodriguez par le bras et l'entraîna.

– Laissez-moi faire, Senhora, j'ai déjà fait parler beaucoup de communistes.

Du canon de son Star, il poussa Henrique Rodriguez en avant. Les deux hommes disparurent par la porte de la cuisine.

Malko en avait la nausée. Il savait ce qui allait se passer. Une ignominie. Fernando Raposo était un tortionnaire professionnel. Puis l'image du corps massacré de Mike Corral passa devant ses yeux. Rosa avait été atrocement violée. Il fallait se salir les mains. Ou changer de métier.

– Allez-vous reposer, dit-il à Graziella.

Elle partit vers une des chambres. Lui aussi, avait besoin de repos. La nuit avait été éprouvante. Il ouvrit la porte-fenêtre du living-room et alla respirer l'air frais de la terrasse.

Au loin on apercevait les buildings blancs de Luanda qui, vue de là, ressemblait vaguement à San Francisco. Avec l'horreur en plus.

Malko se réveilla en sursaut. Il faisait grand jour. Il avait veillé de une heure à cinq heures du matin, et Chris Jones l'avait ensuite relayé. Pour éviter les mauvaises surprises.

Il se leva et s'habilla. Le living était vide.

Il parcourut la maison, traversa la cuisine, entra dans le garage et s'arrêta sur le seuil, horrifié.

Henrique Rodriguez était debout au milieu de la pièce nue, les bras

levés. La corde qui lui liait les poignets était accrochée au plafond, à un crochet de fer. Mais pas assez tendue pour le soutenir. Il avait les traits tirés, les yeux injectés de sang. Fernando Raposo le surveillait, étalé dans un fauteuil. Il se leva en voyant Malko, arborant un sourire bien ignoble.

– Cela s'appelle “faire la statue”, expliqua-t-il. On reste debout sans pouvoir se reposer. On finit toujours par parler. Parce que les pieds enflent et font très mal. Et, bien sûr, on n'a pas le temps de s'asseoir.

Il parlait comme un maître d'école morigénant un mauvais élève... Henrique Rodriguez dit d'une voix calme :

– Cochon fasciste ! On aurait dû te pendre.

Fernando Raposo sourit, flatté.

Malko préféra s'en aller. L'homme qu'on torturait était responsable de la mort horrible de Mike Corral. Et complotait l'assassinat du président de l'UNITA.

Il eut un coup au cœur en revenant dans le living. Graziella Lobito venait d'entrer, avec sa perruque et des lunettes noires, un paquet de journaux sous le bras.

– Où étiez-vous ?

– Je suis sortie, avoua-t-elle. J'ai pris l'autobus, en bas sur la route, pour ne pas attirer l'attention. Je voulais avoir des nouvelles.

Elle déplia le *Provincia de Angola*. À la première page s'étalait la photo de Henrique Rodriguez. Avec le récit de son enlèvement par des « éléments non identifiés de la réaction fasciste... » Malko parcourut l'article qui ne lui apprit rien.

– Est-ce que Henrique a parlé ? demanda Graziella.

– Je ne crois pas, dit Malko.

– Il faut le faire parler, fit-elle sombrement, même s'il doit en crever.

Elle sortit du living. Malko décida d'aller rendre visite à Samuel Ginger. Avant qu'il ne parte à son bureau. Les lignes téléphoniques étaient écoutées, l'Américain le lui avait dit.

Le vice-consul américain se frotta les yeux.

– Je ne devrais même pas vous laisser entrer ici, dit-il. Vous êtes fou à lier. Si jamais on vous trouve avec Rodriguez, je me retrouve planton en Alaska. Quand Langley va savoir ce qui se passe, ils vont sauter par les fenêtres.

– Comment le sauront-ils ? demanda onctueusement Malko.

– Parce que je vais leur dire, fit l'Américain. Vous ne pensez pas que je vais garder ce petit secret pour moi.

Le dialogue était difficile. Malko se leva.

– Je reviendrai ce soir, annonça-t-il.

– Seulement si c’est indispensable, adjura le vice-consul.

Malko repartit à pied. Reculant le plus possible le moment de s’enfermer dans la villa, qui commençait à évoquer “l’enfer” de Sartre...

Il trouva Rosa prostrée dans un fauteuil du living-room. Échevelée, le visage marqué, les yeux fous.

Elle leva les yeux sur lui. Hagarde.

– Pourquoi avez-vous envoyé Mike là-bas ?

Que répondre ?

Malko se versa une vodka. Écœuré. Il aurait voulu n’avoir jamais quitté Liezen. Et le cauchemar n’était pas fini.

– Il tient toujours le salaud, grommela Graziella Lobito.

La journée s’était écoulée lentement. Dans l’inaction. Henrique Rodriguez résistait toujours à la “statue”. Il n’avait pas fermé l’œil, ne s’était pas reposé depuis plus de vingt-quatre heures. Surveillé par Raposo ou par Graziella. Ses pieds commençaient à enfler démesurément jusqu’aux chevilles. Comprimés par les chaussures.

Ils avaient mangé des conserves en silence dans la cuisine. Milton Brabeck, allongé, se remettait de sa blessure. Bourré d’antibiotiques. Graziella tournait en rond, allant sans cesse au garage injurier Henrique Rodriguez.

Chris se réfugiait dans les mots croisés d’un vieux Newsweek.

Malko n’avait pas été voir Samuel Ginger. Il n’avait rien à lui dire. En se couchant, il pensa à l’homme debout dans le garage, qui, lui, ne dormirait pas.

La photo de Belmiro Chiral s’étalait cette fois à la première page du *Provincia de Angola*. Devant la nouvelle permanence du M.P.L.A. Au-dessus d’un long article flatteur expliquant que le guerrier n°1 du M.P.L.A. recevait les sympathisants toute la journée.

Graziella était sortie de nouveau dès l’aube. La ville était calme. Mais des barrages arrêtaient toutes les voitures aux sorties de Luanda.

Rosa apparut dans le living. Malko n’eut pas le temps de cacher le journal. Elle fixa la photo.

– C’est lui, fit-elle d’une voix basse et détimbrée. C’est lui.

Malko le lui enleva doucement.

Elle secoua la tête, sortit, des larmes plein les yeux. Graziella Lobito vint vers Malko.

– S’il y a un coup dur, nous ne pourrons pas fuir par la route dit-elle.

Mon cabin-cruiser est toujours dans l'île Mossoula. Il faudrait aller le chercher, faire le plein et l'amarrer près du ferry. Il est convenu avec le prince qu'il doit nous retrouver à Luanda, si cela tourne mal. Nous pourrions gagner Mocamedes et l'Afrique du Sud.

C'était une occasion de fuir l'ambiance oppressante de la villa. Henrique n'avait toujours pas parlé. Ses pieds avaient doublé de volume. Il s'évanouissait souvent, mais il tenait bon. Par moments, ses gémissements traversaient la porte du garage.

– Allons-y, dit Malko. Je vais sortir la voiture.

Le cabin-cruiser démarra sans difficulté. Malko poussa sur la manette des gaz, et il bondit en avant. Seul sur la mer. En semaine, les Blancs ne se servaient pas de leur bateau : Graziella et lui avaient été les seuls passagers du vapeur qui faisait la navette entre Mossoula et la terre ferme. Ensuite, ils avaient marché plus d'un kilomètre dans les cocoteraies pour gagner la "case" où il avait rencontré Graziella pour la première fois en Angola.

Le soleil brûlait les épaules de Malko. Le ciel était dégagé.

– C'est merveilleux ce temps, dit soudain Graziella, d'une voix pleine de nostalgie. Cela me rappelle le passé.

Ils suivirent lentement la plage bordée de cocotiers. Quelques Noirs réparaient des filets. Ils regardèrent curieusement le bateau. Graziella s'approcha de Malko et, sans un mot, coupa le contact.

– Je voudrais me baigner, dit-elle. Je ne sais pas si je me baignerai jamais de nouveau ici.

Déjà elle arrachait son chemisier. En quelques secondes, elle fut entièrement nue, lui fit face, sans aucune gêne. Habillée par ses longs cheveux.

– Vous devriez vous baigner aussi, suggéra-t-elle.

Sans l'attendre, elle plongea de l'arrière. Malko se déshabilla à son tour, plongea.

L'eau était délicieusement tiède. Malko se laissa aller sur le dos, avec volupté, contemplant le ciel. Il n'avait plus envie de rentrer. Graziella nagea jusqu'à lui, l'effleura comme un dauphin joueur, puis revint au bateau et s'accrocha à l'échelle debout dans l'eau. Malko la rejoignit ; la houle les jeta l'un contre l'autre. Il fut troublé en sentant les pointes de ses seins durcir contre sa poitrine. Elle demeura appuyée à lui, sans rien dire, leurs corps glissant l'un entre l'autre, au gré des vagues. Jusqu'à ce que la jeune femme ne puisse plus ignorer l'état de Malko. Sans ouvrir les yeux, elle dit rêveusement.

– L'autre jour, je me suis fait plaisir en pensant à vous.

Malko la revit soudain, écartelée entre les défenses du crâne

d'éléphant, à la *fazenda*. Elle faisait l'amour comme la guerre : sans retenue.

Elle se laissa, soudain, couler, glissant le long de lui. Jusqu'à ce que sa bouche l'atteigne. Ses longs cheveux noirs éparés sur la mer, Graziella ressemblait à une Ophélie prise par le démon de l'érotisme.

Elle refit surface, essoufflée et rieuse.

– Remontons, dit-elle.

Elle le précéda, lui offrant le spectacle provoquant de sa croupe somptueuse.

– Le vent va nous sécher, dit-elle.

Malko mit en route, et le cabin-cruiser fonça vers la côte. Graziella se rapprocha de lui, les jambes écartées pour résister au roulis, s'accrocha des deux mains au pare-brise, le visage dans le vent, les yeux fermés. Le soleil les réchauffa rapidement. Sans lâcher la barre, Malko vint s'appuyer contre son dos brûlant.

Il eut à peine à fléchir les jambes pour la pénétrer, sans changer de position. Elle le serra aussitôt, de tous ses muscles internes en une acception muette et voluptueuse. Ils ne bougeaient pas, ne faisant pas vraiment l'amour, simplement unis par un pont de chair. Malko n'avait pas envie de bouger, pas envie de jouir, pour prolonger indéfiniment cette sensation délicieuse.

Mais Graziella commença à donner des coups de reins, comme si elle ne pouvait plus se retenir. Malko abandonna la barre, lui prit les hanches à deux mains. S'enfonçant en elle de toutes ses forces. Elle gémissait, le visage offert au vent.

Le cabin-cruiser continuait à filer droit dans la baie, Malko et Graziella soudés, collés l'un à l'autre, debout, en plein soleil. Isolés du monde.

Il s'arracha d'elle et la reprit aussitôt, se servant d'elle comme d'un homme. Elle se raidit d'abord, sans qu'il sache si c'était la surprise ou la douleur, puis il la sentit s'ouvrir à lui. Si facilement qu'il en fut secrètement vexé. Arc-boutée contre le pare-brise, Graziella se mit à feuler, tous les muscles raidis dans l'attente du plaisir. Soudain, il y eut un raclement terrifiant sous la coque. Malko n'eut pas le temps de se demander ce qui arrivait. Le brusque ralentissement du cabin-cruiser le projeta violemment en avant, l'enfonçant encore plus qu'il n'aurait pu le faire au plus fort de son désir. Graziella poussa un hurlement brusque, serra le pare-brise à le briser.

Le cabin-cruiser stoppa échoué sur un haut-fond.

Un coup de sirène les fit sursauter. Malko tourna la tête. La vieille navette verdâtre était en train de défiler à dix encablures du cabin-cruiser échoué ! L'homme de barre secouait frénétiquement la corde de sa sirène. Stupéfié par le spectacle !

Graziella éclata de rire.

– Ce sera le souvenir de sa vie !

Elle murmura :

– Je n’ai jamais ressenti rien de semblable. Jamais...

Malko préféra croire que le banc de sable n’y était pour rien.

Malko lâcha la main de Graziella en arrivant dans la villa du consul de France. La récréation était finie. En les entendant, Chris Jones bondit vers eux. À son expression, Malko se douta tout de suite d’une catastrophe.

– La petite s’est sauvée, fit le gorille.

– Rosa ?

– Oui. Et elle a pris mon flingue.

Malko sentit son sang se transformer en mercure. Il revoyait Rosa devant la photo de Belmiro Chiral. Inutile de demander où elle était partie.

– Il y a longtemps ?

– Une demi-heure.

CHAPITRE XVIII

– Où est cette permanence ? demanda Malko. Peut-être que Rosa ne s’y trouve pas encore.

– C’est dans le haut de la ville, près du supermarché Pan do Azucar, expliqua Graziella.

– Je vais prendre Fernando Raposo pour nous guider, dit Malko. Allez le chercher. C’est trop dangereux pour vous d’aller en ville.

Chris Jones fila vers la chambre.

– J’emprunte l’artillerie de Milton.

Il réapparut presque en même temps que Fernando Raposo.

Malko, en dépit de ses sentiments mitigés pour le tortionnaire de la P.I.D.E., voulut l’avertir loyalement.

– Vous n’êtes pas obligé de venir, dit-il. C’est extrêmement risqué.

Le Portugais haussa ses maigres épaules.

– Senhor, je n’ai pas grand-chose à perdre. Au Brésil, ils ne veulent pas de moi ; au Portugal, ils me mettront en prison, en Afrique du Sud, ils m’ont refoulé. Et ici, quand le M.P.L.A. sera au pouvoir, ils me scieront entre deux planches.

La Datsun roulait lentement dans la rua General Joàs de Almeida.

– C’est là, annonça Fernando Raposo.

Malko aperçut un immeuble de trois étages en retrait dans un petit jardin où plusieurs Noirs discutaient. La rue était étroite, en double sens, très animée. Pas trace de Rosa.

– Elle est peut-être déjà à l’intérieur, suggéra Chris Jones.

– Je vais aller traîner, dit Fernando Raposo.

Il descendit. Malko continua, tourna à gauche et se retrouva sur le large boulevard de Catete. L’immeuble du M.P.L.A. se trouvait entre les deux voies.

Malko arrêta la Datsun en face du petit jardin en friche du siège du M.P.L.A. A travers les fenêtres sans rideaux, on apercevait des pièces vides de meubles. Au moment où lui et Chris sortaient de la voiture, un coup de feu claqua, venant de l’immeuble.

– Nom de Dieu, fit Chris Jones, c’est le mien.

L’explosion du .44 Magnum ne pouvait se confondre avec aucune autre.

Sans se consulter, les deux hommes se ruèrent sur la grille basse, l’escaladèrent, atterrirent dans le jardinet. Chris Jones brisa une vitre d’un coup de pied, ouvrit une porte-fenêtre et ils se retrouvèrent dans une pièce vide. On entendait des piétinements et des appels à l’étage au-dessus. Malko ouvrit la porte, vit un petit hall tapissé d’affiches.

Des gens couraient de tous les côtés, la plupart des Noirs.

Chris Jones sur les talons, il se rua dans l'escalier étroit, bousculant des Noirs qui descendaient. Sans que personne prête attention à eux, guidés par des cris de femme hystérique. Une foule compacte se pressait au premier, dans un hall semblable à celui du rez-de-chaussée.

Un Noir barbu, rond comme un tonneau, maintenait Rosa, échevelée, le visage en sang, au milieu d'un cercle vide. À ses pieds gisait une chose horrible : un albinos dont le visage n'était plus qu'une bouillie sanglante. Un autre Noir malingre tenait le .44 Magnum de Chris Jones par le bout du canon.

La foule dans laquelle il y avait quelques Blancs injurait Rosa, se bousculait, criait. Une porte s'ouvrit au fond du hall. Malko aperçut une haute silhouette et un béret bariolé avant de reconnaître les yeux globuleux et la barbiche frisée de Belmiro Chiral. Impassible, le tueur du M.P.L.A. fendit la foule, parvenant au premier rang. D'une voix gutturale, il cria quelque chose, et tous se turent. On n'entendait plus que les sanglots de Rosa. Un éclair passa dans les yeux globuleux du Noir en reconnaissant la jeune femme.

– Lâchez-la, ordonna-t-il.

Le gros Noir obéit. Malko et Chris Jones échangèrent un regard. Malko écarta deux Noirs, et glissa la main vers sa ceinture. Belmiro Chiral le vit à la seconde où il émergeait de la foule. Son instinct réagit immédiatement. Il se rejeta en arrière. Puis, plusieurs choses arrivèrent simultanément :

Le Noir maigre qui tenait le .44 Magnum vit avec incrédulité une main sortir de la foule et saisir la crosse, tirant l'arme et, du même geste, ramenant le chien en arrière.

Belmiro Chiral poussa un cri. Sa main plongea vers la crosse du Star glissé dans sa ceinture. Le bras de Malko se détendit, prolongé par le pistolet extra-plat. Belmiro Chiral vit la mort jaillir du canon de l'arme avec une flamme incolore. La première balle s'enfonça à la racine de son nez, creusant un troisième œil. La seconde frôla son cuir chevelu, mais la troisième lui transperça le cou avant de s'enfoncer dans le mur. Les yeux globuleux devinrent fixes, le visage plat s'inonda de sang, la main droite du Noir lâcha le Star pour essayer de comprimer sa carotide éclatée.

Les trois détonations avaient déclenché une panique incontrôlable. Les Noirs refluaient dans tous les sens. Rosa contemplait d'un œil incrédule Belmiro Chiral en train de glisser le long du mur, les yeux ouverts et fixes.

Plusieurs militants avaient des Kalashnikovs en bandoulière, mais la foule les gênait. L'un d'eux luttait fébrilement avec la courroie de son arme quand Chris Jones le repéra. Le Noir vit le canon du .44 trop tard pour se baisser. L'énorme projectile le lança contre le mur, le

cœur éclaté.

L'Américain tira encore sur un Noir qui jaillissait d'une porte, une mitraillette au poing. La rafale se perdit dans le plafond.

Malko empoigna Rosa par le poignet, l'entraînant vers l'escalier. Elle buta sur le corps de l'albinos et manqua tomber. Le vacarme était infernal. Tout le M.P.L.A. allait être sur leur dos dans cinq minutes. Malko se lança dans les premières marches. Un groupe de Noirs surgit au pied de l'escalier, venant du jardin de devant. Deux étaient armés de Kalashnikovs. Une première rafale balaya la cage d'escalier, tirée trop haut. Malko, Chris et Rosa s'aplatirent comme ils le purent.

– Shit ! hurla Chris.

Ils étaient coincés. La foule du premier étage allait se reprendre et leur tomber dessus. À vingt contre un.

Ceux d'en bas les attendaient. Même s'ils passaient ce ne serait pas sans casse. Mais Malko savait qu'il n'avait pas le choix. Tirant Rosa, il se jeta en avant.

Un des deux Noirs se dressa, visant Malko. Une détonation claqua derrière lui et il plongea en avant, précédé par une partie de ses dents et de sa mâchoire.

En un éclair, Malko aperçut la petite silhouette noire et chétive de Fernando Raposo, Star au poing.

Le second Noir pivota pour faire face à cette nouvelle menace. Raposo tira sur lui à bout portant, mais une fraction de seconde trop tard. La rafale du Kalashnikov était déjà partie. Les balles le perforèrent des hanches au visage. L'ex-policier lâcha son pistolet, avec une expression étonnée, partit en arrière et s'effondra sur le dos.

Malko était déjà au bas de l'escalier. Chris se retourna pour vider un des .38 sur ceux du premier. Malko se pencha sur Fernando Raposo. Sa poitrine n'était qu'une plaque de sang. Il respirait encore très faiblement. Il essaya de dire quelque chose, mais ne put parler, étouffé par un flot de sang.

Il n'y avait plus rien à faire pour lui. Malko, Chris et Rosa jaillirent dans la rue, après avoir traversé le jardin. Personne n'essaya de les intercepter. Ils tournèrent le coin, disparaissant aux yeux d'éventuels poursuivants.

Ils plongèrent dans la Datsun, et Malko démarra aussitôt. De l'autre côté de l'avenue, les clients se pressaient au *Pan de Azucar*. Ils entendirent une sirène de police. En s'engageant dans le grand boulevard périphérique qui allait le mener à la sortie de Luanda, Malko ne put s'empêcher d'éprouver une profonde satisfaction en revoyant les yeux définitivement fixes de Belmiro Chiral.

Le living-room de la villa était vide. Malko conduisit Rosa en complet état de prostration dans sa chambre. Puis il fonça au garage, tandis que Chris Jones allait retrouver Milton.

Une horrible odeur de chair brûlée lui sauta au visage.

Henrique Rodriguez était toujours dans la même position, suspendu par les poignets, mais il était nu. Sa tête pendait sur sa poitrine. Son dos n'était plus qu'une plaque noire, où surgissaient des lambeaux de chair rougeâtre et sanguinolente, avec parfois la touche nacrée d'un nerf à vif.

– Graziella ! appela Malko.

La jeune femme n'était pas là. Il la trouva dans la cuisine, prostrée sur une chaise, les traits tirés, les yeux fixes. La lampe à souder de Fernando Raposo était posée sur la table.

– Il n'a pas parlé, dit-elle d'une voix absente, en voyant Malko.

– C'est horrible, dit Malko.

– Il le fallait, dit-elle d'une voix lasse.

Elle se leva et s'éloigna d'un pas de somnambule.

Il retourna au garage, s'approcha de Henrique Rodriguez, posa son oreille sur sa poitrine brûlée. Le cœur battait très faiblement.

Malko fut submergé d'horreur. Le bas-ventre du prisonnier n'était plus qu'un magma noirâtre de chair brûlée. Malko défit la corde qui retenait le commandant Rodriguez et l'allongea sur le ciment.

Il gémit sans reprendre connaissance. Après l'avoir disposé sur le côté, Malko se rua dans le living-room. Graziella achevait un grand verre de cognac. Ses mains tremblaient.

– Il faut le soigner, dit Malko.

Elle secoua la tête.

– Il va mourir.

Malko se versa à son tour une rasade de Laïka. Et essaya de faire le point. Cela tournait franchement au désastre. La Junte les recherchait à cause d'Henrique Rodriguez ; le M.P.L.A. allait les traquer pour venger Belmiro Chiral. Et il ne savait toujours rien des projets d'assassinat contre Sawimbi. Sans parler du prince de Garlinsky-Warslaw qui attendait avec ses mercenaires.

– Il faut aller trouver Sawimbi, dit-il. Lui rendre sa lettre et le prévenir de ce qui se trame contre lui.

Graziella Lobito secoua la tête, découragée.

– Comment ? Il n'y a ni radio ni téléphone où il se trouve. Le camp est à cinq jours de marche de Cogumbe.

Malko se dit que ces morts devaient servir à quelque chose.

– Nous allons nous rendre à ce camp, dit-il. De toute façon, il n'y a plus rien à faire à Luanda. Je vais prévenir Samuel Ginger.

Il sortit, heureux d'échapper à cette atmosphère étouffante. Chris Jones n'osait plus le regarder. L'éthique de l'Américain en prenait un

sérieux coup. On n'apprenait pas le maniement de la lampe à souder à la C.I.A.

– Foutez le camp, fit Samuel Ginger. Et le plus tôt sera le mieux. Votre bonne femme est raide, dingue, piquée, débile, tout ce que vous voudrez. Si on évite l'émeute générale à Luanda, ce sera un miracle. Tous les Noirs des *mousseques* savent que deux Blancs ont abattu Belmiro Chiral, le héros du M.P.L.A. Ce soir, ça va être la chasse aux Blancs.

– Je veux aller voir Sawimbi, dit Malko. Pour lui remettre la lettre et essayer de sauver cette opération.

Samuel Ginger hésita. Dès que Malko l'avait appelé de sa propre maison, il était revenu à toute vitesse.

– J'ai reçu l'ordre de Washington de stopper l'opération, dit-il.

– Écoutez, dit Malko, étant donné les circonstances, il n'est pas question que je reparte par une ligne régulière. Trouvez-moi un avion privé qui me conduise à Johannesburg. Vous n'êtes pas obligé de savoir que nous ferons un crochet. Le jeu en vaut la chandelle. Vous savez bien que si je reviens avec l'accord de Sawimbi, ils seront fous de joie à Langley.

– Je sais, soupira l'Américain. Mais ils seront furieux si vous et Chris Jones êtes découpés en rondelles par les gens de l'UNITA.

– Je prends le risque.

– O.K., se décida le vice-consul. Vous me laissez Milton Brabeck. Il est chez moi. Je vous rends cette fichue lettre. Demain matin, à six heures, un avion vous attendra, près des bâtiments de la SAPTAL. Il ne posera pas de questions. Si vous vous faites arrêter avant, je ne sais même pas qui vous êtes.

Malko se leva.

– *That's a fair deal.*

L'atmosphère semblait s'être encore alourdie ns la villa. Chris Jones jouait avec le barillet de son .44 Magnum d'un air absent. Graziella Lobito écoutait Radio-Luanda, prostrée dans un fauteuil.

– Il y a une émeute en ville, annonça-t-elle ; ils promènent le corps de Chiral en brûlant tout sur leur passage. Quand partons-nous ?

– Le plus tôt possible, fit Malko.

Malko expliqua l'accord qu'il avait pris avec le vice-consul. Puis demanda :

– Vous avez soigné Henrique Rodriguez ?

– Il est mort, dit la jeune femme, sans que son visage change d'expression.

Elle se leva et sortit de la pièce. Chris Jones s'approcha de Malko, ses yeux gris encore plus pâles que d'habitude.

– Elle lui a tiré une balle dans la tête, dit-il. Dès que vous avez été parti.

Malko demeura silencieux. C'est aussi elle-même que Graziella Lobito avait voulu tuer. Il vivait dans un monde de desperados. Le prince de Garlinsky-Warslaw, Ted Cassidy, Fernando Raposo, Graziella Lobito... Mike Corral. Tous étaient des déracinés, des désaxés. Des croisés sans croix. Samuel Ginger, bien à l'abri de ses circulaires et de ses télex, ne pouvait pas comprendre cela.

– Cela valait peut-être mieux, dit Malko.

Chris Jones le regarda avec une horreur sincère.

Les roues claquèrent en rentrant dans leur logement. Les buildings ultra-modernes de Luanda disparurent dans la brume de l'aube. Malko se détendit d'un coup. Jusqu'à la dernière seconde, il avait eu peur de ne pouvoir partir. Rosa, apprenant qu'on la laissait, avait commencé à se taper la tête contre les murs en hurlant. Il avait fallu céder.

Ils avaient enterré le cadavre d'Henrique Rodriguez au pied du grand baobab, roulé dans une toile caoutchoutée jaune. Milton était resté chez Samuel Ginger. Dans l'après-midi il prendrait le DC8 de la Varig pour Jo'Burg...

Ils n'avaient rencontré aucun barrage jusqu'à l'aéroport. L'avion était là, un Piper Comanche bimoteur, avec un pilote dodu à la moustache cirée qui n'avait posé aucune question.

En dessous d'eux, la jungle envahissait maintenant l'horizon, à perte de vue. Cogumbe se trouvait en plein cœur de l'Angola.

– Combien de temps de vol ? demanda Chris Jones.

– Trois heures, dit Malko.

Dans son attaché-case, il avait la lettre de Sawimbi à la C.I.A. Son laissez-passer.

Malko regarda le tapis vert en dessous de lui. Dire qu'on se battait pour cette jungle déserte ; pleine de moustiques. Le pilote avait coupé sa radio et naviguait à vue. Le ciel de l'Angola n'était pas encombré d'avions. Il se cala sur son siège étroit et essaya de se détendre. Derrière lui, Rosa fixait le ciel d'un regard vide. Sa fringale sexuelle semblait avoir été coupée par ce qu'elle avait passé. Chris Jones contemplait avec un dégoût croissant cette jungle qui n'avait pas été passée au D.D.T.

– Voilà Cogumbe !

Le pilote montrait quelques bâtiments isolés au milieu d'un moutonnement de la jungle. Avec une grande antenne de radio sur un bâtiment ocre. Le poste militaire portugais. Le bout du monde. Chris Jones se réveilla en sursaut et jeta un œil inquiet sur la minuscule piste d'atterrissage, simple ruban de latérite taillé entre la jungle et le village. Pas de balise, pas de bâtiment, même pas de manche à air. Le petit bimoteur rebondit dans un nuage de poussière rouge, cahota et finit par s'arrêter. Une nuée de gamins noirs courait vers le petit avion en poussant des cris aigus.

– Ils viennent nous manger ? demanda Chris.

– Pas nécessairement, assura Malko. Maintenant, ils ont du pétrole.

Il ouvrit le cockpit. L'air était frais. Il sauta à terre, suivi des autres.

Les Noirs le regardaient curieusement.

Une camionnette s'approchait en cahotant. Ils se trouvaient à moins de trois cents mètres des premières maisons de Cogumbe. Un sergent portugais sauta du véhicule et leur souhaita la bienvenue. Graziella Lobito dit en anglais à Malko :

– Il va nous conduire à la maison de l'administrateur et à la Mission. Ils pourront nous aider pour la suite du voyage.

Ils s'entassèrent dans le petit véhicule, atteignirent très vite la piste qui servait de rue principale. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de bâtiments en dur.

Ils stoppèrent devant une maison de pisé avec une petite véranda.

– Voilà la maison des Pères, dit le sergent.

Quelques Noirs, pieds nus, en lambeaux, les observaient. Chris Jones était fasciné par une Noire portant un seau en équilibre sur sa tête crépue. La porte s'ouvrit sur un jeune prêtre au visage émacié. On les avait vus. Il les fit entrer aussitôt. Il ne devait pas voir beaucoup de visiteurs à Cogumbe. Graziella lui demanda tout de suite s'il savait où se trouvait Sawimbi.

– Bien sûr, dit le prêtre, c'est à quatre-vingt-dix kilomètres au sud, dans le camp de Uria. Il y a une mauvaise piste pour y aller. Quelqu'un y est déjà parti hier.

Malko échangea un regard avec Graziella. Bizarre coïncidence.

– Qui donc ? demanda-t-il.

– Un photographe du Diario de Noticias. Un gros à lunettes.

Ils s'installèrent dans une pièce pauvrement meublée. Le prêtre apporta du nescafé et des tasses ébréchées.

– Nous n'avons pas grand-chose, s'excusa-t-il. Ici, ce n'est pas Luanda...

Un cafard énorme courait le long de la plinthe. Le prêtre l'écrasa en passant. Sans toutefois le manger comme semblait s'y attendre Chris Jones...

– Comment pouvons-nous aller chez Sawimbi ? demanda Malko.

Le prêtre fit la grimace en versant son nescafé.

– C'est difficile. Il faut trouver un camion. Et puis, ses gardes sont nerveux, tirent facilement. Sawimbi est très méfiant...

– Je vais essayer de trouver un camion, dit Graziella. Attendez-moi ici.

Le prêtre avait disparu. Malko regarda sa montre : Graziella était partie depuis une heure. De temps en temps, un camion militaire passait dans la voie en pente, chargé de soldats, des fleurs au fusil. On ne se battait plus depuis trois mois.

Graziella Lobito réapparut, courant presque.

– J’ai trouvé un camion, dit la jeune femme. Mais il part tout de suite.

Ils la suivirent jusqu’au bout de la rue principale. Un camion, déjà bourré de Noirs et de ballots attendait, le moteur tournant déjà. Le panneau arrière était encore rabattu.

– Montez, dit la Portugaise.

Chris Jones fixa le plancher bondé avec horreur.

– Là-dedans ?

Donnant l’exemple, elle escalada l’arrière, se glissa parmi les corps entassés et les valises, puis s’accroupit entre les caisses et un vieux Noir, un parapluie entre les jambes.

Chris, Rosa et Malko se résignèrent à la suivre. L’odeur était effroyable. Les Noirs riaient et se poussaient, accueillant les étrangers de bon cœur. Une couche de paille était étendue sur le plancher en guise de banquette...

Chris Jones se retrouva coincé entre deux grosses Noires au profil simiesque. Le moteur rugit, et le camion s’ébranla. D’abord, il roula sans secousse, puis brusquement, le plancher sembla pris de la danse de Saint-Guy. Projetés les uns contre les autres, les passagers s’agrippaient tant bien que mal, au milieu des cris de joie et des exclamations. Une Noire au pied blessé étendit tranquillement sa jambe sur Malko. Le camion tanguait sur les ornières, glissantes, d’une piste étroite serpentant dans la jungle. De la “tôle ondulée”. Malko avait l’impression que tous ses viscères allaient se décrocher.

Le camion se traînait à vingt à l’heure. Deux Noirs se tenaient debout à l’avant, accrochés aux ridelles, Kalashnikov à l’épaule. Des militants de l’UNITA. Malko pensa avec amertume aux innombrables hélicoptères dont disposait la C.I.A. Ici, c’était le retour à l’âge de pierre. Rosa rampa jusqu’à lui et vint se caler entre ses jambes. Le contact de son corps souple lui rendit un peu le moral.

C’était effroyablement monotone. Peu à peu, les secousses et le bruit plongeaient dans une sorte de torpeur, les uns après les autres, les passagers s’endormaient.

La nuit tombait. Le camion stoppa sur un pont de bois, au-dessus d’une petite rivière. Le chauffeur descendit boire. Puis on repartit.

Une demi-heure plus tard, coup de frein brusque. Réveillés en sursaut, les passagers grognèrent. À travers les ridelles, Malko aperçut trois Noirs, de vieilles mitraillettes russes à la main. Un barrage. Des palabres. Puis, le véhicule repartit.

Il faisait froid. On ne se serait jamais cru en Afrique... Malko eut, tout à coup, l’impression qu’on avait ouvert un robinet près de lui. Sa voisine, une Noire édentée et hilare, s’était soulevée et urinait sans bouger sur le plancher du camion, sans même soulever son boubou.

Soulagée, elle se recoucha.

Chris Jones faillit descendre. Malko avait hâte de quitter ce diabolique camion qui lui brisait les os. Ils roulaient depuis cinq heures et demie ! Presque le temps de voler de Paris à New York. Et ils n'avaient pas parcouru plus de quatre-vingts kilomètres. Les collines couvertes de jungle ou de savane moutonnaient à l'infini.

Le camion accéléra dans une descente, tanguant effroyablement, déboucha dans un espace découvert. Quelques minutes plus tard, il stoppa. Un Noir couvert d'une bâche était allongé dans les hautes herbes devant un vieux fusil-mitrailleur russe datant de la Seconde Guerre mondiale. D'autres couraient autour du camion, armés d'une façon disparate, dans des uniformes kaki. Graziella se pencha vers Malko.

– Nous sommes arrivés, dit-elle. Ce sont les avant-postes de la base de Uria.

La ridelle arrière s'abaissa avec fracas. Deux Noirs crièrent quelque chose, et les premiers occupants du camion se laissèrent docilement glisser à terre, prenant leurs valises.

– Ils fouillent tout le monde, avertit Graziella Lobito.

Le déballage commença au milieu de la route à la lueur de torches électriques. Une vingtaine de Noirs tournaient autour du véhicule avec des mines farouches, tandis que d'autres fouillaient minutieusement les bagages ouverts, lisant même les lettres, interrogeant les Noirs qui répondaient humblement.

Les hommes de Sawimbi examinaient curieusement les quatre Blancs. Graziella Lobito s'adressa à eux en kibundu. Ce qui ne les dérida pas.

– Je lui ai dit que nous venions voir Sawimbi, expliqua-t-elle. Il est méfiant parce que les visiteurs doivent être annoncés.

– J'espère qu'il ne va pas nous faire revenir à pieds, dit Malko amèrement.

Un cri sauvage éclata, à côté de lui. Un des Noirs venait d'ouvrir le sac aux armes et brandissait le .44 Magnum !

Les yeux exorbités, un Noir enfonçait le canon de son antique mitraillette russe dans l'estomac de Malko, tandis que deux de ses compagnons lui arrachaient tout le contenu de ses poches.

Graziella Lobito avait beau glapir en kibundu, rien n'y faisait. Les autres passagers s'étaient tout à coup écartés du groupe des Blancs comme s'ils étaient des pestiférés. Un Noir commença à sortir un à un tous les papiers contenus dans le portefeuille de Malko. S'attardant avec une minutie ridicule à chacun. Il retourna pendant cinq minutes

un vieux ticket de l'Opéra de Vienne comme s'il s'agissait d'un dangereux libelle.

Les passagers du camion remontèrent, et il s'éloigna en cahotant. Un des Noirs était tombé sur la lettre cachetée et la retournait entre ses doigts, sans trop savoir que faire.

– C'est pour le Président, avertit Graziella en Kibundu. Si tu l'ouvres, il sera très fâché.

Impressionné, il la mit finalement dans sa poche. Puis les soldats se mirent à discuter entre eux.

– Ils vont nous emmener au camp, chuchota Graziella.

Déjà on leur liait les mains derrière le dos avec des lianes. Puis, solidement encadrés, ils se mirent en route. Rosa marchait comme une somnambule. Tous les dix mètres, elle se retournait pour chercher le regard de Malko. Celui-ci se demandait comment tout cela allait finir. Il représentait pour le président de l'UNITA un risque énorme. La lettre détruite et lui mort, il n'y avait plus aucune preuve de ses contacts avec la C.I.A. C'était tentant.

Ils marchèrent une demi-heure. Le terrain montait, la savane faisait place à une jungle clairsemée. Malko aperçut des lumières à travers les arbres. Comme des centaines de vers luisants. Des feux allumés devant des cases. Ils se trouvaient dans le camp de l'UNITA. D'autres Noirs armés surgirent, s'agglutinèrent à la petite procession, posant des questions d'une voix aiguë. Des enfants, puis quelques femmes. Le camp devait comporter plusieurs centaines de personnes. Le silence était impressionnant.

Les seules lueurs venaient des feux de bois autour desquels se réchauffaient des groupes accroupis. On était à quinze cents mètres d'altitude, et on se serait cru en Suisse et pas en Afrique.

Les gardes s'écartèrent. Malko fut ébloui par le faisceau d'une torche électrique. Une voix demanda en portugais.

– Qui êtes-vous ?

Graziella commença ses explications en kibundu, parlant des contacts avec Joseph Simbili, de la C.I.A., de la lettre... du complot pour assassiner le président de l'UNITA, d'une voix véhémence. Malko distingua un Noir de petite taille avec des lunettes, l'air d'un séminariste, une mitraillette à la main. Il écoutait attentivement, impassible.

– Votre histoire est très embrouillée, finit-il par dire d'une voix douce. On a trouvé des armes sur vous. Vous êtes en état d'arrestation. Le président est malade. Demain matin, je m'occuperai de votre cas.

Il tourna les talons. Aussitôt, les soldats poussèrent les prisonniers vers une case à l'écart. On leur délia les mains.

Un feu brûlait devant. De part et d'autre d'un espace central nu, il y avait deux bat-flanc remplis d'herbes sèches. Les parois étaient en

terre séchée, le toit en chaume. Il n'y avait pas de porte. Graziella s'écroula sur un des bat-flanc.

– Il faut dormir, dit-elle. Il n'y a rien à faire maintenant.

C'était aussi l'avis de Malko. Mais il n'arrivait pas à chasser de son esprit le fait que dans ce camp se trouvait probablement un tueur venu abattre le président.

À son tour, il s'allongea. Rosa vint le rejoindre. Dans la pénombre, il distingua Graziella et Chris Jones qui se tassaient tant bien que mal sur l'étroit bat-flanc.

Il s'endormit, pensant au sort qu'on allait leur réserver.

Quand Malko ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Rosa dormait sur le côté, contre lui. Chris et Graziella dormaient également à poings fermés. Par l'ouverture de la case, il aperçut des Noirs circulant dans le camp.

Des assiettes de fer avec du riz et des sardines étaient posées par terre. Malko réveilla les autres. Ils se mirent tous à manger le riz gluant. Encore abrutis. Trois Noirs en armes faisaient les cent pas devant la case. Quand Malko voulut sortir, l'un d'eux le repoussa de son arme.

Ils étaient prisonniers. Les négociations commençaient mal. Malko pensa au prince de Garlinsky-Warslaw qui devait sérieusement s'inquiéter. En plus, les heures passaient, et personne ne s'occupait d'eux.

Enfin, vers midi, le Noir aux lunettes réapparut, s'aidant d'une canne superbement sculptée, entouré d'hommes armés.

– Suivez-moi, dit-il.

Il pleuvait. Les quatre Blancs serpentèrent entre les cases, sans recueillir aucune manifestation d'hostilité. Le terrain montait. Ils parvinrent à une très grande case, isolée au milieu d'un espace libre. À l'intérieur, il régnait une chaleur étouffante. La case comportait deux pièces dans lesquelles brûlaient des feux de bois. Il y avait des étagères rustiques, des armes posées partout. Malko s'attendait à voir le Président. Mais il n'y avait qu'une Noire sculpturale, moulée dans un boubou jaune, en train d'éplucher des pommes de terre. Dans un coin se trouvaient les armes et les affaires qu'on leur avait confisquées. Leur guide les fit asseoir autour d'une table rustique, sur des tabourets, et demanda à brûle-pourpoint :

– Qui veut assassiner le président ?

C'était, apparemment, tout ce qui l'intéressait.

– Nous ne sommes sûrs de rien, commença Malko, mais...

Le Noir tapota impatiemment le sol de sa canne :

– Nous savons qui vous êtes, dit-il, et nous discuterons de votre cas plus tard. Hier soir vous avez déclaré que quelqu'un, dans cette base, avait l'intention de tuer le président ? Qui ?

Le plus clairement qu'il le put, Malko entreprit d'expliquer l'histoire. Signalant la coïncidence de la visite du journaliste. Son interlocuteur hocha la tête.

– Nous connaissons ce journaliste depuis longtemps. Alors que nous étions encore dans la clandestinité, il a marché vingt-sept heures pour assister à notre congrès. Le président le tutoie.

– Je n'ai pas dit que c'était lui, souligna Malko. Ce n'est qu'une hypothèse.

Le Noir se leva.

– Venez, dit-il. Je vais vous confronter.

– *UNITA WAFU ! UNITA WAFU !*

Les délégués chantaient à gorge déployée, assis en carré autour du secrétaire général de l'UNITA, un gros Noir à la barbe en éventail et aux yeux rieurs. Au premier rang, un Blanc adipeux, presque chauve, trois appareils photos en bandoulière, chantait plus fort que les autres.

– C'est lui, annonça le Noir à la canne.

Le Blanc ne les avait pas vus. Les chants cessèrent. Les Noirs se dispersèrent. Le Noir à la canne s'avança vers le Blanc.

– Eduardo, j'ai à te parler.

Le gros journaliste examina les nouveaux venus derrière ses épaisses lunettes, puis sourit au Noir.

– Qu'est-ce qu'il y a, José ?

– Ces Blancs ont porté de graves accusations contre toi, dit José. Il paraît que tu es venu tuer le président.

Le regard devint flou pendant une fraction de seconde derrière les verres épais. Le menton gélatineux s'affaissa imperceptiblement. Puis le journaliste éclata de rire et fit avec véhémence :

– C'est une infamie ! J'aime et je respecte le président Sawimbi. Et d'abord, qui sont ces gens qui m'accusent ? Je ne les ai jamais vus, je ne les connais pas.

Il parlait de plus en plus fort, et des Noirs commençaient à s'attrouper autour d'eux. José mit la main sur l'épaule du gros Portugais.

– Calme-toi, Eduardo. Je ne voulais pas t'insulter. Mais c'était une accusation trop grave pour ne pas t'en parler. Je suis sûr qu'ils mentent. Ils seront punis. Continue ton travail.

Il se tourna vers Malko :

– On va vous reconduire à votre case. Nous allons réunir un tribunal populaire pour vous juger. C'est vous qui êtes venus assassiner notre président !

Ni Malko ni Graziella n'eurent le temps de protester. Déjà, on les entraînait. Ils se retrouvèrent dans leur case minuscule.

– Eh bien, c'est complet, soupira Malko.

Qui allait venir les chercher au fond de la brousse ? Quant à s'évader, il n'en était pas question.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Chris.

– Prier, fit Malko. C'est à peu près tout ce qui nous reste à faire.

Des centaines de fourmis volantes avaient envahi la case, attirées par le feu qui enfumait lentement mais sûrement Malko, Chris, Graziella et Rosa. Ils avaient beau les écarter, ils en mangeaient presque autant que de riz, en écrasaient par poignées. Même blessées, les fourmis volantes rampaient sur les vêtements et la peau, en une quête aveugle et irraisonnée.

– C'est pas possible, soupira Chris Jones, ils veulent nous manger fumés, comme du jambon de Virginie.

Sans feu, ils auraient grelotté. À l'extérieur, des grappes de Noirs se serraient autour d'énormes brasiers, assis à même le sol. Le camp grouillait d'animation. Mais la journée avait passé très lentement pour les quatre prisonniers. Cela faisait déjà deux jours qu'ils ne s'étaient ni lavés ni déshabillés. Tour à tour, ils allaient, sous bonne garde, satisfaire leurs besoins naturels, à la lisière du camp.

– Il faut tenter quelque chose cette nuit, dit Malko. Quand ils dormiront. Une des femmes se fera accompagner aux latrines. Nous nous occuperons des deux gardes, Chris et moi.

Graziella fit la moue :

– Nous aurons tout le camp sur le dos. Il y a des patrouilles sur toutes les pistes.

– C'est ça ou la marmite, fit Malko.

Ne plaisantant pas complètement.

Il y eut un remue-ménage à l'extérieur, puis la voix de José, le Noir à la canne.

– Levez-vous et venez.

Ils étaient bons pour le tribunal populaire.

De nouveau, ce fut le cheminement à travers le camp, à la lueur de torches et de lampes. Jusqu'à la grande case. En silence.

Ils s'assirent tous autour de la table. Là seulement, José se dégela :

– Vous aviez raison, annonça-t-il. Cet homme était venu pour tuer le président.

Malko l'aurait embrassé.

– Quand je lui ai posé la question, j'ai vu qu'il s'était troublé, continua José, mais je n'ai pas voulu lui donner l'éveil. Nous avons fouillé sa case. Lorsqu'il est arrivé dans le camp, il avait déjà été fouillé, mais pas bien parce que c'était un ami. Cette fois, nos hommes ont regardé à fond. Et ils ont trouvé. Du poison. Il devait dîner avec le président demain.

– Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Malko.

José eut un sourire gai et cruel.

– Nous ne sommes pas des sauvages. Nous l'avons renvoyé à Cogumbe. Il y avait un camion qui partait.

– Sans rien lui faire ?

Malko n'en revenait pas. Son interlocuteur avait beau ressembler à un séminariste... Le Noir caressa le pommeau de sa canne :

– Nous l'avons seulement forcé à avaler son "condiment". Cela agit très lentement. Il ne mourra pas avant de retourner à Luanda. Ainsi, il pourra parler à ceux qui l'ont envoyé. On ne peut rien faire : c'est du poison fabriqué avec du venin de cobra.

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté.

Malko reprenait courage. Il restait vingt-quatre heures avant l'expiration du délai donné par le prince de Garlinsky-Warslaw.

– Je n'étais pas venu seulement pour avertir le Président, dit Malko. Mais...

– Je sais, je sais, dit José. (Il leva la main droite et dit d'un ton sentencieux :) « L'homme blanc n'a pas de parent. Son seul parent, c'est l'argent. »

Devant l'étonnement de Malko, il ajouta en souriant :

– C'est un proverbe bantou. Vous êtes venu nous offrir ce que vous avez. Mais nous n'en voulons pas. Nous n'en avons jamais voulu.

– Comment, fit Malko, mais la lettre du Président à la C.I.A.

José secoua gravement la tête :

– Le Président n'a jamais écrit cette lettre. Il n'était même pas au courant. Il a été très fâché de connaître cette histoire.

– Mais enfin, elle a bien existé, insista Malko. Je vous l'ai apportée.

– Vous m'avez apporté une lettre, rectifia José. Qui avait été écrite par un de nos frères, le chef de la Résistance extérieure. Un homme que la politique avait grisé. Il voulait mener son propre jeu. Devenir plus fort que le président. Il a convaincu Joseph Simbili...

– Vous voulez dire, fit Malko suffoqué, que le Président n'a jamais voulu faire un accord avec la C.I.A., que cette lettre était un faux ?

José approuva onctueusement.

– C'est exactement cela. D'ailleurs, c'est facile à vérifier, ce n'est pas du tout l'écriture du Président. Joseph Simbili le savait, lui.

– Et qu'est devenu ce chef de la Résistance extérieure ?

– Nous l'avons jugé et exécuté.

Le cercle était bouclé. Malko fut pris d'un rire nerveux. Depuis deux semaines des gens s'entretuaient pour un faux ! Il pensa au prince Stephan.

Décida de tenter un ultime effort :

– J'étais venu vous apporter le soutien de trois mille hommes, dit-il. Des Noirs.

Il expliqua aussi clairement que possible la proposition de la Central Intelligence Agency. José l'écouta sans l'interrompre, mais coupa net ses espoirs.

– Nous ne voulons pas d'aide des Blancs, dit-il posément. Nous avons combattu seuls depuis des années, nous continuerons. Et ces Noirs-là,

ces Katangais, ils ont été pire que les Blancs, plus cruels et plus dangereux.

– Le M.P.L.A. est beaucoup plus fort que vous, plaيدا Malko. Ils vont vous liquider.

José eut un sourire méprisant.

– Ils ne viendront pas nous chercher ici. Nous grandirons. Seuls. Maintenant, je vais vous laisser. Je dois faire une conférence à la paillote culturelle. Le président m’a chargé de vous remercier. Toutes vos affaires vont vous être rendues. Même les armes. Vous êtes libres. Demain, un camion vous ramènera à Cogumbe.

Il se leva, serra les mains de Malko, de Chris et des deux femmes. Tous sortirent. Malko frissonna en retrouvant l’humidité après la chaleur étouffante de la case.

– C’est pas croyable, fit Chris.

Graziella soupira amèrement.

– C’est l’Afrique. On ne saura jamais la vérité.

Ce n’était pas Joseph Simbili qui la révélerait.

La C.I.A. avait eu tort de mettre le doigt dans l’engrenage tortueux des tractations africaines. Aucun Blanc ne pouvait s’y reconnaître. De nouveau, les fourmis volantes montaient à l’assaut. De la paillote culturelle montaient des salves d’applaudissements. Malko fut soudain pris d’une furieuse envie de retrouver la civilisation.

José tapa sur la portière du petit camion Mercedes jaune aux pneus déchiquetés, et le chauffeur démarra.

Assis sur le plancher du véhicule, Malko regarda s’éloigner le camp de l’UNITA. Amer et las. C’était l’échec total. Non seulement pour la C.I.A., mais aussi pour le prince Stephan. Graziella Lobito devait penser la même chose car elle dit :

– Il faut que nous soyons à Luanda ce soir pour appeler le prince Stephan à la radio. C’est le dernier jour.

– Mais d’où ?

– J’ai encore des amis, dit mystérieusement Graziella.

Malko n’était pas chaud pour retourner à Luanda... Il aurait préféré filer directement sur Windhoek ou Johannesburg. Mais il ne pouvait pas abandonner le prince Stephan.

– Il faudra repartir immédiatement, dit-il. En bateau ou en avion.

Il n’avait plus rien à faire en Angola.

– Je repartirai avec vous, dit Graziella.

– Moi aussi, fit timidement Rosa.

La jeune Brésilienne semblait peu à peu émerger de sa torpeur. Elle avait traversé tout l’épisode du camp de l’UNITA comme une

somnambule. Elle non plus ne devait pas avoir envie de retourner à Luanda. Malko pensa à la tête de Samuel Ginger lorsqu'il saurait la vérité sur l'affaire Sawimbi. Heureusement que ce n'était pas Malko qui avait démarré les négociations.

De nouveau, c'était la piste glissante et monotone, alternance de savane et de jungle. Une bande de singes traversa en poussant des cris aigus. Le petit Mercedes se traînait à vingt à l'heure. bercé par les cahots, Malko sommeillait. Il osait à peine se regarder après trois jours sans se laver, sans se raser et sans même se déshabiller. Il mourait de soif et aurait pu avaler un tonneau de Perrier.

Il aurait dû partir à l'aube du camp de l'UNITA. Mais le camion n'était arrivé de Cogumbe qu'à midi.

– Nous arrivons.

Graziella secouait Malko.

Il s'éveilla, vit les premières maisons de Cogumbe. La nuit tombait. Ils n'avaient perdu que le pot d'échappement. Chris Jones dormait en chien de fusil sur le plancher. Graziella et Rosa avaient l'air de fantômes. Ils stoppèrent devant la maison de l'administrateur civil où le pilote était censé les attendre.

– Si nous partons tout de suite, dit Malko, nous arriverons à Luanda vers dix heures du soir.

Ils entrèrent dans la maison. Le pilote était là, avec sa petite moustache cirée, en train de boire un café, en compagnie d'un lieutenant de l'armée portugaise en uniforme. Il les regarda d'un drôle d'air.

– Alors, il paraît que ça a bardé chez Sawimbi ?

– Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

Le Portugais prit l'air embarrassé.

– Un type est arrivé hier. Malade. Il gueulait comme un âne, disait qu'on l'avait empoisonné à cause d'une bande de Blancs, d'Américains. Les militaires se sont occupés de lui et l'ont embarqué sur un hélicoptère pour Lusso.

Le lieutenant, dans un coin, ne disait pas un mot, observant les quatre étrangers. Malko préféra ne pas donner d'explications.

– Nous ne sommes pour rien dans ce qui s'est passé, dit-il. Je crois que ce journaliste a eu un différent avec l'UNITA.

– Ce sont tous des salauds, grommela dans son coin le lieutenant portugais.

– Nous voudrions partir tout de suite, dit Malko. Pour rentrer à Luanda.

Le pilote secoua la tête sans se lever :

– C’est impossible, Senhor.
– Pourquoi ? fit Malko.
– D’abord, il est interdit de décoller de Cogumbe après le coucher du soleil. Et de toutes façons, je dois aller faire le plein d’essence à Lusso. Ici, il n’y en a pas.

C’était trop bête. Mais il n’y avait rien à faire.

– Très bien, se résigna Malko. Nous décollerons à l’aube.

Une glace lui renvoya l’image de son visage cuivré par la poussière de latérite. Il n’y avait pas de restaurant à Cogumbe.

L’administrateur leur avait préparé à manger et des chambres. L’hospitalité de la brousse.

Le soleil levant chauffait le cockpit, le transformant en fournaise. Quatre heures s’étaient écoulées depuis qu’ils avaient quitté Cogumbe. L’essence, à Lusso, n’était pas ouverte avant huit heures. Maintenant que chaque seconde les rapprochait de Luanda, Malko recommençait à penser au prince Stephan. Qu’avait fait le Polonais en n’ayant pas de leurs nouvelles ?

À Lusso, le pilote avait été interrogé par les militaires pendant qu’il prenait de l’essence. Un capitaine avait longuement tourné autour du Piper, comme s’il cherchait à en savoir plus sur ses passagers.

– Si le prince Stephan est arrivé à Luanda, demanda Malko à Graziella, vous savez où le trouver ?

– Oui, dit-elle, chez notre ami Ruiz Mupa. C’est le point de ralliement en cas de coup dur.

L’homme dont Malko avait massacré la tête de rhinocéros. Il serait sûrement heureux de le revoir.

– Nous ne ferons pas de vieux os à Luanda, dit Malko. Le mieux est de repartir en bateau.

Ils traversèrent un grain, et le petit bimoteur fut terriblement secoué. De gros nuages noirs barraient la ligne de la côte. On voyait à peine l’île de Mossoula. Malko était soucieux. Que faire si les autorités les arrêtaient à leur arrivée à Luanda ? Si on avait trouvé le cadavre de Henrique Rodriguez, ils auraient du mal à s’en sortir. Le Piper descendait lentement. Tout semblait normal. Le pilote se tourna vers Malko :

– Ils nous donnent l’autorisation d’atterrir, Senhor. Attachez vos ceintures.

Il plongea à travers les nuages. Le plafond était très bas. La piste surgit brusquement devant eux. Les roues touchèrent le sol. Le Piper ralentit et freina pour prendre la bretelle menant à l’aérogare. Ils roulèrent trois ou quatre cents mètres contournant de vieux

« Invaders » portugais. Tout à coup, Malko sentit son estomac se contracter. Une foule de Noirs venait au-devant de l'avion !

– Le M.P.L.A. ! murmura Graziella qui avait pâli.

Ils étaient des centaines avec des coupe-coupe, des armes, des banderoles. Malko déchiffra les lettres énormes de l'une d'entre elles.

« *MATARAN LOS ASSASSINOS DE BELMIRO CHIRAL* [34] »

En un éclair, Malko revit le visage méfiant du lieutenant portugais. Se souvint de tout ce qu'on lui avait dit des liens entre la Junte et le M.P.L.A. La radio avait marché entre Lusso et Luanda.

Les premiers Noirs n'étaient plus qu'à une centaine de mètres. C'était le massacre assuré. Le pilote tourna un visage décomposé vers Malko.

– Qu'est-ce que cela veut dire, Senhor ?

– Que l'on repart, dit Malko. Et vite.

Le petit avion commença à virer sur place. Malko sentit le picotement de la peur sur le bout de ses doigts. Il y eut tout à coup un choc à l'aile droite. Le moteur toussa, et une fumée noire jaillit presque aussitôt du capot. En quelques secondes, l'aile fut en feu. Un de leurs poursuivants les avait touchés.

– Dehors, cria Malko.

Il ouvrit le cockpit et sauta sur l'aile gauche, suivi des autres occupants du Piper. Fuyant la marée hurlante qui déferlait vers eux, ils détalèrent vers la piste principale. Le pilote, hébété, resta près de l'avion.

La foule le rejoignit, le recouvrit d'une masse grouillante. Il y eut un hurlement atroce qui domina le grondement des cris de haine, et un des Noirs brandit au-dessus de la foule la tête du pilote. Les Noirs regardèrent l'appareil brûler pendant quelques secondes avant de se relancer à la poursuite des quatre Blancs.

Une longue rafale claqua derrière eux, et les balles de Kalashnikovs firent jaillir des éclats de ciment. Les militants du M.P.L.A. tiraient tout en courant, se gênant mutuellement. Soudain, Graziella Lobito s'arrêta net et poussa un hurlement.

– Regardez !

De l'autre côté de la piste, un mur noir avançait vers eux, venant du *mousseque* entourant l'aéroport. Malko s'arrêta. La poitrine en feu. À quoi bon s'épuiser à courir ? Ils se ruaient vers la mort.

– Ils vont nous tuer, ils vont nous tuer, cria Rosa.

Même le redoutable .44 Magnum semblait dérisoire contre cette masse humaine fanatisée. Il aurait fallu une mitrailleuse. Malko pensa au pilote. Ils allaient être écharpés vifs. Les yeux de Chris Jones semblaient s'être brusquement enfoncés dans leurs orbites.

– Eh bien, cette fois... fit Malko.

Le son de sa voix lui parut bizarre. Il lui semblait déjà sentir les lames des coupe-coupe s'enfoncer dans sa chair. Les hurlements se

rapprochaient. En courant sur le *runway* principal, ils pouvaient gagner encore quelques minutes de vie.

Un gigantesque Noir courait bien en avant des autres, une *catane* au poing, pieds nus, vêtu uniquement d'un short, les yeux hors de la tête. La balle de .44 Magnum le cueillit en pleine poitrine, arrachant l'aorte et un morceau de poumon. Un jet de sang jaillit de sa bouche ouverte pour hurler, il fit encore quelques pas et s'effondra en avant.

Cela ne ralentit pas les autres. Piétiné, il disparut dans la masse noire et hurlante.

Un genou en terre, Chris Jones tirait posément, vidant son cerveau de toute sensation. Malko faisait de même. Avec la perception aiguë de l'inutilité de leur défense. Bizarrement, il avait hâte que la masse noire déferle sur eux, que c'en soit fini. Que la peur se dissolve dans la douleur. Il savait que cela ne durerait pas longtemps.

Tout à coup, le vrombissement d'un avion fit lever la tête à Malko. Un petit bimoteur, qui s'apprêtait à se poser, avait remis les gaz en voyant la piste envahie par les Noirs.

Il passa au-dessus de leur tête, à moins de cent pieds, vira brutalement sur l'aile.

Graziella poussa un cri sauvage.

– C'est le prince Stephan !

Machinalement, ils se mirent à courir vers l'avion qui s'éloignait. Comme s'ils avaient pu le rattraper. Derrière eux, les deux bandes de Noirs avaient effectué leur jonction, envahissant totalement le *runway*. Le claquement des centaines de pieds nus sur le ciment formait une rumeur étrange d'où émergeaient les cris et quelques coups de feu. Mais ils brandissaient surtout des coupe-coupe et des bâtons...

Graziella et Lisa, couraient, la bouche ouverte, de plus en plus lourdement. La distance qui les séparait des Noirs diminuait sans cesse.

L'avion revint sur eux, volant encore plus bas, train rentré. Malko leva la tête et aperçut à travers le cockpit le visage mutilé du prince Stephan de Garlinsky-Warslaw.

Puis, au moment où le bi-moteur arrivait au-dessus des Noirs, une nuée de morceaux de papiers s'en détacha, atterrissant sur les premiers rangs. Malko et ses compagnons avaient repris leur course désespérée. En se retournant, Malko vit de nombreux Noirs s'arrêter, se baisser, ramasser les papiers tombés de l'avion. Celui-ci virait si près du sol qu'il sembla accrocher du bout de son aile, revenant au-dessus des Noirs.

Cette fois, les papiers commencèrent à tomber au-dessus de la masse des Noirs, arrosant jusqu'aux premiers rangs. À l'immense surprise de Malko, leurs poursuivants les plus acharnés ralentirent, faisant d'étranges zigzags pour ramasser ce qui tombait de l'avion.

De nouveau, la distance se creusa entre les quatre Blancs et leurs poursuivants.

Le Baron passa en rugissant au-dessus de Malko. Les roues sortaient de leur logement. Il toucha la piste trois cents mètres devant eux, roulant dans la direction de leur course... Leur énergie décuplée, Malko et ses compagnons accélérèrent ; le cœur cognant dans la poitrine, le souffle court, la bouche sèche.

La haute silhouette du prince Stephan jaillit de l'avion, venant à leur rencontre. Son fusil à éléphant à bout de bras. Quand Malko arriva à sa hauteur, il vit l'œil valide du Polonais briller d'une lueur joyeuse.

– Montez vite ! cria-t-il.

Debout, droit comme un I, superbement calme, il ajusta les Noirs qui s'étaient remis à courir. L'explosion de l'énorme Wheatherby fit l'effet d'un coup de tonnerre, la balle creusa un sillon mortel dans les premiers arrivants. Marchant à reculons, le prince Stephan continua à vider son magasin, jusqu'au moment où il arriva à la hauteur de l'avion. Malko, qui avait laissé passer les trois autres, achevait de se glisser à l'intérieur. Tout l'arrière de l'appareil était occupé par une mer de petites Noires tassées les unes contre les autres, à même le sol. On avait ôté les banquettes pour gagner de la place.

Le prince Stephan jeta la Wheatherby devant lui et monta dans l'avion.

– Go ! hurla-t-il.

Le pilote barbu qui avait participé au kidnapping de Malko poussa les deux manettes des gaz. Le Baron prit de la vitesse, cahota de plus en plus vite, et décolla en bout de piste, frôlant la dérive d'un Invader.

– On les a bien eus ! hurla joyeusement le prince Stephan.

Il prit dans une caisse de bois une poignée de billets de cent escudos et la brandit devant Malko.

– Regardez ce que je leur jetais ! jubila-t-il. De la monnaie de singe !

Il éclata d'un rire énorme. Enlevant son œil de verre pour mieux se laisser aller à sa joie.

Tous les escudos de Graziella y étaient passés. Malko commençait tout juste à respirer de nouveau normalement. Les deux femmes étaient prostrées sur leur siège, la bouche ouverte comme des poissons. Malko revit les faces noires convulsées de haine. L'avion survolait Luanda, filant vers le sud.

– Comment êtes-vous arrivé là ? demanda-t-il.

Le prince Stephan, l'homme qui ne se chauffait qu'aux seins des femmes, remit son œil de verre.

– Quand je n'ai pas eu de nouvelles, dit-il, j'ai pensé que c'était foutu. Je m'arrêtais à Luanda pour prendre de l'essence, quand je vous ai vus. Heureusement que j'avais ces foutus escudos. Au moins, ils ont servi à quelque chose.

– Et vos hommes ? demanda Malko.

Le Polonais eut un haussement d'épaules fataliste.

– Ils vont retourner chez eux. Peut-être un jour...

Malko pensa à tous les cadavres qui n'avaient servi à rien. Graziella Lobito pleurait en fixant la forme allongée de l'île Mossoula. Le vent s'engouffrant par l'ouverture arrière faisait un vacarme infernal.

– Où allons-nous ? demanda Malko.

Le prince de Garlinsky-Warslaw cligna de son œil unique.

– Vous, je ne sais pas. En ce qui me concerne, des amis m'ont proposé un petit safari, du côté de Windhoek.

– Quel genre de safari ? demanda Malko.

Le Polonais se pencha vers lui :

– Zgadnijcie ? [35]

FIN

-
- [1] Une bière brune
 - [2] Environ huit francs
 - [3] Front de Libération de l'Enclave de Cabinda
 - [4] Mouvement Populaire de Libération de l'Angola
 - [5] Policia Internationale de Défense de l'Estado
 - [6] Maison de Santé
 - [7] bidonville
 - [8] Ne faites pas l'imbécile
 - [9] Oh, tellement snob !
 - [10] Frente Liberacion Enclave de Cabinda
 - [11] Frente National de Liberacion d'Angola
 - [12] Il y a 60% de Noirs à Washington
 - [13] Décalage horaire
 - [14] vagabond des tropiques
 - [15] Fusil d'assaut
 - [16] coupe-coupe
 - [17] Ne soyez pas stupide
 - [18] Attrape, en swahili
 - [19] en portugais, morro signifie colline
 - [20] Réagissez en homme
 - [21] Prince Stephan, ce sont des amis !
 - [22] Je bois à...
 - [23] Excusez-moi
 - [24] Aréquier
 - [25] Un point, c'est tout
 - [26] Diminutif affectueux
 - [27] Le petit déjeuner
 - [28] Les Blancs dehors
 - [29] La femme
 - [30] Chiens immondes
 - [31] Hé ! Blanc !
 - [32] Sécurité Sociale U.S
 - [33] Mérours
 - [34] Tuons les assassins de Belmiro Chiral
 - [35] Devinez ?
-